

La revue catholique des idées et des faits

SOMMAIRE

Santé et optimisme maternels

Comme, jadis, Leibniz et Bossuet

Comment le Pape tend à se substituer à l'Empereur
dans la direction du monde chrétien au IX^e siècle

En quelques lignes...

Le jeu de Russon et les Niebelungen

Les mémoires d'un ex-archiduc

Deux savants catholiques : Pierre Duhem et Pierre Termier

Pour l'organisation d'une chrétienté

Correspondance

Docteur Raoul DE GUCHTENEERE

Omer ENGLEBERT

H.-X. ARQUILLIÈRE

* * *

Fernand DESONAY

Comte PEROVSKY

Edgard HEUCHAMPS

Marcel DE CORTE

LISZT

et comtesse d'AGOULT

Santé et optimisme maternels⁽¹⁾

Il me paraît indispensable, avant d'aborder le sujet qui m'a été confié, de faire précéder son exposé de quelques remarques destinées à prévenir des confusions ou des malentendus que je serais le premier à déplorer.

Chargé, en tant que médecin, de vous parler de la maternité, ou plus exactement de la santé et de l'optimisme maternels, il ne m'appartient pas d'insister beaucoup sur ses aspects moraux et religieux qui vous ont déjà été développés dans une autre causerie. C'est donc dans le plan humain que j'étudierai la maternité à son double point de vue physiologique et psychologique, tout en reconnaissant que ce point de vue n'est qu'un des éléments de la question, dont l'importance ne doit pas être démesurément grossie au détriment des aspects surnaturels. Parlant en médecin, je ne pourrai me dispenser de l'usage d'une terminologie scientifique, dont le réalisme risquera parfois de choquer certaines d'entre vous, peu habituées à pareil langage. Je m'en excuse à l'avance, et je rappellerai à celles qui voudraient m'en faire un reproche que nous sommes réunis ici pour examiner en toute franchise et en toute honnêteté un sujet dont le relâchement des mœurs et le désarroi des idées rend l'étude indispensable à tout catholique qui veut étayer sa conduite sur des fondements rationnels, et ne pas se contenter d'un code moral dont il ignore la justification.

C'est à juste titre que l'auteur du programme de ce cycle de conférences consacrées à l'éducation y a introduit une causerie sur la santé et l'optimisme maternels. N'est-il pas de première évidence que, pour être une éducatrice efficace et bienfaitrice, la mère de famille doit jouir d'un équilibre parfait, au physique et au moral? Cet équilibre, cette harmonie des facultés organiques et spirituelles, suppose nécessairement, de par la nature même du composé humain, une base suffisante de santé. Il est rigoureusement conforme à la conception animiste de l'être humain, qui est la nôtre, de dire qu'il n'est pas d'activité si immatérielle qu'elle paraisse, qui ne soit l'œuvre de l'homme tout entier, c'est-à-dire

conditionnée par l'état de ses organes. Une santé solide est donc une condition essentielle aux fonctions et aux tâches maternelles; et ceci ne s'applique pas seulement aux aspects purement physiques de cette fonction, mais aux prolongements éducatifs qui lui sont intimement associés. Il va de soi qu'une telle santé doit être antérieure au mariage; si la vie conjugale et la maternité peuvent bien souvent raffermir et consolider des santés féminines jusque-là relativement précaires, il ne faudrait pourtant pas trop compter sur ce facteur dans les cas où le point de départ est manifestement insuffisant. De ce chef se pose donc aussitôt une question d'hérédité, de milieu, de mode de vie dans l'enfance et l'adolescence; si on n'y prenait garde, on serait amené à parler des ascendants directs, voire éloignés; tant il est vrai que l'humanité n'est qu'un assemblage étroit, un enchaînement rigoureux de générations successives, dont chacune pèse sur les suivantes de tout le poids de ses qualités et de ses tares accumulées.

Il faut pourtant s'arrêter quelque part, au risque même de choisir un point de départ assez conventionnel. Disons donc qu'au cours de la période qui va de la puberté à l'âge du mariage, bon nombre de jeunes filles souffrent de troubles abdominaux et même gynécologiques, auxquels elles ne prêtent guère d'attention ou dissimulent de leur mieux à leur entourage, par suite d'une pudeur assez naturelle, quoique déplacée. Les mères de famille, les éducatrices aussi, sont souvent très négligentes à cet égard pour la même raison; elles ont pourtant une responsabilité formelle vis-à-vis de leurs enfants ou de leurs élèves, puisqu'une thérapeutique appropriée peut bien souvent prévenir des troubles ultérieurs, qui n'éclatent qu'au cours de la vie conjugale et surtout à l'occasion d'une grossesse.

On rencontre parfois des accidents inflammatoires chez la jeune femme au début du mariage, qui sont faussement imputés à une contamination vénérienne par le mari, alors qu'ils proviennent d'un état infectieux préexistant chez la jeune fille. Il existe aussi des cas de stérilité féminine, dont quelques-uns incurables, occasionnés par une anomalie, une infection ou un défaut de développement génital qu'un traitement précoce eût conjuré. Enfin, les gynécologues voient souvent des complications gravi-

(1) Conférence faite au monastère de Berlaymont, à Bruxelles, comme introduction à un cycle de conférences sur l'éducation. La première série paraîtra prochainement en volume aux Editions de la Pensée catholique, quai Mativa, à Liège, sous le titre *Enfance*.

diques ou obstétricales dont l'origine remonte à un état pathologique qui aurait pu être dépisté chez la jeune fille. De telles constatations plaident naturellement pour la diffusion de l'examen prénuptial. Pour être efficace, celui-ci doit être complet et précoce : complet, c'est-à-dire considérer la santé générale et la santé génitale; précoce, à savoir vers le moment des fiançailles, afin de laisser le temps pour qu'un traitement éventuel puisse porter ses fruits.

Il faut donc qu'en entrant dans le mariage la jeune fille possède une santé suffisante : j'ai vu trop souvent les tristes conséquences d'une santé chancelante chez la jeune femme pour ne pas insister ici avec force sur ce point. Ceci acquis, l'union conjugale et la maternité feront le reste : elles lui apporteront cet épanouissement, cette splendeur physique qui dérive de la réalisation totale de son être biologique : comme l'a dit un psychologue, toute femme est une mère en puissance, et seule la mère est une femme complètement réalisée. Mais alors, cet équilibre moral dont je parlais tout à l'heure, cette auréole, cette fierté, cet optimisme maternel enfin, ne découlent-ils pas tout naturellement de la maternité elle-même, comme équivalent spirituel de l'épanouissement physique dont elle est l'origine? N'est-il pas écrit que la femme oubliera toutes les souffrances de l'enfantement dans sa joie d'avoir donné la vie à un homme? Ne rencontrons-nous pas cette notion chez tous les peuples, sous des manifestations extrêmement diverses, mais communes quant à leur signification profonde? Dans la Rome antique il était suspendu une couronne à la porte des nouvelles accouchées, pour indiquer que leur demeure était un asile sacré, digne de toute révérence. Et plus près de nous, les contes de fées dont on berçait notre enfance ne se terminaient-ils pas tous par cette phrase rituelle : « Ils se marièrent et ils eurent beaucoup d'enfants »?

C'est un signe des temps où nous vivons qu'une vérité aussi évidente soit actuellement remise en question. Depuis quelque vingt ans des doctrines sont mises en circulation, prêchant l'émancipation de la femme des charges de la maternité, accusant celle-ci de s'opposer au libre développement de sa personnalité, et de lui infliger une servitude intolérable dont il lui faut à tout prix s'affranchir. Ces doctrines ont trouvé un terrain favorable dans l'état social et moral du monde moderne : relâchement des mœurs en rapport avec une civilisation matérielle très poussée, affaiblissement du sentiment religieux, désertion des campagnes, industrialisation, chômage, crise économique... autant de facteurs qui ont favorisé et précipité la diffusion du néo-malthusianisme. Celui-ci a tellement corrompu l'atmosphère moderne, que même les milieux les mieux préservés ont peine à échapper à la contagion. Une supérieure d'un institut religieux d'éducation n'avouait-elle pas récemment que les jeunes filles confiées à ses soins se montraient déjà néo-malthusiennes d'esprit, sans bien savoir ce que c'était, en attendant de le devenir en fait? Ainsi donc pour l'homme moderne le sens familial est une espèce d'anomalie et ne peut exister qu'en vertu d'une religion impérative; les catholiques élèvent encore des familles nombreuses parce que la religion leur interdit les pratiques anticonceptionnelles, mais le désir, la fierté, l'idéal d'une famille épanouie, nombreuse, sont chez eux aussi en voie de disparition. L'optimisme maternel et familial est une valeur en baisse, est une valeur dépréciée.

* * *

Eh bien, il faut dénoncer sévèrement pareil état d'esprit et réagir avec énergie contre les doctrines qui le propagent et cherchent à l'accréditer même dans les milieux catholiques. Une telle conception de la vie est une hérésie biologique, car elle s'oppose à la finalité foncière de la femme; c'est aussi une hérésie sociale et morale,

car elle conduit à la désintégration de l'union conjugale et à la ruine de la famille, cellule fondamentale de la société.

Hérésie biologique, disons-nous : en effet, si on va au fond des choses, on constate que la mentalité néo-malthusienne consiste à nier la finalité maternelle de la femme. Or cette finalité, cette prédestination, éclate jusque dans les détails de sa structure, et de son fonctionnement physiologique; ses qualités morales et mentales aussi en portent l'empreinte évidente. Si on étudie les caractères anatomiques du sexe féminin, on constate que tout un groupe d'organes manifestent chez la femme un degré d'évolution supérieur à celui du groupe correspondant chez l'homme : ce sont les organes destinés à la génération. En corrélation avec la plus grande importance et le volume de ces organes, la cage osseuse qui les contient, le bassin, se développe davantage chez la femme; le bassin est non seulement plus large, mais il offre d'autres caractéristiques qui traduisent sa supériorité fonctionnelle. Tout se passe donc comme si l'arrêt dans l'évolution de l'organisme féminin, qui se fixe à un stade intermédiaire entre l'adolescence et l'état adulte, était dû à la canalisation de l'énergie vitale en vue de réaliser un plus grand développement des organes maternels au détriment de l'évolution totale.

Cette orientation maternelle de l'anatomie féminine est confirmée de manière frappante par l'étude du fonctionnement de son organisme. « Il n'est pas exagéré de dire que tout l'organisme féminin est imprégné de sexualité féminine. Il n'est pas une de ses fonctions, même les plus semblables en apparence à celles de l'homme, qui ne soit marquée comme d'un sceau qui affirme sa personnalité propre. Les physiologistes ont noté minutieusement les différences entre l'homme et la femme, concernant le poids, les pulsations cardiaques, les échanges circulatoires, les globules du sang, etc.; toutes ces différences sont liées au sexe et conditionnées par lui (1). » C'est, en effet, au moment de la puberté qu'elles prennent toute leur importance : dès lors, toute la vie de la femme jusqu'au moment où elle devient impropre à la maternité sera rythmée par ces alternances régulières à point de départ ovarien, qui retentissent sur toute son économie et qui traduisent la vocation maternelle à laquelle la nature l'a prédestinée. C'est la signification de l'ancien adage : *tota mulier in utero* : la femme est pour ainsi dire résumée, elle est tout entière dans sa fonction maternelle.

Quant aux caractéristiques intellectuelles et morales de la femme, elles complètent et corroborent les prémisses de sa constitution physique. Il n'est évidemment pas question ici de rouvrir d'anciennes querelles sur la supériorité de l'un ou l'autre sexe au point de vue mental : ces disputes sont dépourvues de signification puisque chacun se sent naturellement enclin à trouver une supériorité de son côté et qu'un contrôle impartial est impossible. Il s'agit simplement de souligner parmi les traits de son être moral ceux qui chez la femme sont plus particulièrement liés à sa finalité biologique.

Les psychologues qui se sont occupés de ces questions, et notamment les auteurs féminins comme Gina Lombroso, reconnaissent comme caractéristiques fondamentales du psychisme féminin surtout son affectivité, sa sensibilité plus grande que celles de l'homme, et son altérocentrisme, c'est-à-dire la tendance à se dévouer, à se consacrer à autrui, à placer le centre de ses intérêts en dehors de soi-même. L'homme, au contraire, est moins émotif et plus égocentrique; ce moindre handicap sentimental lui facilite le raisonnement et l'abstraction, mais le prive de la finesse et de l'intuition qui sont propres au génie féminin. N'est-il pas évident que ces caractéristiques morales et intellectuelles de la femme la prédisposent singulièrement aux tâches maternelles, à ces innombrables soins que réclament l'éducation de l'enfant, et la

(1) Dr Biot.

formation de ses idées et de ses sentiments? Ainsi donc il n'est pas excessif de dire que la femme tout entière, dans son être physique et psychique, est organisée en vue de la maternité : seuls les enfants pourront satisfaire chez elle cette capacité affective, ce besoin profond de se donner, de se dévouer, de placer le centre de sa vie dans des êtres issus d'elle, qu'elle a nourris de sa chair et de sa substance, et dont l'existence lui est plus chère que la sienne propre. Accomplissement biologique et psychologique de ses tendances les plus profondes, la maternité est vraiment la fonction sociale de la femme, l'équivalent du travail professionnel de l'homme. Ce qui ne veut pas dire que la femme ne puisse accidentellement servir à tout ce que l'homme est capable de réaliser. Il lui suffira de se libérer de l'entrave sacrée qui la retient pour pouvoir suivre la même voie que l'homme. Mais dans l'ordre normal, et dans le mariage, la femme ne trouvera de vrai bonheur et d'épanouissement complet que si elle reste dans la voie que sa nature intime lui a si clairement tracée.

* * *

Il n'y a donc pas de doute que cette libération des charges de la maternité que certains réformateurs réclament au nom de l'émancipation de la femme s'oppose formellement aux tendances et aux intérêts les plus essentiels de son être. C'est une hérésie, c'est un contresens biologique et psychologique. Et cette hérésie, par quels moyens va-t-on la réaliser dans le mariage? Par la perversion de l'acte essentiel grâce auquel s'exprime la finalité spécifique de l'être humain, mais qui est aussi la traduction la plus fervente et le symbole le plus éclatant de l'amour spirituel qui lie les époux. Car l'union des sexes dans le mariage, pour être à base physiologique, n'engage pas moins tout le composé humain; c'est par elle surtout que s'opérera la fusion des personnalités et l'ajustement psychologique, indispensables à la stabilité de la vie commune. Malgré l'équivalence biologique de l'acte et de l'instinct qui en est le support, il y a tout un abîme entre les effusions humaines tout imprégnées d'éléments spirituels et les étreintes brutales par lesquelles l'animal satisfait au besoin de reproduction qui le domine. Chez l'homme et chez la femme, particulièrement si le lien qui les unit n'est pas une simple attirance physique mais un amour véritable, qui englobe l'être tout entier, l'acte matériel devient le support de la fusion des âmes; tout ce qu'il y a de prosaïque dans l'union des corps est transposé et irradié par le grand élan qui emporte les époux l'un vers l'autre; à travers l'enveloppe charnelle, ce sont des âmes qui se cherchent et s'efforcent de se joindre dans le don total d'elles-mêmes. Comment concilier cet élan, cette spontanéité, cette passion, avec la série de gestes désespérément prosaïques que supposent les précautions anticonceptionnelles? Pourrait-on contester que cette violation de l'ordre essentiel qui relie l'acte sexuel à la procréation réalise aussi une rupture, une dissonance fatale dans l'harmonie spirituelle du don réciproque? Et que devient dans tout cela ce respect du conjoint, cette révérence, cette pudeur qui, même chez les gens mariés, doit entourer tout ce qui concerne les choses sexuelles? Ne protestent-ils pas contre cette manière de traîner le don le plus intime de deux êtres au grand jour d'une technique minutieuse, alors que ce don même ne se justifie que par l'oubli de soi où seul un grand sentiment passionné plonge les êtres humains? Comme l'a dit Fœrster, l'anticonception introduit un élément de routine dans ce qui doit être le contraire de toute routine; elle concentre les pensées sur le côté grossièrement mécanique du procédé naturel qui devrait être voilé par la puissance du sentiment. Une telle pratique ne peut pas s'exercer sans une intime grossièreté et une décomposition progressive qui détruisent avant tout chez l'homme des impressions à peine exprimables par des

mots, mais qui sont d'une importance décisive pour tout son développement spirituel. Car l'organisation physique de l'homme porte en elle ce danger que le besoin de détente sexuelle se sépare de tous les autres aspects psychologiques et sentimentaux de la vie conjugale. Toute l'éducation profonde de l'homme, et spécialement celle qui se fait par ce que Goethe a appelé l'éternel féminin, a eu pour résultat de s'opposer à cette mise en liberté de l'excitation sensuelle, et d'en relier le mécanisme brutal à tout un monde d'impressions supérieures, afin de la voiler sous ces impressions et de l'éliminer de la conscience. Or l'anticonception fait surgir à nouveau et met au premier plan des impressions sexuelles tout l'élément mécanique et charnel, causant par là un dommage incalculable à l'union conjugale, qu'elle ramène au niveau inférieur des étreintes brutalement physiologiques. Loin d'être un aliment de l'amour conjugal et le symbole de la fusion progressive des âmes, l'acte sexuel ainsi accompli dégrade la passion et tue chez les époux le respect mutuel qui en était la fleur la plus délicate.

Dans cette dégradation commune, c'est la femme qui subira la part la plus lourde. Car si la maternité est une sujétion, elle est aussi sa meilleure sauvegarde devant l'égoïsme masculin. Privée de cette sauvegarde qui fait aussi son éminente dignité, la femme sera reléguée au rang de simple instrument de plaisir, pour lequel on n'a de considération que dans la mesure où il peut rendre service. La fraude conjugale sera alors le prélude d'irrégularités plus grandes encore, pour peu que l'égoïsme sexuel de l'homme ne trouve plus, dans son objet légitime, la satisfaction d'une passion tyrannique. Ainsi la stérilité volontaire se révèle comme un facteur précis de désintégration conjugale, dont la femme sera surtout la victime, car elle ne trouvera pas dans les occupations du dehors ni dans les amours de rencontre le dérivatif dont bien des hommes sauront se contenter.

Etrange émancipation féminine, en vérité, qui aboutit à saper et à détruire ce lien conjugal qui correspond si étroitement aux besoins physiques et moraux de la femme! C'est elle, en effet, qui présente le plus d'aptitudes pour la vie conjugale et y trouve le plus d'intérêt : plus d'aptitudes par son esprit plus intuitif, sa sensibilité plus développée, sa souplesse, son sens maternel; plus d'intérêt, car sa faiblesse a besoin d'un ferme soutien, ses aspirations maternelles exigent la stabilité du lien conjugal, sa nature organique l'oriente vers un attachement unique et permanent.

* * *

Au surplus, tout ce que je vous ai dit tout à l'heure au sujet de la finalité maternelle indique qu'il ne sera pas sans danger pour elle de se prêter à une violation aussi flagrante de l'ordre naturel.

Limiter l'activité sexuelle de la femme à cet acte qui n'en est que le prélude, en la privant de son aboutissement naturel, la grossesse, c'est l'exposer aux sanctions pathologiques dont la nature frappe les transgresseurs de ses lois. L'interruption systématique du cycle sexuel féminin réalise en effet une véritable intoxication qui se traduit par des troubles congestifs des organes pelviens, des désordres menstruels, de la sclérose utéro-ovarienne précoce, aboutissant souvent à la stérilité définitive. La nature ne se laisse pas tromper par la malice humaine. Comme l'a dit un éminent gynécologue, la stimulation continue et sans issue des organes génitaux rend la femme plus ou moins invalide du ventre... D'autre part, il est bien connu que lors des rapports sexuels normaux l'organisme féminin résorbe certaines substances qui agissent sur son développement et qui expliquent pour une bonne part les modifications organiques et psychiques dont le mariage est si souvent le point de départ pour la jeune femme.

Au contraire, le défaut d'absorption réalisé par les pratiques anti-conceptionnelles constitue en quelque sorte la source des troubles nerveux si fréquents de la stérilité volontaire. Frustrée de son débouché naturel, la maternité, le potentiel féminin d'énergie se détournera dans des voies pathologiques; or l'expérience prouve que tout refoulement forcé des tendances maternelles tend à aboutir au déséquilibre nerveux, à la névrose. Et c'est une erreur de croire qu'on pourra obvier à ces dangers en obtenant de la femme, par persuasion ou par pression, le plein consentement à la stérilité volontaire. Car le désir instinctif subsiste malgré tout dans le subconscient, en dépit d'une volonté délibérée de prévenir les naissances; c'est précisément du conflit entre cette volonté consciente et ce désir véhément, mais subconscient, que dérivent la plupart des troubles: l'irritabilité, la mélancolie, le nervosisme, les angoisses, les irrégularités cardiaques, etc.

Il va sans dire que ces répercussions nerveuses seront surtout marquées dans les cas, encore exceptionnels, où les pratiques préventives auront été mise en œuvre dès le début du mariage, afin d'éviter toute grossesse. Mais le plus souvent il n'en est pas ainsi du moins dans nos milieux catholiques. La question ne se pose guère qu'après la première ou même la deuxième naissance. Au point de vue psychologique, si les inconvénients pour l'harmonie conjugale sont les mêmes, — par la suppression de toute spontanéité dans l'abandon réciproque, l'accent étant mis sur le côté matériel et grossier de l'union des sexes, — il faut reconnaître pourtant que le danger est moindre quant à l'équilibre nerveux de la femme. Ses aspirations maternelles ont reçu un commencement de satisfaction; elle n'éprouve plus ce sentiment si pénible d'infériorité vis-à-vis des autres femmes; elle se sent mieux femme parce qu'elle est devenue mère. Mais alors apparaît avec le début de la fraude conjugale un conflit d'ordre moral fort pénible et extrêmement nocif pour l'union conjugale. Il ne s'agit plus tant de concilier la volonté de prévention avec la soif instinctive d'être mère; c'est maintenant le conflit entre un impératif moral et le souci de satisfaire aux exigences du conjoint. Ce conflit peut prendre des proportions aiguës chez les âmes délicates, aux sentiments religieux solides, et que blesse profondément le caractère anti-naturel et honteux des pratiques néo-malthusiennes. Lui aussi peut donner naissance à des troubles nerveux graves, atteignant d'abord la sensibilité et le caractère, pour peu qu'existe chez la femme une constitution émotive ou névropathique.

Et quelle sera la formation morale qu'une mère ainsi tiraillée entre des obligations contradictoires pourra donner à cet enfant à qui on refuse d'accorder les frères et les sœurs auxquels il a droit et que ses intérêts essentiels exigent? Baigné très tôt dans une atmosphère de capitulation devant les exigences sexuelles, gâté par ses parents, et par là pétri d'égoïsme, d'indolence et du goût de la vie facile, comment pourrait-il faire l'effort nécessaire pour réagir contre une ambiance malsaine? D'où il apparaît que la femme n'est pas la seule victime de la stérilité volontaire. Son enfant lui-même sur qui elle a concentré toutes ses facultés affectives, est désavantagé au regard des familles nombreuses, car l'occasion lui aura manqué pour réaliser le développement harmonieux, physique et moral qui seul répond à la dignité de l'être humain.

* * *

De l'ensemble de ces considérations se dégage irrésistiblement la conclusion que c'est dans le mariage et la maternité que la femme trouvera le véritable accomplissement de sa destinée, l'achèvement de sa personnalité physique et morale, le bonheur et la satisfaction liés à la réalisation d'une vocation impérieuse. Et cependant, pendant que vous êtes là à m'écouter si patiemment, je suis persuadé que quelques-unes d'entre vous, faisant un retour sur

elles-mêmes, se disent avec un sentiment désabusé que malgré tout, malgré le mariage, malgré les enfants, leur sort est loin d'être enviable. Elles n'éprouvent guère cet optimisme maternel, cette fierté d'être dans leur vocation naturelle, d'avoir réalisé leur destinée suprême sur la terre. Elles sont lasses, découragées, accablées par les difficultés du présent, tenaillées par l'incertitude douloureuse de l'avenir. Le budget est difficile à équilibrer, les enfants se sont suivis peut-être plus vite qu'on ne l'aurait désiré, les tâches maternelles sont épuisantes et ne laissent plus de place aux distractions ni à d'autres occupations; on compare son sort à celui des femmes qui ont arrangé autrement leur existence; on ne trouve pas de secours suffisant, même moral, chez les parents et dans la famille; on n'est pas aidée, on est mal servie; le mari, surchargé de soucis, devient irritable et prend très mal l'annonce d'une nouvelle maternité (illogisme tout masculin); enfin le soutien, l'encouragement dont on aurait tant besoin semble manquer de toutes parts; et jusqu'à ceux dont c'est la mission de prêcher le devoir et la vertu ne paraissent pas toujours comprendre combien la pratique peut en être difficile.

Il serait trop facile de répondre à celles qui émettent ces plaintes qu'elles manquent de sens maternel et familial, que leurs difficultés matérielles ont des compensations dans les joies du mariage et de la famille, qu'après tout il est normal de s'imposer des sacrifices pour élever des enfants, que la vie est avant tout un effort, un devoir, et à titre de conséquence seulement un bonheur. Pareille réponse ne serait pas seulement trop facile, elle serait injuste. Car ces jeunes mères découragées sont souvent de celles qui étaient entrées dans le mariage avec le plus d'enthousiasme et d'illusions, bien décidées à accomplir leur devoir d'épouse et de mère. Si on peut leur faire un reproche, ce n'est pas celui de manquer de sens maternel ni de générosité; si quelque chose leur a manqué, c'est peut-être une certaine prévoyance, c'est surtout une formation plus adéquate. Mais leur responsabilité personnelle dans cet état de choses est minime en comparaison avec l'influence du milieu, de l'atmosphère familiale et mondaine, de l'ignorance où on les a laissées concernant l'essentiel de la vie conjugale.

Influence du milieu d'abord. J'ai eu l'occasion déjà d'indiquer tantôt combien l'atmosphère moderne, même dans les milieux catholiques, était gagnée au néo-malthusianisme; combien la maternité surtout nombreuse était discréditée et dépréciée. Assurément cette contagion malfaisante avait atteint les masses catholiques depuis bien des années; on peut même dire à l'honneur des générations d'après-guerre qu'elles ont esquissé un mouvement très net de réaction en faveur d'une vie conjugale plus saine. Mais la grande différence réside dans la transformation radicale de l'opinion publique à l'égard des pratiques restrictives: ce qui se pratiquait naguère avec une certaine honte, sous le prétexte de mesures d'hygiène pour lesquelles on sollicitait une absolution indulgente, devient aujourd'hui matière à discussion publique, preuve d'intelligence et de maîtrise de soi, et presque un brevet de moralité. Comme le disait le cardinal Bourne, citant les termes d'une lettre qu'il avait reçue d'une mère de famille catholique: « Il est déprimant de sentir autour de soi non seulement l'absence de sympathie, mais une désapprobation positive. Les parents de familles nombreuses sont souvent critiqués, parfois même par des catholiques, comme s'ils manquaient de contrôle sur leurs passions. On leur dit qu'il est égoïste de donner le jour à beaucoup d'enfants s'ils ne peuvent les élever avec facilité et confort, c'est-à-dire de manière sage et raisonnable. On suggère aussi qu'il est cruel pour les enfants déjà nés de diminuer leurs chances dans la vie en augmentant leur nombre. Les parents savent que les commentaires de l'entourage en cas de difficultés aiguës se borneront à un: « Après tout c'est leur faute s'ils ont tant d'enfants. »

Voilà, clairement exprimée, la mentalité moderne. N'est-elle

pas odieuse d'hypocrisie? Et fait-on tout ce qu'il faut dans les milieux catholiques pour réagir contre cette gangrène, pour balayer cette ordure? Je n'oserais l'affirmer.

* * *

Mais laissons cela, et voyons l'influence dans la constitution de ce complexe d'infériorité de la mère de famille, de son manque de formation, de préparation au mariage. Quelles sont les jeunes filles qui se rendent compte qu'une solution satisfaisante de la question de la progéniture est un des éléments essentiels d'un bon mariage? Que cette question, étant avant tout d'ordre moral, doit être abordée déjà avant le mariage, de sorte que les fiancés sachent, du moins en gros, leur façon de voir en cette matière et par quels moyens ils résoudront ce problème? Si le jeune homme a l'intention de pratiquer la fraude conjugale, il vaut mieux que sa fiancée en soit avertie, afin de pouvoir rompre à temps, plutôt que de s'exposer à un conflit pénible, ou de pouvoir éventuellement l'amener par persuasion, et avant d'être aux prises avec les difficultés pratiques, à une conception plus saine de la vie conjugale. Mais même en les supposant bien disposés tous deux, se rendent-ils compte de la nécessité d'une certaine continence dans le mariage? N'a-t-on pas trop souvent présenté la continence du célibat comme un état provisoire qui se termine définitivement avec le mariage, alors qu'en fait, dans celui-ci, il faut savoir alterner le courage de la fécondité avec celui de la continence? Car l'observation prouve que tôt ou tard la vie ne laisse à la plupart des époux d'autre alternative que le vice ou la continence; or en pratique, seul les milieux où sont respectées les lois du mariage donnent l'exemple d'une fécondité qui pour être réglée n'en sera pas moins suffisante pour les besoins de la société. Cette réglementation, cette rationalisation de la fécondité est actuellement parfaitement réalisable grâce aux connaissances nouvelles sur les périodes stériles et fertiles au cours du cycle menstruel. La continence périodique consiste à s'abstenir du commerce conjugal, au moment du cycle où la fécondation est possible, c'est-à-dire vers le milieu de l'intervalle menstruel. Elle permettra d'assurer aux naissances cet espacement convenable que bien souvent l'allaitement maternel ne parvient pas à réaliser. Ainsi elle servira l'idéal de la *fécondité rationnelle*, à savoir cet équilibre exact entre le nombre d'enfants et les possibilités morales et matérielles du ménage. Évidemment, la continence périodique présente des inconvénients et pose des problèmes d'ordre moral sur lesquels il serait trop long de m'étendre ici; du moins n'a-t-elle ni l'immoralité ni le danger des pratiques néo-malthusiennes. Son utilisation judicieuse et fondée sur des raisons suffisantes permettra souvent de libérer les conjoints d'une anxiété pénible pour leur vie intime et désastreuse pour l'équilibre moral de la femme.

Il y a donc beaucoup à réaliser dans le domaine de la préparation au mariage. Et on peut se demander maintenant si les éducateurs et les éducatrices ont toujours fait tout le nécessaire à cet égard, et si leur conception de la vie conjugale n'était pas entachée d'une certaine rigueur, d'une étroitesse bien préjudiciable à l'avenir de leurs élèves. Se rendent-ils bien compte combien les difficultés des parents, et particulièrement de la mère, ont augmenté dans les conditions actuelles de la vie? Ont-ils suffisamment songé qu'après tout la religion n'a jamais ordonné aux hommes de croire sans mesure ni discernement, et que Dieu n'a pas donné la raison aux hommes pour qu'ils en fassent abandon dans les circonstances les plus solennelles? On a parfois l'impression que certains, et surtout certaines, considèrent le mariage comme un état inférieur, dont la femme ne se rachète que par la multiplication des maternités. Mais donnons plutôt la parole à cet égard, à la correspondante du cardinal de Westminster que je citais

à l'instant : « On a commencé à comprendre que si on apprenait aux enfants à songer à la vie conjugale comme étant leur avenir probable, comme une grande mission pleine de possibilités — une vocation dans tous les sens du mot — la bataille serait à moitié gagnée. Car ce n'est pas une préparation adéquate à une vie chrétienne dans le monde actuel de leur montrer le mariage comme un état de moindre dignité adopté seulement par ceux qui ne parviennent pas à se montrer généreux vis-à-vis de Dieu. Beaucoup de maux seront évités si l'on insiste suffisamment sur le côté idéal du mariage et sur le respect qui lui est dû. La jeunesse répondra à l'attirance d'un idéal héroïque si on le lui expose dans toute sa splendeur; or bien des hommes et des femmes de nos jours devront se montrer des héros sous peine d'être perdus pour l'Eglise. »

Comment ne pas souscrire à des paroles aussi sensées, aussi éloquents dans leur simplicité? On ne peut que les rapprocher de cette admirable citation que Fœrster fait dans un de ses ouvrages : « De même, dit-il, que le type du saint fut jadis caractérisé par le courage de confesser sa foi et par le martyre; de même que le saint du Moyen âge et jusqu'à nos jours fut caractérisé par la virginité; de même le saint des siècles prochains sera peut-être le parfait époux, la parfaite mère de famille, car ce pourquoi il convient avant tout de lutter et de souffrir aujourd'hui, c'est la sainteté du mariage. »

* * *

Enfin, Mesdames, il y a peut-être aussi une petite part de responsabilité personnelle chez celles qui ont perdu leur optimisme maternel. Certaines se plaignent que l'augmentation de la famille, loin d'intensifier le lien quasi substantiel qui les unit à leur mari, semble plutôt éloigner celui-ci et rompre leur intimité. Est-ce uniquement la faute de ce dernier? N'est-ce pas aussi l'erreur de la femme de se laisser absorber par les maternités et les enfants au point d'en négliger quelque peu ses devoirs à l'égard de son mari? Cette erreur provient d'un manque de mesure : l'instinct maternel trop envahissant tend à absorber toutes les forces de l'âme et s'annexer toute la capacité effective de la mère. Il faut réagir, car quel que soit l'attachement d'un père pour ses enfants et la valeur de ceux-ci comme ciment de l'amour conjugal, cet amour risque de perdre de sa ferveur à la longue si l'homme s'aperçoit que sa femme est mère avant d'être épouse. Egoïsme masculin? Peut-être, mais il faut en tenir compte, puisque c'est la nature de l'homme, et que le problème du mariage est précisément d'harmoniser par l'amour et la compréhension les tendances divergentes des époux. Par contre, l'homme sera profondément touché de voir que la coquetterie chez sa femme n'est pas une vaine parade, mais peut se hausser au niveau d'un vrai courage; que ni la grossesse, ni l'accouchement, ni les soins du nourrisson ne lui font aussitôt déposer les armes et renoncer à tout souci de plaire. A la reconnaissance de lui avoir donné un enfant se joindra alors de sa part un renouveau d'amour pour celle qui ne cesse pas d'être épouse parce qu'elle est devenue mère.

D'autres encore n'ont pas de plaintes à formuler contre leur mari qui les aide de son mieux, mais elles sont absolument débordées par les soins du ménage, la question du personnel et les soins des enfants. Elles en viennent parfois à perdre tout courage et jusqu'au goût de vivre. Je me garderai bien de leur faire des reproches, car c'est souvent, dans ces cas, une question de ressources matérielles avant tout. Mais enfin, n'y a-t-il pas le plus souvent moyen de s'adapter sans le payer de sa santé et de son équilibre moral? Ne peut-on pas dans une certaine mesure rationaliser les soins à donner aux enfants comme on rationalise l'industrie? Evidemment, on n'est plus servi comme naguère, mais ne peut-on s'arranger pour assurer l'essentiel, en négligeant un peu l'accessoire? Je

suis parfois effrayé de voir le temps que certaines jeunes femmes consacrent à un seul enfant. Comment en élèveraient-elles plusieurs? D'autres élèvent toute une famille en consacrant à chacun d'eux — qui sont autant de petits tyrans — tous les mille soins qu'une nurse spéciale pourrait prodiguer à un enfant unique. C'est évidemment épuisant, et c'est rendre un bien mauvais service aux enfants qui perdent ainsi tout le bénéfice de la famille nombreuse. Je ne connais rien de plus détestable au point de vue éducatif que certaines familles où les enfants sont élevés pendant toutes leurs premières années dans un luxe et une abondance comparables à ceux de l'enfant unique. Les parents de ces enfants-là se réservent des surprises pénibles pour l'avenir.

Comme vous voyez, Mesdames, je n'ai que de menues observations à faire à celles d'entre vous qui ont perdu leur optimisme maternel. Leur propre responsabilité est infime au regard des influences nocives qui de toutes parts les étouffent et menacent leur bonheur. Aussi la réaction doit-elle être une œuvre collective : il faut que toutes les mères chrétiennes soient solidaires dans l'affirmation de leurs droits, de leur dignité, de leur éminente vocation. Qu'elles veillent qu'on ne recommence pas dans l'éducation de leurs filles les mêmes errements dont la leur a souffert; qu'elles leur assurent une bonne préparation au mariage, en leur montrant les mérites et les beautés de cette vocation; qu'elles montrent partout, dans le monde, dans les réunions, devant leurs inférieurs et devant leurs enfants, la conscience qu'elles ont de remplir leur véritable destinée féminine. Une telle attitude de fierté maternelle fera merveille pour dissiper les préventions aujourd'hui si répandues dans tous les milieux. Pour le reste, qu'elles fondent leur optimisme sur cette concordance admirable entre les prescriptions de la religion et les intérêts les plus essentiels de l'homme tant au point de vue de sa dignité personnelle qu'au point de vue du bien véritable de la société. Et si la pratique de cet idéal ne va pas sans quelques sacrifices, qu'elles se souviennent que, selon la parole du cardinal Mercier, l'un des fruits de la grâce du sacrement de mariage est précisément de préparer aux époux, pour les heures les plus laborieuses de leur vie conjugale, les énergies qui feraient défaut à leur bon vouloir naturel. C'est en effet dans la grâce divine que les époux trouveront l'aide nécessaire pour raffermir leur bonne volonté; celle-ci leur permettra d'échapper à l'emprise des passions déprimantes, d'entrer dans le plan de la Providence, et d'atteindre la destinée surnaturelle qui seule donne un sens à la vie d'ici-bas.

DE R. DE GUCHTENEERE,

Comme, jadis, Leibniz et Bossuet...

En 1661, se tinrent, à Issy, près de Paris, des « conférences » où Leibniz et Bossuet se rencontrèrent pour tâcher de se mettre d'accord et réunir ensuite les protestants aux catholiques.

C'est dans l'hiver de 19... qu'à Bétaumont, marchant sur les traces de ces devanciers illustres, l'abbé Pecquet et M. Burtombois tentèrent, eux aussi, de résoudre les difficultés religieuses qui les séparaient.

Je n'assistai pas à leurs entrevues. Mais les papiers de mon oncle contiennent des notes qui s'y rapportent. En voici qui rendent compte d'un débat sur les curés.

On ne saurait être plus sévère pour le clergé que le chef de gare de Bétaumont; aussi ne transcrirai-je point ses méchancetés. Je reproduirai seulement les propos de mon oncle, avec, çà et là, deux ou trois mots, parmi les moins choquants, de son adversaire. Ce sera donc un dialogue où le lecteur entendra la voix du curé Pecquet et devinera, comme il pourra, celle de M. Burtombois.

M. le chef de gare. — ... à juste titre... leur fichue réputation... déconsidèrent la plus sainte des religions.

M. le curé. — Dieu doit être du même avis que vous, M. le chef de gare, et déplorer que les curés, comme les autres créatures, laissent si fort à désirer. Il en fut toujours ainsi, et sans doute en sera-t-il toujours de même. Ce qui m'étonne, c'est qu'on prenne encore la peine de s'en étonner. Ce qui est aussi vieux que le monde tient à la nature des choses. Or jamais, dans la suite des temps, les curés n'ont pu faire oublier qu'ils étaient hommes. Ouvrez l'Ancien et le Nouveau Testament, cette vérité vous sautera aux yeux. Aaron fut le premier prêtre de l'ancienne Alliance. Jéhovah lui-même, sur le mont Sinaï, l'avait désigné pour présider aux cérémonies du culte monothéiste. Et savez-vous quel fut le premier acte de son ministère? Ce fut de fabriquer un veau d'or qu'il plaça sur l'autel. On ne pouvait plus mal commencer! Ceux que Notre-Seigneur choisit pour prêtres de la nouvelle Alliance ne donnèrent pas, d'abord, meilleure satisfaction. Ne parlons pas de Judas, le plus cupide des hommes et le plus infâme des traîtres. Pour nous tenir aux autres, l'Évangile prouve qu'il y eut souvent beaucoup à redire à leur sujet. Saint Thomas et plusieurs de ses collègues traversèrent des périodes d'incrédulité. Ils n'étaient, pourtant, guère excusables de douter, eux qui avaient vu tant de prodiges. Les deux fils de Zébédée se montrèrent intrigants et ambitieux. Ce qui les intéressait surtout dans le Royaume de Dieu, c'était d'y occuper les meilleures places; ils se risquèrent à envoyer leur mère auprès de Jésus pour tâcher d'enlever l'affaire. Vous savez comme madame l'ambassadrice fut accueillie! Une autre fois, quelques-uns des douze rentrèrent, excédés, d'une tournée apostolique. Songez donc! Ils avaient rencontré la concurrence. Venant à tomber sur des exorcistes qui n'appartenaient pas à leur confrérie, ils s'étaient colletés avec pour les empêcher d'exorciser. Jésus dut réprimer cet accès de sectarisme, cette prétention au monopole, et déclarer qu'on ne serait jamais trop ici-bas pour donner la chasse aux démons.

Dans une autre circonstance, Jacques et Jean sortirent vraiment de leurs gonds. On avait mal écouté leur sermon; peut-être y avait-il eu un peu d'obstruction. Et nos prédicateurs voulaient que Notre-Seigneur envoyât le tonnerre de Dieu sur la tête de ces méchants paroissiens. « Vous avez une très bizarre mentalité, leur dit à peu près Jésus, de penser que le Père céleste va se fâcher contre tous ceux qui vous auront manqué d'égards. On est plus patient au paradis! On a autre chose à y faire que d'épouser vos querelles et venger vos insuccès. »

Considérez aussi le cas de saint Pierre, M. le chef de gare. Il avait, certes, des qualités d'homme d'action et de diplomate. Mais, lorsque sonna l'heure du péril, il esquiva les responsabilités en reniant trois fois son maître. Quant à la diplomatie, on vit comment il l'entendait dans la cour de Caïphe, multipliant les mensonges et les faux serments pour donner le change. En ces tristes jours, tout le collège apostolique céda d'ailleurs à la panique, déguerpissant comme un seul homme dès que Jésus tomba aux mains de ses ennemis. Voilà bien des faiblesses à mettre au compte des premières recrues ecclésiastiques. Il est entendu que, dans la suite, les Apôtres prirent leur revanche et devinrent les glorieux saints que nous savons. Mais il n'en est pas moins vrai, cher M. Burtombois, que si vous aviez été alors douanier en Palestine au lieu d'être aujourd'hui chef de gare à Bétaumont, vous vous seriez

récrié contre un semblable clergé, trouvant que la cause chrétienne était bien compromise par de pareils représentants!

M. le chef de gare. — ... angélique... séraphique... choses sacro-saintes!

M. le curé. — Évidemment, Dieu aurait pu charger les anges de répandre l'Évangile, de gouverner les paroisses et d'administrer les sacrements. Mais, tel que je vous connais, vous auriez encore trouvé à redire aux anges. C'est que les esprits célestes n'y vont pas de main morte dans l'accomplissement de leurs missions. Nous les avons vus à l'œuvre. Rappelez-vous les Chérubins placés par Jéhovah à la porte du jardin d'Éden, et leur glaive tournoyant d'où jaillissaient des éclairs et des flammes; rappelez-vous les deux anges qui descendirent chez Loth, et frappèrent d'aveuglement tous les habitants de Sodome. Celui que rencontra Balaam ne se montra pas plus accommodant : « Si tu t'étais trompé et avais pris le mauvais chemin, lui dit-il, je te frappais de mon épée et, de vous deux, je laissais seulement ton âne en vie ! » Les curés les plus sévères sont tout de même moins rigoureux.

M. le chef de gare. — ... incontestablement.

M. le curé. — Puisque Dieu s'est décidé à prendre des hommes pour collaborateurs, nous devons de leur part nous attendre à tout, sauf à la perfection. Ils sont libres, donc faillibles; ils pensent, donc ils s'illusionnent; ils agissent, donc ils se trompent; ils parlent, donc ils font des cuirs; ils écrivent, donc ils font des fautes; ils s'occupent de diplomatie, donc ils font des gaffes; ils jugent, donc ils sont injustes; ils administrent, donc ils sont routiniers; ils possèdent la vérité, donc ils sont intolérants; ils ont le pouvoir, donc on les flatte et les berne; ils aiment les âmes, donc ils les bousculent et les froissent; ils s'adonnent eux-mêmes à la vertu, donc ils exigent des autres la sainteté; ils prennent à la face du monde figure de moraliste, donc le monde épie leur conduite pour la rapporter à leurs maximes.

M. le chef de gare. — ... formation... soutane... du scandale... leur tonsure.

M. le curé. — Celui-là ne juge pas équitablement qui ne juge pas avec indulgence. Comme presque tous les accusés, le clergé mérite qu'on lui accorde les circonstances atténuantes. La caque sent toujours le hareng. Un homme, même en soutane, en chape ou en rochet, se ressent toujours de son péché originel et de ses péchés actuels, de son hérédité et de son tempérament, de son éducation et de son milieu natal. Cependant, l'Église fait ce qu'elle peut pour tirer un bon parti des sujets qu'elle recrute. Elle les éprouve, les astreint à de fortes études et à une formation sévère, leur fait prendre des habitudes de prières et de vertu, les surveille, les relance, les réprimande, les châtie, les encourage, les récompense par des promotions, des boutons rouges, des cordons verts et des vêtements violets. Souvent, d'ailleurs, elle arrive à des résultats magnifiques, comme le prouvent le martyrologe et le calendrier, et comme en témoignerait votre propre expérience, au besoin.

M. le chef de gare. — Je m'incline devant la figure d'un saint Vincent de Paul et d'un curé d'Ars. Pour vous... tant que je vivrai, mon amitié indéfectible.

M. le curé. — A votre santé, cher ami! (*Ils trinquent.*)

M. le chef de gare. — ... Alexandre VI... l'ancien évêque de... le prédécesseur du curé de...

M. le curé. — Il est naturel qu'il y ait du déchet dans une si vaste confrérie. La soutane et la tonsure ne peuvent pas tout empêcher. Est-ce que le képi des chefs de gare rend impossible tout déraillement? Vous me direz que les prêtres ont reçu le sacrement de l'ordre. Mais vous-même, M. Burtombois, avez reçu le baptême, la confirmation, la pénitence, l'eucharistie et le mariage;

ces cinq sacrements ont-ils fait de vous un parfait chrétien? L'ordre nous confère le pouvoir de consacrer le corps de Notre-Seigneur et de remettre les péchés; il n'entrave pas le jeu de la liberté humaine, et tant qu'un curé n'est pas mort, il est exactement capable de tout.

M. le chef de gare. — ... disait feu mon grand-père au doyen de Givrouille.

M. le curé. — Tantôt je trouve qu'on dit trop de mal des curés, et tantôt, comme votre grand-père, qu'on n'en dit pas assez. Certaines gens nous en veulent de prêcher une morale qui les gêne : devons-nous devenir athées pour leur faire plaisir? D'autres concluent du particulier au général, vengent au XX^e siècle des torts que nous eûmes au XV^e, excusant leur conduite en accusant la nôtre, nous condamnent sans nous entendre, nous détestent sans nous connaître, reportent sur la religion chrétienne qui n'en peut mais l'hostilité qu'à tort ou à raison nous leur avons inspirée. Cela me peine infiniment de penser que mes défauts puissent barrer la route aux âmes droites qui veulent aller à Dieu. On ne devrait jamais refuser de s'entendre avec Jésus parce qu'on a le malheur d'être fâché avec son curé! Pour ma part, je ne cesserai de proclamer qu'on peut à la rigueur faire son salut, tout en me trouvant insupportable.

M. le chef de gare. — Permettez, permettez, cher monsieur le curé Pecquet... mon inaltérable affection.

M. le curé. — Du reste, il est bon que nous nous sentions surveillés et que, même par des injures, on nous rappelle à l'ordre. Le public a raison de vouloir que nous tâchions d'être les meilleurs chrétiens de la paroisse, comme il est en droit d'exiger que la montre du chef de gare marque l'heure exacte. Du moins, doit-il reconnaître que nous n'avons jamais caché les pièces qui pouvaient servir à nous juger et condamner. Comme de bons phonographes, nous avons prêché l'Évangile sans y apporter de retouche, transmettant exactement la voix de notre Maître. On devrait nous savoir gré de cette fidélité, qui vaut au monde tant de bienfaits et à nous si peu d'avantages matériels.

M. le chef de gare. — ... dans un journal, que certaines stars de cinéma gagnaient jusqu'à 10 millions de francs par an.

M. le curé. — Nous sommes presque tous pauvres. Très peu, parmi nous, arrivent aux honneurs. Et lorsqu'ils nous échoient, c'est à peine si la nouvelle en franchit les cercles ecclésiastiques de notre diocèse. Que de gens, dans les gares et sur les trains, confondent prêtres, archiprêtres, chanoines, camériers secrets, évêques et cardinaux!

M. le chef de gare. — Moi-même je ne m'y retrouve pas encore. J'aimerais, cher monsieur le Curé, que vous m'expliquiez, un jour, le système d'avancement en usage dans l'Église, et à quels insignes on reconnaît les dignitaires du clergé. Voulez-vous me faire le plaisir de venir dîner mardi à la maison? Nous aurons un faisan...

(*L'entretien continue.*)

OMER ENGLEBERT.

Comme de coutume, à l'occasion de l'Ascension, LA REVUE CATHOLIQUE DES IDEES ET DES FAITS ne paraîtra pas la semaine prochaine.

Comment le Pape tend à se substituer à l'Empereur dans la direction du monde chrétien au IX^e siècle

L'édifice politique construit par Charlemagne était grandiose et fragile. Déjà, sous le grand empereur, les forces centrifuges des vieilles traditions germaniques travaillaient contre l'unité réalisée. Le développement de la recommandation et de la vassalité orientaient les institutions vers le particularisme.

Louis le Pieux laissa fléchir l'œuvre de son père d'une autre façon. C'est sous son règne débile que l'on assiste à la première « déposition » d'un empereur et à l'entrée en scène de la papauté dans le monde politique.

« Déposition » est sans doute beaucoup dire. Il importe de nous rendre un compte précis de l'événement, en consultant les textes, et en y cherchant le vrai sens du drame politico-religieux de 833.

Une première notation s'impose : l'Empire se maintient avec toute sa substance religieuse, et par suite, au regard des grands ecclésiastiques de l'époque, Wala, Adalard, Agobard, etc., l'unité et la paix de l'Église se confondent presque avec celles de l'Empire. Un premier partage (806), opéré selon la tradition franque, l'avait menacé de dislocation. En 817, les impérialistes avaient triomphé. Dans l'*ordinatio imperii* de cette année-là, l'unité impériale est sauvegardée « pour la conservation de la paix et pour la protection de l'Église ». C'est le même souci, ce sont les mêmes idées qui vont présider à l'abdication de Louis le Pieux, dans l'assemblée de Compiègne (833). Voyons la teneur des deux documents essentiels qui nous en ont conservé l'exposé.

D'abord, dans l'*Episcoporum de poenitentia quam Hludowicus imperator professus est, relatio compendiensis*, nous sommes en présence, non des Actes de l'assemblée de Compiègne (ils sont perdus), mais du procès-verbal écrit par les évêques sur la pénitence publique de Louis le Pieux qui se termina par son abdication. A ce *conventus*, présidé par Lothaire, assistaient, outre les évêques, des abbés, des comtes et une foule nombreuse. Nous savons qu'on y formula, contre Louis le Pieux, les griefs nombreux, qui eurent leur épilogue à Saint-Médard de Soissons. C'est le développement de cette procédure qui nous est présenté dans l'*Episcoporum... relatio*.

Plusieurs remarques s'en dégagent. D'abord ce sont les évêques, qui, dans cette crise de l'empire, se font les interprètes du sentiment public et les juges du gouvernement. Sur quoi s'appuient-ils ? Ils le disent au début : sur leur qualité de vicaires du Christ et de porte-clés du royaume des cieux. Ils remplissent un devoir de leur charge pastorale en ramenant dans la voie de la vérité ceux qui s'en écartent. C'est pourquoi, lorsque, dans leurs assemblées, en s'inspirant de l'intérêt général, ils ont décrété un acte de coercition publique, ils doivent en conserver la relation par écrit, pour dissiper toute équivoque aux yeux de la postérité.

C'est dans cet esprit qu'ils se sont réunis à Compiègne, au mois d'octobre, autour de Lothaire. Là, ils ont fait éclater la puissance de leur ministère sacerdotal, en dénonçant les fautes qui ont été commises dans le gouvernement impérial : elles ont été un scandale pour l'Église, une cause de ruine pour le peuple

et de perdition pour le royaume. Il fallait les corriger et, par tous les moyens, en prévenir le retour.

L'empereur Louis, qui avait reçu de son illustre père Charlemagne un immense empire uni, pacifié, n'a pas su, avec la protection de Dieu, le garder dans la paix. Et parce qu'il n'a pas su accomplir ainsi le « ministère » qui lui était confié, — par un juste jugement de Dieu la puissance impériale lui a été soustraite. Une légation d'évêques lui a été envoyée pour attirer son attention sur ses négligences et ses fautes et lui rappeler le souci de son salut éternel. Mais Louis le Pieux est allé au-devant de leurs désirs. Il a voulu recevoir publiquement, à la façon d'un pénitent, le jugement sacerdotal. Il s'est donc rendu à la basilique de Saint-Médard de Soissons, et là, en présence de son fils Lothaire, des grands et de la généralité du peuple, prosterné à terre devant l'autel, il a confessé qu'il avait indignement exercé le « ministère » à lui confié, offensé Dieu et scandalisé l'Église du Christ en troublant la paix de mille manières ; — et il a demandé une pénitence et sollicité l'absolution des évêques « à qui Dieu a donné le pouvoir de lier et de délier sur la terre ». Les prélats l'ont paternellement admonesté et lui ont remis entre les mains une charte qui contenait l'énumération détaillée de tous les crimes dont il s'est rendu coupable.

Ces griefs, qui sont numérotés, se suivent sans aucun ordre logique, et plusieurs font double emploi. En voici la substance :

Il s'est rendu coupable de sacrilège en violant les promesses faites devant le saint autel en 813 ; — et d'homicide en laissant tuer son neveu Bernard, fils de Pépin, roi d'Italie, en 818.

Il a été un « *perturbator pacis* », un fauteur de parjures et de scandales en violant l'*ordinatio imperii* de 817.

Au mépris de la religion chrétienne, il a fait une expédition générale en 830 jusqu'aux extrêmes frontières de l'empire, et, le Jeudi-Saint, il n'a pas craint de tenir un plaid général, au moment où tous les chrétiens reçoivent pieusement les sacrements de la fête pascale.

Il a usé de violence envers quelques-uns de ses fidèles qui l'avertissaient charitablement des embûches préparées par ses ennemis ; et, contre toute loi divine et humaine, il les a dépouillés de leurs biens et envoyés en exil.

Sans aucune utilité, il a fait diverses expéditions qui ont été l'occasion d'innombrables crimes : homicides et parjures, sacrilèges, adultères, rapines, incendies et oppression des pauvres.

Enfin, il a déshonoré le nom de roi et mis en péril le royaume, alors qu'il devait être pour le peuple chrétien un guide vers le salut et un protecteur de la paix.

C'est pourquoi il s'est reconnu coupable, avec des larmes, de toutes ces prévarications et il a sollicité la pénitence publique, afin de réparer par sa contrition le scandale qu'il avait donné par l'accumulation de ses fautes. Après cette confession, il déposa les insignes du commandement, les plaça sur l'autel et, se dépouillant de l'habit du siècle, il revêtit l'habit de pénitent et les évêques lui imposèrent les mains. De telle sorte qu'après une pareille pénitence, personne ne peut revenir dans la milice du siècle.

La *relatio* se termine par l'invitation aux évêques présents de consigner sur une charte personnelle tous ces faits mémorables et de la présenter à Lothaire revêtue de leur signature.

Celle d'Agobard nous a été conservée sous le titre : *Agobardi cartula de poenitentia ab imperatore acta*. C'est un résumé succinct de la relation épiscopale. Elle nous offre une confirmation de son contenu, malgré quelques divergences légères.

Quelles idées se dégagent de cette singulière procédure ? Sommes-nous en présence d'une vraie « déposition » de l'empereur, prélude

de celle qui sera plus tard accomplie par Grégoire VII? Il ne faut pas se hâter de le dire.

1^o Ce n'est pas le pape qui intervient. Les temps n'étaient pas encore mûrs.

2^o Le *conventus* qui se tint au palais de Compiègne ne saurait être assimilé à un concile. Dans cette assemblée, à côté des évêques et des abbés, siègent des seigneurs et surtout une masse de peuple « *universus populus* ».

3^o L'abdication de Louis était déjà chose faite, du moins le pouvoir lui avait été arraché par Lothaire.

4^o Cependant, les évêques tiennent une place prépondérante dans l'assemblée. C'est eux qui vont sanctionner les faits accomplis et leur donner la consécration du Droit. Voilà ce qui est important. Dans cet Empire, pénétré jusqu'au fond par la croyance religieuse, on ne faisait pas, on ne pouvait pas faire au catholicisme sa part. Saint Augustin avait fait des distinctions. L'augustinisme n'en faisait plus. Au temps de Charlemagne, la justice et la paix, avec tout leur sens religieux, étaient sauvegardées par le tout-puissant empereur. Il s'était attribué ce rôle, il l'avait rempli avec éclat de tous en avaient rendu grâces à Dieu. Il ne sentait pas, personne ne sentait que l'édifice politique grandiose qu'il avait élevé manquait de base parce qu'il ne s'appuyait plus sur une ferme notion de l'État. Tant qu'il vécut, il eut la main assez heureuse et le coup d'œil assez sûr pour masquer toute les lézardes. Mais quand son héritier eut fait étalage de son impuissance, la logique de la situation créée par le grand empereur reprit ses droits.

Il avait confondu l'Église et l'Empire en sa personne, il avait voulu promouvoir la justice chrétienne et assurer la paix religieuse, au même titre qu'il levait les impôts et dirigeait ses armées : son pâle successeur devait en subir les conséquences. Quand il eut jeté le trouble dans l'Empire, quand il parut vouloir le disloquer par des partages nouveaux et menacer l'unité si péniblement conservée, les grands ecclésiastiques se sentirent atteints dans leurs œuvres vives, dans leur ministère pastoral, dans les biens spirituels les plus précieux dont ils avaient la garde, en commun avec le prince : la justice et la paix, conditions du salut. Et alors, un revirement se produit. Ils abandonnent l'empereur en faillite, qui, selon leur expression, aurait dû être « *dux salutis et pacis* ». Et ils interviennent, en vertu de la « vigilance » et de la « sollicitude » à l'égard du « salut de tous », qui leur est imposée par leur « ministère » épiscopal. Ils interviennent surtout parce que chacun voit en eux les « *vicarios Christi et clavigeros regni coelorum* ». La question, pourtant, est politique au premier chef. Qu'importe! Dès lors que politique et religion sont confondues, dès lors que gouvernement civil et gouvernement religieux se compénètrent, dès lors qu'il y a des fautes morales commises, des serments violés, des crimes perpétrés, ils se lèvent mus par le zèle de la justice : « *Contra delinquentium vitia per zelum justitiae erecti* ». Ils deviennent, pour ainsi dire sans le vouloir, les défenseurs du bien public qui se confond avec les vertus chrétiennes. Et c'est pour remplir un devoir impérieux qu'ils agissent ainsi en se souvenant de la parole d'Ezéchiel (III, 18) :

« *Si non annuntiaveris iniquo iniquitatem suam et ipse in impietate sua mortuus fuerit, sanguinem ejus de manu tua requiram.* »

Ont-ils déjà le sentiment qu'ils peuvent déposer l'empereur? Il ne semble pas. Ils revendiquent le droit de juger son « ministère » (*ministerium sibi commissum*). Comme Louis le Pieux s'en est acquitté avec négligence et lâcheté, comme il a irrité Dieu et scandalisé l'Église, comme il a entraîné l'Empire vers sa perte, les évêques considèrent que c'est par un juste jugement de Dieu que le pouvoir lui a été soudain arraché. Ils ont accompli leur

tâche épiscopale en obligeant le Prince infidèle à prendre conscience de ses multiples fautes. Ils soulignent avec complaisance l'ardeur spontanée de l'empereur contrit à solliciter la pénitence. Ils la lui imposent avec solennité. Puis ils en tirent la conclusion, définitive à leurs yeux, qu'après une telle pénitence personne ne peut revenir à la milice du siècle. En d'autres termes, ils considèrent que Louis le Pieux est désormais frappé d'incapacité pour remonter sur le trône.

Il n'y a rien là qui révèle, chez les évêques, la conviction d'opérer par eux-mêmes la « déposition » de l'empereur. Le soin qu'ils prennent de mettre en relief son acquiescement volontaire est plutôt une indication contraire. Ils regardent Louis le Pieux comme un membre de l'Église. Il s'est rendu passible de la pénitence publique. Il l'a acceptée. Par là il s'est montré définitivement inapte à exercer les fonctions impériales. Il y a loin de cette procédure à l'attitude que prendra plus tard Grégoire VII vis-à-vis d'un héritier du Saint-Empire romain germanique.

Pourtant, à regarder les choses de près, l'analyse des faits que nous venons de mettre en relief nous livre la formule et les conditions de la « théocratie » future. Nous touchons le fond de la situation complexe, où la marche des événements et l'enchevêtrement des institutions politiques et religieuses ont conduit l'héritier de Charlemagne, lorsque nous voyons les évêques s'adresser avec autorité « à tous ceux qui font profession de la religion chrétienne » et leur rappeler qu'ils ont reçu du Christ « le pouvoir de lier et de délier sur la terre et dans le ciel ». Pour mettre une limite à ce pouvoir, il eût fallu que le domaine politique fût nettement distinct du domaine religieux. Charlemagne avait dominé l'un et l'autre parce qu'il travaillait dans le même sens que l'Église et parce qu'il servait le même idéal que le clergé. Cependant, en assumant la charge de faire régner la justice et la paix, devoir essentiel de tout gouvernement, il donnait à ces expressions le sens religieux qu'elles avaient prises, sous l'influence de l'augustinisme politique. Par le fait même, l'État était absorbé dans le « ministère » confié à l'empereur. Dès lors que Louis le Pieux s'en acquittait mal, qu'il laissait périliter l'unité politico-religieuse réalisée par l'Empire, dès lors que le bien public se confondait avec les vertus chrétiennes, la logique reprenait ses droits, et les juges officiels du péché devaient — timidement d'abord — affirmer la prépondérance du Sacerdoce sur le prince prévaricateur dans l'Empire christianisé. Le pouvoir des clés, dans un monde pénétré d'augustinisme, devait faire du chef de l'Église, successeur de saint Pierre, le gardien suprême de la justice et de la paix — en face des pouvoirs séculiers défailants dans leur plus haute mission.

* * *

Au-dessus de l'épiscopat, en effet, le Pontife romain représentait la tête du sacerdoce. Dans les conjonctures singulières qui entourèrent l'abdication de Louis le Pieux, la papauté tint aussi son rôle. Grégoire IV avait suivi Lothaire à son retour d'Italie. Sa présence, au champ du mensonge, avait même déterminé la défection graduelle des partisans de l'empereur (30 juin 833). Cependant, à l'annonce de son arrivée, quelques évêques lui avaient écrit une lettre comminatoire, pour blâmer son intervention et marquer sa subordination à l'héritier de Charlemagne.

La réponse du pape est du plus haut intérêt.

Ecrivant au Pontife romain, dit-il, vous lui donnez dans votre suscription des noms qui se contredisent. Vous l'appelez frater et papa, alors qu'il eût été plus convenable de lui manifester seulement la révérence due à un père. Vous lui dites aussi qu'à l'annonce de son arrivée, vous vous êtes réjouis et l'avez souhaitée, croyant qu'elle serait utile à tous les sujets du prince et que vous ne refuseriez pas de venir à notre rencontre, à moins que vous ne soyez prévenus par un ordre sacré de l'empereur. De telles paroles sont répréhensibles,

d'abord parce que l'ordre du Siège apostolique n'aurait pas dû vous paraître moins sacré que celui de l'empereur; ensuite parce qu'il est contraire à la vérité de dire que ce dernier passe avant le nôtre, alors que c'est l'ordre pontifical qui doit l'emporter. Car vous n'auriez pas dû ignorer que le gouvernement des âmes, qui appartient au Pontife, est supérieur au gouvernement impérial, qui est temporel.

Jusqu'ici, rien de nouveau, Grégoire IV exprime une tradition qui remonte aux Pères de l'Église. De fait, à l'appui de sa déclaration, il cite un passage de Grégoire de Naziance, qui développe la même idée : la supériorité des choses célestes sur les choses terrestres, du principat ecclésiastique sur le principat séculier.

Le pape poursuit en demandant aux évêques qui entourent l'empereur et le couvrent de leurs adulations les plus stupides (*stultissimas adolaciones*), pourquoi ils ne lui tracent pas, avec saint Augustin, le portrait de l'empereur juste. Grégoire IV cite le texte de la *Cité de Dieu*. Il est déjà suggestif de voir que le pape s'inspire de la *Cité de Dieu* pour marquer l'attitude que le sacerdoce doit avoir vis-à-vis de l'Empire.

Ce qui l'est davantage, c'est d'observer sur quels motifs il s'appuie pour justifier son intervention dans l'affaire éminemment politique, qui dressait les fils contre leur père, au sujet du partage de l'Empire.

*Vous me dites, poursuit le pape, qu'après vous être réjouis de notre arrivée, vous avez été accablés de chagrin en écoutant le récit de quelques-uns, ce qui manifeste un esprit instable... Mais parmi ces fluctuations, vous avez été par trop stupides si vous nous avez jugé pубlieux de notre ministère pastoral... Vous ajoutez, ce qui est digne de honte, avoir peur que nous ne soyons venu pour porter sans raison une excommunication présomptueuse, outrageante et avilissante pour l'autorité impériale... Mais, je vous le demande, quelle est la portée de ces paroles? Qu'est-ce qui est plus avilissant pour la puissance impériale : ou d'accomplir des œuvres dignes de l'excommunication, ou de subir la sentence elle-même?... Mais parce qu'il est pénible de ressasser vos paroles, qui donnent la nausée (*plena nausiae*), je vous demanderai seulement comment, dans cette affaire, l'honneur du Siège apostolique peut rester intact, alors que vous ne trouvez dans mon attitude que des motifs de répréhension et de blâme. Il n'y a pas moyen, en effet, d'avilir injustement le représentant du bienheureux Pierre, sans que son Siège lui-même n'en soit déshonoré... C'est donc à tort que vous prétendez abaisser un pontife fidèle et pieux, sans porter atteinte à son Siège. Vous ajoutez, il est vrai, que je dois me souvenir du serment de fidélité que j'ai prêté à l'empereur. Si je l'ai fait, je veux précisément éviter d'être parjure en lui dénonçant tout ce qu'il commet contre l'unité et la paix de l'Église et du royaume. Si je n'agissais pas ainsi, c'est alors que je serais parjure, comme vous... Mais vous qui, sans aucun doute, avez juré et rejuré (*jurastis et rejurastis*) de vous comporter en tout fidèlement à son égard, et qui le voyez agir contre la foi et se précipiter vers sa perte, en ne le rappelant pas à son devoir, autant qu'il est en vous, vous devenez parjures, parce que vous ne travaillez pas à son salut selon la promesse que vous lui en avez faite.*

Ensuite, vous me promettez une réception pleine de déférence, si je viens près de lui avec un esprit conforme à sa volonté. Ce n'est pas dans les Livres Saints que vous avez trouvé ces choses mais dans vos consciences éprises de rétributions temporelles, parce que vous êtes comme des ronces agitées par le vent. Pesez, pesez, mes frères, combien votre esprit est loin de cette prière que vous adressez à Dieu des lèvres et non du cœur en célébrant la Messe, lorsque vous dites : «*Da nobis pro amore tuo prospera mundi despiciere et nulla ejus adversa formidare* ». Car si vous le demandiez avec conviction, Il vous l'eût déjà accordé Celui qui dit : «*petite et dabitur vobis* ».

Vous alléguiez encore que la première division du royaume (il s'agit de l'*ordinatio imperii* de 817, antérieure à la naissance de Charles le Chauve) doit être maintenant changée selon l'opportunité des choses, ce qui est doublement faux. D'abord parce qu'il n'y a pas opportunité mais importunité, en ce que le dit changement est l'origine et la cause de troubles et de dissensions, d'agitations et de pillages, et de tous les maux qu'il serait trop long d'énumérer en détail, sans compter d'innombrables parjures et entorses faites à la fidélité et à la paix. En second lieu, parce que vous ne savez pas encore si l'*ordinatio imperii* sera changée ou si elle sera maintenue inviolée par le véritable roi et seigneur. Car le changement, que vous déclarez

accompli selon l'opportunité des choses, apparaît manifestement contraire à la volonté de Dieu, parce qu'il est la source de beaucoup de péchés. Ce qui arrive par la volonté de Dieu est le plus souvent accompagné d'oppression et de persécution, comme il advint pour les saints apôtres et les martyrs, qui ont souffert pour la défense et la confirmation de la vérité évangélique. Mais on n'en peut dire autant de ce qui est une cause de péchés et de crimes, comme cette division nouvelle, que vous déclarez opportune.

Au surplus, vous avez l'impudence d'affirmer que si nous venons auprès de l'empereur avec une humble déférence, il nous fera connaître toute la vérité de la situation et toute l'utilité du changement opéré : un tel langage n'est que l'expression de votre immense orgueil, comme si vous seuls pouviez connaître les raisons des choses. En vérité, je vous le dis, il faut être non seulement stupide mais infortuné pour ne pas comprendre quelle source de maux est incluse dans votre division nouvelle, et pour ne pas saisir de quelle malignité elle procède et pour quelle raison vous vous êtes faits les panégyristes et les défenseurs de cette malignité.

Vous avez eu la témérité d'ajouter que si je ne me conforme pas à votre volonté, vos églises ne seront pas d'accord avec moi mais au contraire me seront tellement opposées qu'il ne me sera permis de faire quoi que ce soit dans vos diocèses, et que je ne pourrai excommunier personne malgré vous. Vraiment, la Vérité a raison de dire : «*L'homme mauvais tire des choses perverses du fond corrompu de son cœur* ». Comment pouvez-vous vous opposer à moi, ainsi que vos églises, quand je m'acquiesce d'une mission de paix et d'unité, oui est un don du Christ et le ministère même du Christ! Est-ce que vous ignorez que les anges ont chanté que la paix était promise sur la terre aux hommes de bonne volonté? Ne savez-vous pas que l'Apôtre a annoncé aussi la tribulation et l'angoisse à tout homme qui opère le mal? On voit qu'elle s'applique à vous cette parole de l'Écriture : «*Arma et gladii in via perversi* ». C'est votre perversité qui inspire votre résistance lorsque je m'acquiesce d'une mission de paix. Car celui qui est vraiment un membre du Christ, vous ne pouvez le séparer du corps et de la tête, qui est le Christ... Et le Christ habite par la foi dans le cœur de tous les fidèles, et son esprit garde leur unité par le lien de la paix. Nous disons toutes ces choses, pour vous faire savoir que vous ne pouvez séparer l'Église des Gaules de l'Église germanique de l'Unité...

Enfin, vous nous déclarez avec une fatuité ridicule (*rem ridiculam subinferentes*) : «*Et, ce que nous aurions mieux aimé taire que vous dire, si vous n'agissez pas ainsi, si vous ne suivez pas notre conseil, vous métrez votre honneur en péril* ». Si vous préféreriez vous taire qu'énoncer un pareil sentiment, pourquoi ne vous êtes-vous donc pas tus? C'est une habitude chez vous que le moins important triomphe du plus important. Vous avez eu l'intention de vous taire qui était sérieuse, et la volonté de parler qui était frivole, et cette dernière l'a emporté sur la première. Il y a vraiment lieu de croire que chez les amateurs de discordes, c'est la cupidité qui est victorieuse, et la modération qui est vaincue. Quant à la menace que vous nous adressez au sujet de notre dignité en péril, quel est celui qui pourra expliquer à quel point elle est absurde, inconvenante et stupide, puisqu'elle ne vise aucune espèce de crime : homicide, sacrilège ou vol, mais seulement le fait que nous ne venions pas avec des sentiments conformes aux vôtres? Avec cela, vous tirez argument du serment que j'aurais prêté (à l'empereur); et vous ne vous souvenez pas en rougissant que des parjures ne peuvent pas dégrader un parjure, même si je l'étais? Car, vous savez que je ne le suis pas. Mais vous, personne doute-t-il que vous ne le soyez? Votre habileté aurait dû prendre garde que, lorsqu'on remue un cloaque, plus on l'agite, plus forte est la puanteur qui s'en exhale.

Quant aux menaces que vous adressez également aux frères et coévêques qui me suivent, en déclarant votre attitude irrévocable, elles manifestent encore votre étonnante présomption... Est-ce que les décisions prises parmi des hommes dévoyés ne doivent pas être rétractées en face des hommes qui persévèrent dans le droit chemin? Ou bien les actions jugées malicieuses dans la vie présente ne devront-elles pas être rétractées au Jugement de Dieu? Ce que vos menaces contiennent n'a encore jamais été accompli depuis le commencement de l'Église. Car, même si j'eusse été parjure, vous auriez dû vous appliquer cette parole évangélique : «*Neque tu times Deum cum in eadem damnatione sis* ».

Cette lettre est fort suggestive. Elle nous fait surprendre, presque sur le vif, le travail qui s'opère dans les esprits, en face de la carence impériale. L'unanimité n'est certes pas faite. Un

groupe d'évêques résiste autour de Louis le Pieux. Bien plus, cette arrière-garde se croit assez forte, assez autorisée pour s'opposer au Souverain-Pontife. La conception de Charlemagne se trouve, en quelque sorte, désaxée et laisse apparaître les contradictions internes qu'elle recélait, lorsque sa main vigoureuse n'était plus là pour les contenir et les dissimuler. Il a fait l'unité de l'Église et de l'État dans sa personne, il a réduit les évêques au rôle de serviteurs de l'autorité suprême qu'il incarnait, de la civilisation chrétienne dont il avait assumé la garde. Quand son activité dominatrice a disparu, d'une part nombre d'évêques continuent à rester fidèles à son successeur, même quand il compromet l'œuvre accomplie, quand il s'écarte de l'idéal paternel. Ceux-là n'ont conservé du régime carolin que les formes extérieures de la sujétion et de la fidélité. D'autre part, les vrais héritiers de la pensée de Charlemagne, les évêques groupés autour d'Ebbon, d'Agobard, de Wala, d'Helissachar, etc., s'émeuvent quand ils voient la paix et l'unité compromises. Ils se souviennent, dans cette société pénétrée d'augustinisme politique, qu'ils sont les vrais détenteurs du pouvoir religieux. Et ce pouvoir n'a pas de limites précises.

Le pape intervient à son tour. Il a la partie belle. Il a la logique pour lui. Aussi de quel ton dédaigneux et autoritaire repousse-t-il les prétentions des partisans de Louis le Pieux! Ils prétendent lui imposer la prédominance de l'empereur! Qu'ils se souviennent d'abord qu'il est pape et que le gouvernement des âmes l'emporte autant sur le gouvernement des corps que les choses célestes sur les choses terrestres. Qu'ils retracent à leur souverain le portrait de l'empereur juste selon saint Augustin! Voilà le défaut de la cuirasse impériale. L'empereur est fauteur de péchés, perturbateur de la paix, agent de division dans l'Église, car la séparation de la Gaule et de la Germanie de l'ancienne unité impériale produit au pape la même impression que le déchirement de la tunique sans couture (l'Église); c'en est assez pour qu'il ait non seulement le droit, mais le devoir d'intervenir. Et comment pourrait-on s'opposer à lui, quand il remplit une mission de paix et d'unité, « qui est un don du Christ et le ministère même du Christ »? Voilà le transfert accompli dans la pensée pontificale. L'empereur n'est plus capable d'assurer la paix et l'unité de l'Église et de l'Empire, c'est le pape qui doit y pourvoir. On craint qu'il n'en vienne à excommunier l'empereur : c'est dans les données possibles de la situation. Cette pensée n'effraie pas Grégoire IV, bien qu'il glisse prudemment sur elle. Il se borne à demander ce qui est plus avilissant pour la majesté impériale : « ou de faire des œuvres dignes de l'excommunication ou de subir la sentence elle-même ». L'ancien prestige de la fonction suprême est brisé dans son esprit. Avant l'assemblée de Compiègne, ils considèrent l'empereur, non comme au-dessus de l'Église, mais comme un membre de l'Église. Dès lors, le chef véritable de cette société spirituelle, si profondément mêlée à la société civile jusqu'à se confondre presque avec elle, pourra exercer sa juridiction sur lui.

C'est le « pouvoir direct », dira-t-on peut-être, en employant une locution moderne? Elle était inconnue dans la période où nous sommes. Le pape est juge du péché, comme l'a toujours été le clergé dont il est le chef suprême. Une conjoncture se présente, où l'empereur, autrefois gardien suprême de la paix de l'Église et promoteur de la justice chrétienne, après s'être couvert de fautes, menace l'unité de l'Église et sème la discorde, — alors il se souvient que Rome est « la mère et la maîtresse de toutes les Églises », responsable de leur salut : il suppléera donc l'autorité impériale défaillante pour sauvegarder les biens précieux mis en péril par l'incapable héritier de Charlemagne. C'est ainsi que s'opère le prodigieux transfert de la prépondérance du pouvoir impérial au pouvoir pontifical, — sans que Grégoire IV pense sortir un seul instant des devoirs religieux de sa charge pastorale, et sans qu'il

songe le moins du monde à usurper des fonctions politiques. Tel est le sens profond du document pontifical. Mais une telle situation n'a pu naître, une telle transition n'a pu s'opérer si rapidement qu'à la faveur des confusions créées par l'augustinisme politique.

La lettre de Grégoire IV n'est, d'ailleurs, pas isolée. On peut suivre à la trace, chez ses successeurs immédiats, la persistance des idées qu'il a mises en un si haut relief. Sergius II (844-847), dans la lettre où il institue Drogon vicaire du Siège apostolique, déclare que si les trois fils de Louis le Pieux ne restent pas unis, il interviendra contre eux :

Que si l'un d'entre eux aime mieux suivre la voix du prince de la discorde et ne se contient pas dans la paix catholique, à juste titre nous nous appliquerons à le châtier de notre mieux, avec les sanctions canoniques.

Léon IV (847-855) et Benoît III (855-858) persévèrent dans la même attitude et se considèrent comme chargés de veiller au maintien de la paix. Dès son élévation au trône pontifical, Léon IV avertit Louis II qu'il a le souci de tout ce qui se passe dans le monde et qu'il a le devoir de ramener à la concorde tous les réfractaires. Toutefois, ces revendications théoriques n'allaient pas jusqu'à considérer l'empereur comme susceptible d'être excommunié. Hincmar de Reims n'aurait pas reculé devant cette extrémité : il en avait menacé l'empereur Lothaire. Léon IV l'arrêta. Car l'onction a conféré au Prince un caractère sacré. Ce serait mépriser le pontife consécuteur et le souverain sanctifié que de fulminer un pareil anathème. Benoît III revendique le droit d'intervenir dans toutes les églises pour le salut, la paix et la tranquillité de tous les chrétiens. Nicolas I^{er} (858-867) pouvait venir.

* * *

Ce grand Pontife n'inaugure pas, sur le trône de saint Pierre, un nouveau programme : il y apporte une force nouvelle. Il ne crée pas de formules inédites, mais il vivifie les anciennes et en élargit l'application. Il place résolument son autorité au-dessus de toutes celles qui existent, et revendique le droit de mettre de l'ordre partout. Aussi la désobéissance à ses prescriptions lui paraît-elle une véritable apostasie, quelque chose de semblable à l'idolâtrie : *quasi scelus idololatriae nolle acquiescere*.

Il fait prévaloir son autorité à l'encontre des évêques et des métropolitains. Le conflit de Rothade, évêque de Soissons, avec Hincmar de Reims manifeste avec éclat l'énergie de Nicolas I^{er}. Rothade avait été déposé par Hincmar au synode de Senlis (863). L'évêque destitué avait appelé de cette sentence au Saint-Siège; mais Hincmar, sans tenir compte de cet appel, avait fait enfermer le prélat dans un monastère. Tels sont les faits, en bref. Pendant deux ans, le pape, sans se laisser rebuter par les tergiversations, les mensonges, les interventions deux fois répétées de la reine Ermentrude, affirme avec une constance inlassable son droit supérieur, jusqu'à ce que Rothade put enfin venir à Rome. Comme ni Hincmar ni personne ne se présentaient pour soutenir l'accusation, Nicolas I^{er} le réintégra dans sa dignité épiscopale, et notifia cette sentence à Hincmar, à Charles le Chauve, aux évêques du royaume et aux fidèles du diocèse de Soissons. Rothade reprit possession de son siège (865), et il le garda jusqu'à sa mort (868).

Dans le divorce de Lothaire II et de Teutberge, non seulement il casse la décision du Concile de Metz (juin 863), dépose les évêques Theutgaut et Gonthaire, délégués du concile, mais menace le roi d'excommunication, s'il ne vient pas à résipiscence. Cette affaire traîna en longueur jusqu'après la mort du pape. Lothaire était fertile en atermoiements et en moyens dilatoires. Nicolas ne voulait rien brusquer; mais, en dépit des obscurités qui enveloppent l'action pontificale, il semble bien que le pape ait excommunié le roi.

En tout cas, il n'hésite pas un instant sur le droit qui lui appartient de porter un pareil anathème. Qu'il exige l'obéissance religieuse des rois comme des fidèles, cela n'est pas nouveau, et son attitude n'a pas varié. Ce qui est plus suggestif, c'est qu'il leur demande d'obéir, même s'il se trompe :

Vous êtes troublé et rempli d'affliction, écrit-il à Charles le Chauve, parce que nous vous avons adressé de sévères remontrances. Il ne faut pas vous en attrister outre mesure. Car, même s'il n'y a pas eu de votre faute, rappelez-vous qu'un père éclairé s'applique parfois à instruire son fils chéri par des fictions diverses, à lui infliger des corrections correspondantes, même quand il ne voit rien en lui de répréhensible. C'est ainsi que Dieu en a usé vis-à-vis du bienheureux Job...

Ces faits sont connus. On connaît peut-être moins bien la trame d'idées qui se cachent sous leur succession, apparemment irrégulière et heurtée. Là encore, si nous examinons les ressorts de l'activité de Nicolas I^{er}, qui déclare « suivre les traces de son prédécesseur de sainte mémoire Grégoire IV », nous découvrons les idées de paix et de justice, telles que l'augustinisme politique les a constituées. Une lettre, où il incite Charles le Chauve à faire la paix avec l'empereur Louis II, les développe avec une précision et une ampleur significatives :

Le début de mon entretien avec vous emprunte son exorde au bienheureux apôtre Paul et ma voix se confond avec la sienne lorsqu'il dit : « Mes petits enfants que j'engendre une seconde fois jusqu'à ce que le Christ soit formé en vous? » Mais de quelle façon le Christ peut-il être mieux formé dans vos jeunes cœurs que, si après avoir rejeté de votre âme tous les ferments de haine et de discorde, vous établissez la paix dans votre cœur, la paix qui est le Christ lui-même, comme l'Apôtre l'a déclaré : Ipse est pax nostra (Eph. II, 14)... Personne ne doute, en effet, que celui qui ne possède pas la charité et la paix a rejeté de son cœur le Christ Notre-Seigneur, qui est désigné par ces mots, et l'a expulsé de ses entrailles comme un fœtus informe. C'est pourquoi il est nécessaire qu'à l'exemple de notre Sainte Mère l'Église, qui vous en engendrés autrefois par l'Évangile et a fait naître le Christ en vous par la foi, je vous engendre de nouveau par le ministère de mon apostolat, afin que le même Christ soit formé dans vos cœurs par la paix et fasse de vous un homme parfait. Mais comment le Christ peut-il être formé en vous, Lui qui n'habite pas dans les esprits divisés, Lui qui est tout entier paix, Lui qui est tout entier justice, Lui qui est tout entier vérité? Comment peut-il être formé en vous, lors même qu'il habite dans votre cœur par une foi saine, solide et intègre, si la discorde rend son image en vous moins parfaite et en quelque sorte difforme? Concevez donc la paix, engendrez la justice en vous et que la charité enveloppe l'une et l'autre. Écoutez ce que dit l'Apôtre : pacem sequimini cum omnibus (Hebr., XII, 14).

Cette exhortation s'applique à merveille à la vie intérieure de tout chrétien.

Mais Nicolas poursuit en alléguant les liens du sang qui rendent plus pressantes les raisons de rétablir la paix entre Charles le Chauve et Louis le Germanique. Puis il arrive au fond du débat en réclamant le respect des pactes politiques conclus entre les deux frères. S'il intervient, c'est pour qu'ils méritent la sanction évangélique : *Beati pacifici quoniam filii Dei vocabuntur*. C'est le motif religieux de son action; mais le but précis, c'est la cessation de la guerre, c'est le respect inviolable des traités.

Épargnez le glaive, dit-il, et ayez en horreur de verser le sang humain. Que la colère tombe, que les haines s'apaisent, que les conflits s'assoupissent et que toute rivalité soit arrachée de vos cœurs.

La vaine gloire, le faste orgueilleux, l'ambition des conquêtes doivent faire place au souci de la justice, à la charité et à la paix. Le pape précise enfin le sens qu'il donne à la paix :

À la vérité, lorsque nous écrivons pour la concorde, lorsque nous prêchons la paix, nous ne pensons pas parler de cette concorde et de cette paix que le monde aime à goûter et que les méchants observent entre eux. Ceux-ci, pour accomplir plus librement et plus audacieu-

sement leurs méfaits, et pour se trouver plus nombreux et plus forts dans leurs entreprises, s'appliquent à être unanimes et à maintenir invariablement la paix entre eux. Le Seigneur connaissait cette paix, et pour la séparer de la sienne disait à ses amis : Pacem relinquo vobis, pacem meam do vobis (Joh., XIV, 27), la mienne, dit-il, non pas celle de ceux qui aiment le monde. C'est pourquoi il ajoute justement : « Je vous donne, non pas comme le monde la donne. » Comment il faut accepter cet enseignement, saint Augustin l'expose sainement et abondamment.

Nous retrouvons saint Augustin, à la fois au moment où Grégoire IV justifie son intervention dans le conflit de Louis le Pieux et de ses fils — et au moment où, avec Nicolas I^{er}, la papauté prend son essor et dessine les premiers linéaments de la « théocratie » pontificale. Le texte de Nicolas I^{er} est presque calqué sur le *Sancti Augustini in Johannis Evangelium tractatus*, LXXVII, cap. 14^r. Mais tandis que le développement augustinien est évidemment d'ordre purement moral et spirituel, le pape lui donne une portée politique. Bien plus, les considérations pontificales ont pour but essentiel, pour fin prédominante, la conduite des rois, — non leur conduite privée de chrétiens, imitateurs du Christ, — mais des actes qui, comme la cessation de la guerre et le respect des traités, relèvent du jugement de l'autorité souveraine. Ce n'est plus la pensée originale et nuancée de saint Augustin qui domine : c'est l'augustinisme.

Mais il y a plus. Nicolas I^{er} est obligé de faire subir au texte augustinien un véritable contresens pour en déduire une application politique. Le grand docteur poursuit en effet son commentaire de l'Évangile en ces termes :

Le Seigneur ajoute : « Je ne vous donne pas la paix comme tout le monde la donne », c'est-à-dire, je ne vous la donne pas comme les hommes qui aiment le monde. Ils s'accordent mutuellement la paix, afin de pouvoir jouir, à l'abri des dissensions et des guerres, non pas de Dieu, mais du monde qu'ils aiment.

Cette paix est celle de l'ordre naturel, politique. Elle peut exister entre les peuples même païens, et saint Augustin, nous l'avons vu, lui accorde une certaine valeur, invite les chrétiens à en user, — bien qu'elle ne soit pas la « vraie » paix, qui n'existe qu'en Dieu. Mais pour Nicolas I^{er}, comme pour l'augustinisme, il n'y a que cette dernière qui compte. En dehors de la paix surnaturelle il n'y a place que pour le mal. Voilà pourquoi, au lieu de parler de la paix que les peuples concluent pour jouir du monde, et qui est déjà un bien relatif, un bien naturel, — il ne voit dans la cessation de la guerre entre Louis le Germanique et Charles le Chauve qu'une application de la paix évangélique. Et, en dehors de cette paix, il n'aperçoit que celle d'une bande de brigands qui se mettent solidement d'accord pour mieux perpétrer leurs forfaits.

Cette nuance est importante. Elle manifeste deux plans de pensée différents. Elle fait saisir sur le vif le glissement de l'un à l'autre et décèle la simplification et l'appauvrissement qu'a subis la pensée augustinienne. Le grand docteur africain jouit d'un immense prestige. Charlemagne, raconte Eginhard, aimait à entendre, lorsqu'il était à table, la lecture de la *Cité de Dieu*. Les œuvres de l'évêque d'Hippone tenaient la première place dans les bibliothèques, Les prélats et les publicistes le citent avec complaisance. Ils font des recueils de ses sentences. Quand on veut décerner un éloge éclatant à un prélat, on dit qu'il suit les traces de saint Augustin. Les uns et les autres sont de fidèles reflets, non de la pensée précise du grand docteur, mais de l'augustinisme.

C'est ce courant de pensée, très fort, parce qu'il était simple, qui a permis à la papauté, appuyée sur sa primauté religieuse, de se substituer lentement à l'Empire défaillant dans la direction du monde chrétien. Les contemporains en ont eu conscience, surtout au temps de Nicolas I^{er}. Il pouvait, « dépouillant la mansuétude apostolique, adresser aux rois des lettres pleines de malédictions terribles, inouïes et telles que le Saint-Siège n'en avait

jamais écrites ». Il pouvait « commander aux rois et aux tyrans » et se comporter « comme s'il était le maître du monde ». Il apparaissait encore comme « l'empereur du monde entier ». En regardant plus froidement les choses, on ne peut nier qu'il y avait dans le monde, depuis les jours de Charlemagne, quelque chose de changé. Le centre de gravité de l'Occident paraît s'être déplacé et avoir passé pour un temps de l'Empire à la papauté.

Hauck a fort bien vu que l'hégémonie pontificale était sortie du pouvoir spirituel des papes. Mais le processus lui a échappé. Bernheim a fait justice aussi de la pauvre théorie qui attribuait tous les progrès de la papauté à l'insatiable ambition des papes. Il a cru en trouver la cause dans les idées augustinienes. Il faut faire un pas de plus, et, en laissant à saint Augustin tout le mérite de ses conceptions plus larges, plus nuancées et beaucoup plus riches, il faut attribuer à l'augustinisme politique, pour une grande part, l'essor pontifical vers le sommet de la chrétienté. Il est clair que cette ascension de la papauté était due, avant tout, au fait — reconnu par tous — de son institution divine.

CONCLUSION

A la fin de ces recherches, parfois subtiles, il n'est peut-être pas inutile d'en préciser les résultats.

D'abord, il est faut d'attribuer à saint Augustin lui-même une méconnaissance du droit naturel de l'État. Il reconnaît clairement une autorité légitime, conforme au dessein providentiel, à toutes les anciennes monarchies qui ont précédé le christianisme. « Quelles qu'aient été les séditions ou les guerres civiles qui brisèrent la concorde du peuple romain, ce n'est pas une raison pour lui dénier le nom de peuple ni pour refuser à sa communauté le nom d'État. On en peut dire autant des Grecs, des Égyptiens, des Assyriens et de toutes les nations. » Le grand docteur affirme, à la suite de saint Paul et de la tradition patristique, le devoir d'obéissance, même aux empereurs païens, sauf quand leurs prescriptions blessent la conscience chrétienne.

E. Bernheim a fort bien vu l'importance des concepts augustinienes de *pax* et de *justitia* dans les théories politiques ultérieures. Mais il ne s'est pas rendu compte que les pages, où l'évêque d'Hippone dilate à l'excès le sens religieux de ces expressions, n'expriment pas toute sa pensée et qu'il en a restreint lui-même l'application. En attribuant au seul évêque d'Hippone des concepts hérités de toute la tradition chrétienne, il en fausse la perspective doctrinale. Il y a loin des conceptions augustinienes à la doctrine de Grégoire VII, où Bernheim et son école voient l'influence directe du grand docteur africain et de saint Grégoire le Grand.

On ne peut plus, d'ailleurs, assimiler ces deux docteurs dans leur influence politique, bien que leur parenté doctrinale soit étroite. Tout en respectant la magistrature impériale et en proclamant sa soumission aux empereurs, le grand pape des temps mérovingiens s'efforce d'installer le christianisme au premier rang de leurs préoccupations personnelles et gouvernementales. D'autre part, il exerce une autorité plus effective sur les rois barbares. Il les éduque. Il leur dicte une ligne de conduite en matière ecclésiastique. Il rectifie à la fois et élargit la fonction religieuse déjà exercée par leurs prédécesseurs. Il leur inculque que « c'est peu de chose d'être un roi, si l'on n'est un roi catholique ». Il s'efforce de faire de la politique une dépendance de la religion. Leur pouvoir est toujours *sui juris*; mais la lente et sans doute inconsciente érosion de son fondement naturel, indépendant de l'Église, est déjà commencée.

Elle s'affirme avec netteté dans certaines sentences d'Isidore de Séville, souvent citées au Moyen âge, qui fait de la royauté un « service » de l'Église. Cette idée triomphe dans les théories politiques du IX^e siècle. Les premiers théoriciens politiques,

Smaragde, Joans d'Orléans n'ont retenu du grand docteur que les formules extrémistes de sa critique de l'État romain. C'est à ce résultat que devait aboutir l'augustinisme politique.

Ce mouvement d'idées chemine plus lentement dans les faits. Pourtant il est saisissable dans le sacre et le serment de fidélité.

Il se manifeste encore plus dans la conception impériale de Charlemagne. L'originalité de son Empire nous paraît résider dans le fait qu'il a servi sans doute les intérêts de sa puissance, mais en les subordonnant à sa fonction religieuse. Il a servi une civilisation, et il l'a servie au premier rang. On a voulu attribuer à son influence une sorte de renaissance de l'État. Qu'on y fasse attention : la notion de l'intérêt public est bien près de se confondre avec la pratique des vertus chrétiennes.

Résultat auquel l'Église ne pouvait qu'applaudir et qui constitue, en soi, un bien éminent. Mais les conséquences de cette absorption de l'institution impériale dans une fonction qui la dépasse n'ont pas tardé à se faire sentir. Quand Louis le Pieux fut considéré comme inégal à son *ministerium de dux salutis et pacis*, comme « perturbateur de la paix » et « fauteur d'innombrables péchés », les évêques agissant comme « *clavigeros regni coelorum* » l'aidèrent à déposer la couronne, en 833. Les papes, Grégoire IV, Sergius II, Benoît III, Léon IV, se considèrent comme chargés de veiller sur la « paix » devenue matière religieuse encore plus que politique.

Nul doute que cette absorption du droit naturel de l'État dans une justice plus haute n'ait favorisé l'ascension du Souverain Pontife qui, par l'institution divine, en était le principal héraut sur la terre, — en même temps qu'elle préparait les confusions du bas Moyen âge et les inévitables luttes du Sacerdoce de l'Empire.

C'est la formation de ce mouvement de pensée et l'esquisse de ses directions principales que nous avons voulu brièvement dessiner dans cette étude (1).

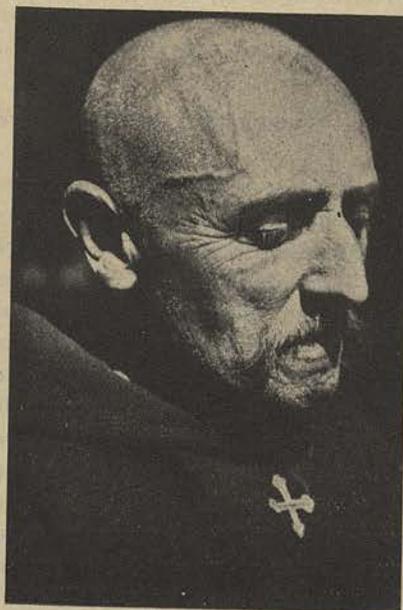
H.-X. ARQUILLIÈRE,

Vice-doyen de la Faculté de théologie
à l'Université catholique de Paris.

(1) Ces pages formeront la conclusion d'une étude qui paraîtra prochainement chez Vrin, à Paris, sous le titre : *L'Augustinisme politique*.

Donnez au Père Lebbe!...

Au moment de mettre sous presse, on nous apporte



une lettre pathétique du saint missionnaire pour lequel nous quêtons. Elle est datée de 26 mars. Le P. Lebbe ignore toujours que nous avons ouvert, ici, une liste de souscription. Et il supplie l'ami auquel il s'adresse de l'aider dans un moment difficile. Nous publierons sa lettre dans notre prochain numéro. Entre-temps nous supplions nos lecteurs de donner, et de donner largement pour celui qu'un bon juge ne craignit pas d'appeler : LE GRAND APOTRE DE L'ORIENT

(Prière de verser les dons à notre compte chèque postal 489.16, avec la mention « pour le P. Lebbe ».)

En quelques lignes...

Sport indirect

Il y aurait un essai bien curieux à écrire sur le rôle du sport dans la vie moderne, non pas seulement du sport-exercice, mais du sport-passion, qui est le fait d'un bien plus grand nombre de gens.

A côté des athlètes qui courent, sautent, nagent, poussent des bicyclettes, ou se martèlent réciproquement l'estomac, on trouve des foules de soi-disant sportifs dont tout le sport consiste à regarder avec émotion ces ébats exténuants. Pour un boxeur, il y a mille amateurs de boxe dont la plupart n'ont jamais donné ni reçu le moindre coup de poing; pour deux champions de tennis, s'escrimant du coup droit et du revers sur le court en vogue, on trouve cinq cents spectateurs enragés, assis en rond autour de ce court, et que la bataille pour les jeux et les « sets » exalte d'autant plus qu'ils n'ont touché une raquette de leur vie. Ce *sport indirect* est un caractère de notre époque, et non l'un des moins extraordinaires.

Songez qu'il existe dans tout notre pays, à côté des « clubs » de ballon rond, des « clubs de supporters », c'est-à-dire de personnes s'intéressant passionnément aux succès ou revers du « club » en question, et se réunissant pour se livrer en commun à ces exercices d'enthousiasme! Ces sociétés bizarres ont leur bureau, leur drapeau, leurs mœurs et leurs fastes. On se déplace en corps, le dimanche, pour accompagner l'équipe favorite allant rencontrer quelque adversaire dans une autre ville. La partie est suivie avec une débauche de sentiments qui ressortissent au fanatisme le plus pur : haine, envie, colère, amour aveugle, injustice, mauvaise foi, cruauté, désespoir. Des spasmes aussi merveilleux que hideux secouent tout à coup, d'un bout à l'autre des prairies ou des stades, ces foules agglomérées par un unanime besoin visuel. Puis les chants éclatent, les étendards s'agitent sur les routes, tous ces hommes et ces femmes, ouvriers malingres, employés sans muscles, bourgeois épaissis reviennent en brillant vers leur logis, où ils vont, semble-t-il, se reposer de la fatigue de sautres.

Dans cet état d'âme il y a de la bassesse, de la puérilité, quelque chose de malsain et de profondément absurde, mais aussi un peu de poésie et même une certaine grandeur.

Sport rituel en Angleterre

Les manifestations du sport indirect se sont donné libre cours la semaine dernière à l'occasion de deux événements, importants dans les éphémérides du « football » international : la rencontre Hollande-Belgique à Anvers et la finale de la coupe d'Angleterre.

Ce dernier épisode sportif appartient depuis un temps infini à la vie britannique dans ce qu'elle a de plus essentiel; on ne conçoit pas plus une année sans finale de la coupe que sans rencontre à l'aviron Oxford-Cambridge ou sans Derby d'Épsom : ce serait comme si la durée s'arrêtait de couler. Quand le beau temps se met de la partie, quand le Roi est présent, comme il est arrivé cette année, la fête est complète et cent mille indigènes, réunis dans le site ignoble et gigantesque de Wembley, transforment un vulgaire « match » de ballon rond, avec ruées, mêlées, coups de sifflet, buts, en une espèce de cérémonie à la gloire de l'Angleterre, de rite puéril et grandiose, de communion laïque sous les espèces sportives. « *Rule, Britannia...* »

Samedi dernier, c'est Manchester qui gagna la coupe, qu'il avait vainement poursuivie et frôlée du bout des doigts, pendant trois

saisons. La rencontre fut, paraît-il, un chef-d'œuvre du genre, un spectacle d'autant plus miraculeux que le sport anglais ne s'accommode d'aucun artifice, d'aucune mise en scène, et que la composition du drame, lorsqu'il éclate et se dénoue devant ce peuple de spectateurs, n'est réglée que par la fortune négligente, par le génie capricieux du sport.

Portsmouth mit le premier but, mais un de ses meilleurs joueurs, blessé, dut quitter le terrain et la victoire changea de camp. L'« ailier » de Manchester, un jeune employé de bureau dont toute l'Angleterre est amoureuse depuis une semaine, précipita deux fois le ballon dans le filet fatal. En vain les champions du grand port de guerre revinrent désespérément à l'assaut. Ils faillirent réussir, égaliser la marque et balancer la fortune. Mais le temps était révolu et le sifflet de l'arbitre retentit, consacrant la victoire des « métallurgistes ».

C'était fini. Le gardien de but de Manchester s'écroula, à bout de résistance, de nerfs et d'émotion. L'immense foule s'en alla après un dernier *God save the King*, roulant tous les tonnerres de la gloire. Le génie du ballon rond, la fée Angleterre et cet esprit aérien qui hante obscurément l'âme britannique, présidant aux manifestations de l'humour, de la poésie et de l'extravagance, étaient pareillement satisfaits. Jusqu'à une nouvelle année, une nouvelle moisson d'athlètes et une nouvelle coupe, les rites étaient accomplis.

« *Rule, Britannia...* » O peuple étrange, pareil à un enfant terrible très bien élevé!...

Hollande-Belgique

En Belgique, nous ne pouvions espérer atteindre ces sommets de la civilisation sportive; car c'est un fait que, dans ce domaine, à côté de l'Angleterre au dernier stade de la culture gymnastique, tous les peuples font figure de tribus sauvages, chez qui le sport n'est encore qu'un divertissement grossier.

La rencontre de ballon rond entre les équipes nationales, belge et hollandaise, présentait dimanche dernier un intérêt direct et pratique : le vainqueur, et aussi le vaincu, si sa défaite n'était pas trop écrasante, étaient « qualifiés » pour participer à certain tournoi universel qui a lieu en Italie dans peu de mois. Mais l'attention des amateurs de « football » se portait plutôt vers l'intérêt moral de la rencontre. Il y a peu de temps, l'équipe belge avait été honteusement battue à Amsterdam. L'essentiel était de réitérer cette humiliation, pour nos voisins du Nord, de la laver pour les nôtres.

Trente mille fanatiques se trouvèrent réunis, pour assister à cet événement historique, dans l'un des stades anversoises, au sein d'un horizon de brumes, de bâtisses en désordre et de jardin légumiers.

Grâce à Dieu, l'humiliation ne se reproduisit pas, si pourtant nos couleurs furent derechef abaissées. Nous fûmes vaincus, mais de peu et honorablement. Aux cris de l'assistance, on comprit que la Belgique l'échappait belle : plus des deux tiers du public étaient composés de Hollandais, et la honte aurait été sans seconde de subir un nouveau désastre, sur notre sol, devant une majorité de spectateurs étrangers.

Il n'en fut rien, répétons-le, mais les nationalistes du sport eurent chaud. Car le sport, qui suscita tant de beaux discours sur la réconciliation universelle, est essentiellement nationaliste, et l'est même avec intransigeance et agressivité. Tels sont les retours de la morale, vainement contrainte par les logiciens; il est malaisé de l'empêcher de couler selon les pentes que lui présente la nature. La morale religieuse n'est-elle pas l'expression supérieure des formes naturelles?... Hauts problèmes qui ne hantaient probablement pas l'esprit des foules anversoise et wembleyenne. Il est vrai qu'une foule composée de philosophes serait quelque chose de bien monstrueux : on le sent, mais on ne sait pourquoi.

Théâtre de masse

L'expression est de Mussolini. Dans un discours qu'il prononçait à la Société des Auteurs, le dictateur déplorait vivement la crise du théâtre italien : scène étriquée, public restreint, et ce stéréotype des représentations. Il préconisait une formule neuve : « un théâtre qui pût contenir vingt mille personnes, et un spectacle qui fût comme la respiration même d'un peuple entier ». C'est, depuis quelques jours, chose faite. Florence vient d'organiser, sur la rive gauche de l'Arno, en face des Cascines, sous les pinèdes du Monte Oliveto, la première représentation « de masse ».

N'insistons pas sur la rapidité des travaux de construction. Sa Majesté la Pioche, comme on dit là-bas, en a vu, en a fait bien d'autres. Il est plus intéressant de consulter le programme de la soirée. La pièce porte ce titre : « 18 B. L. » Elle est l'œuvre de tout un groupe de jeunes hommes, en collaboration. D'inspiration patriotique, bien entendu. Il s'agit des vicissitudes de l'existence d'un camion — d'un simple auto-car — de la guerre à la révolution, de la révolution à la renaissance fasciste. Vingt ans, trois épisodes : le symbolisme a quelque chose d'heureux et de viril. A la dernière scène, le glorieux camion qui transporta pour les coups de main contre les « rouges » les bataillons de choc aux années terribles, le vieux camion voudrait servir encore. C'est le moment où s'achève Littoria, la ville conquise sur les marais. Comme la carcasse rouillée ne vaut plus guère que ferraille, le conducteur fera verser le « 18 B. L. » sur le bord d'un fossé qui sera comblé la nuit même, pour l'achèvement de la route. Sous la terre, le vieux camion continue sa tâche.

Des danses et des chœurs donnent à ce théâtre populaire son coloris. Mais il est trop évident, au témoignage de la critique italienne elle-même, que ce premier effort n'est qu'un point de départ. Pour rendre à la foule des vingt mille les émotions d'art que devaient susciter, au moyen âge, les *Mystères*, le théâtre « de masse » a besoin d'auteurs de qualité.

Ce droit qu'on achète en entrant...

La question du sifflet au théâtre a récemment été soulevée à Liège. On trouvera d'amusants détails sur les réactions du public au Grand Siècle, dans un gros volume qui vient de paraître. L'auteur, M. Pierre Mélése, collaborateur assidu de la *Revue franco-belge*, rappelle que le sifflet régnait en maître au théâtre, mais depuis 1680 seulement, s'il faut en croire une épigramme célèbre de Racine. Boileau cependant parle des sifflets dans son *Art poétique* (1674). La coutume de siffler se répandit en tout cas, au point de provoquer, par réaction, de véritables rixes. Partisans et adversaires de la pièce nouvelle en venaient aux mains. La police dut intervenir; et, à la fin du siècle, des ordonnances sévères furent promulguées — et, parfois, appliquées — en la matière. Les perturbateurs crurent prudent de substituer alors les « baille-mens et les éternuemens » aux sifflets. Les plus hardis, d'ailleurs, ne renoncèrent pas à leurs manifestations tapageuses, comme en fait foi le second couplet de ce rondeau :

Un garde à mes côtés planté comme un jocrisse,
M'empêche-t-il de voir ces danses d'écrevisse,
D'ouïr ces sots couplets et ces airs de jubé?
Dussé-je être, ma foi, sur le fait attrapé,
Je lui ferai jouer, à la barbe du suisse,
Le sifflet!

Le Roi et le Cardinal

C'est une biographie bien émouvante que celle que signe Pierre Lyautey à la mémoire du cardinal Luçon. Le défenseur de Reims, le pasteur du troupeau dispersé, le custode de la cathédrale violée et meurtrie revit, à travers ces pages, comme un saint de vitrail.

Le cardinal Luçon était l'humilité même. Pourtant, une décoration le ravit, une seule. Elle lui dicta cette lettre que nous transcrivons :

« Je n'ai jamais ambitionné aucune décoration. Mais celle que je tiens de la main du roi des Belges a un grand prix à mes yeux... En résistant aux armées d'invasion, il a retardé leur marche, il a donné à la France le temps de concentrer ses forces. Nous lui devons, nous, habitants d'un département frontière, une grande reconnaissance pour s'être ainsi dressé comme le Droit contre la Force injuste; et c'est à cause de cela que j'attache un grand prix à la décoration dont il vient de m'honorer. »

Palmarès

Depuis qu'ils ont lancé dans le public leur « Tableau des lettres » au XX^e siècle, MM. René Groos et Gonzague Truc ne doivent pas dormir sur un lit de roses. Ils ont affaire aux poètes (*genus irritabile vatum*) et à ces romanciers, essayistes, hommes de théâtre, qui prétendent tous avoir du génie. Ils prétendent du moins qu'il les faut citer, avec le titre de leurs « œuvres complètes » et quelques adjectifs hyperboliques.

MM. Groos et Truc ont fait leur possible, comme le pianiste du Klondike; mais les plumitifs étaient trop. On signale, chaque matin, des erreurs, des lacunes. *Inde irae!* Ce qui donne raison à ceux qui pensent qu'un certain recul est nécessaire à la critique. Pour parler librement de ses contemporains, il faut être courageux, méchant, ou dévoré d'envie. Mais il est difficile d'en parler congruement. Les plus malins passent chez les « Gens de lettres »; ils compulsent le dernier annuaire, dressent des listes par genres et par date de naissance. Il n'y a plus qu'à feuilleter le dictionnaire des synonymes. Toutes les épithètes de louange sont mises à contribution. Ainsi les Histoires de la littérature s'achèvent-elles en palmarès.

Il ne faut faire aux gens nulle peine, même légère. Mais je songe avec effroi que nous avons, paraît-il, en Belgique, deux cents hommes de lettres! Sans compter les femmes et les enfants...

La lumière du poète.

Les quelques hardes, la bibliothèque et le misérable mobilier de Jehan Rictus ont été vendus aux enchères. Et l'on ne peut songer sans mélancolie à ces pauvres souvenirs du poète, jetés au monde de la brocante.

Il y en avait d'émouvants. Ainsi les gravures qui avaient orné les murs de la chambre sans joie. Presque toutes représentaient des maternités : humbles lithographies, crayons, reproductions, petits tableaux. Ce n'étaient qu'enfantelets divins appuyés sur le cœur de la madone, paysannes rubéniennes allaitant des poupons dorés, bébés fragiles entre les jupes de leurs mères et quelques-unes de ces pauvres femmes que peignit Carrière, avec leur seule richesse entre les bras : leur enfant.

Ceux qui ont su, à travers ses poèmes, comprendre l'âme de Jehan Rictus ne s'étonneront point. Ils savent toute la tendresse, toute la fraîcheur de ce cœur serré, désespéré, mais non ulcéré. *Les Soliloques du Pauvre* sont malgré tout des chants d'amour.

Le poète n'y maudit personne. Ce qu'il reproche aux mauvais riches, aux repus, aux gavés, ce n'est point leur fortune et leurs privilèges, c'est l'indigence de leur cœur, leur manque d'amour. Sa langue est brutale, féroce, pathétique. Mais quelle chanson douce s'y fait entendre en sourdine! La chanson dont chaque jour rêvait le poète. Celle qui l'eût bercé dans son enfance comme tous ces petits dont il contemplait la béatitude souriante.

Et c'était une berceuse pleine de nostalgie murmurée par une mère tendre qu'il n'avait pas eue. Car celle qui l'avait mis au monde était une cabotine demi-folle et cruelle qui n'avait jamais embrassé son enfant, qui l'avait abandonné.

La misère avait été pour lui une autre marâtre. Seule, l'image chérie de l'amour maternel parvenait à lui en adoucir les rigueurs. Qu'il parlât des femmes, c'était toujours leur douceur enveloppante et protectrice qu'il appelait. Et quand il évoquait parmi les autres la maison de ses songes, c'était encore celle où il y aurait eu :

*Des lits-cages et mém' des berceaux
Dans quoi qu'on pourrait s'faire petiots.*

Exilées d'autrefois

Quand on contemple la grâce fragile et les traits amenuisés de M^{me} Vigée-Le Brun peinte par elle-même, on imagine difficilement que cette femme douce ait pu passer pour une conspiratrice. Suspecte, elle dut pourtant fuir Paris dès les premiers désordres révolutionnaires. Pierre de Nolhac nous apprend aujourd'hui que la charmante artiste fut obligée de se déguiser en femme du peuple pour passer en Italie. La petite « brunette » blottie entre ses bras, elle écoutait, en tremblant de se faire reconnaître, les voyageurs parler des gens qu'il fallait mettre à la lanterne. A Rome, M^{me} Vigée-Le Brun fut très fêtée. Elle y fit les portraits des grands personnages et des beautés fameuses qui y résidaient à ce moment-là. Il fut même question que Pie VI posât pour elle. Mais cela le protocole ne put le tolérer.

Sur les hauteurs du Monte Mario d'où l'on peut voir la ligne des monts Sabins, M^{me} Vigée-Le Brun s'en allait parfois se recueillir et prier Dieu pour la France. Les malheurs de sa patrie la retinrent en exil de longues années encore. De l'Italie, elle passa à Vienne, puis à Saint-Petersbourg, achevant cette galerie princière et aristocratique qui lui valut, dans l'histoire du portrait, une place de choix.

Confusion

« Quand les vivants ne vous donnent pas raison, faites parler les morts », dit le proverbe. Les féministes s'en souviennent à point pour faire appel à quelques ancêtres égalitaristes. Cela leur permet de prendre avec l'histoire des idées quelques libertés. Ainsi en est-il de « l'Union française pour le Suffrage des femmes » qui a fait donner l'autre semaine une conférence sur Flora Tristan, qui fut la première apôtre sociale réclamant plus de justice pour les ouvrières.

Contemporaine de George Sand, elle eut tous les déboires : une enfance triste, une jeunesse misérable, un mauvais mari.

Avoir des motifs de déception et de révolte, voilà qui suffit, ont pensé ces suffragettes, pour se réclamer du féminisme. En réalité, cette brave Flora Tristan n'en eut jamais l'esprit, même avant la lettre.

Des années durant elle avait collé des étiquettes sur les flacons d'odeur et partagé l'existence malheureuse des ouvrières qui, en ce temps-là, devaient, avec un salaire de famine, résoudre le problème du pain quotidien. Devenue la femme de son patron,

elle ne put obtenir de ce dernier qu'il améliorât le sort de ses anciennes sœurs de misère. Pour fuir le baigne conjugal, elle dut se réfugier chez un oncle qui habitait le Pérou. Elle n'y trouva pas de l'or, mais une paix relative qui lui permit d'écrire un livre d'ailleurs complètement oublié, *Les Pérégrinations d'une paria*. De ses méditations tristes mais non vengeresses sur la vie, elle tira un petit ouvrage sensé et qui n'avait rien d'incendiaire : *L'Union ouvrière*. C'était une anticipation du syndicalisme féminin. Ce n'était pas du féminisme.

Narcisses

Bien qu'elles aient quitté le kimono des ancêtres, les mousmés n'ont pas manqué de chanter, ces jours-ci, « la salutation au cerisier ». Et dans je ne sais plus quel coin de France, on a célébré « la semaine de la jonquille ».

Cependant, chez nous, mai est venu sans qu'on ait songé à fêter le printemps. Au cœur de la forêt qui reverdit, à l'ombre des haies, nul n'est allé voir pousser les coucous. On en vend chaque dimanche à la porte des églises, mais qui donc croit encore qu'on peut, pour vingt sous, acheter du renouveau?

Hélas! les symboles n'ont plus cours. Ce sont les meilleures richesses qu'on ait laissé discréditer. Le narcisse, la jeannette ne séduisent même plus les poètes. Jenny l'ouvrière ne cultive plus l'herbe à la vierge sur le rebord de la croisée. Pour des fleurs qui ne sont même pas de rhétorique, des rimeurs d'avant-garde sacrifient la fleur d'Adonis et les jeunes filles oublient qu'elle fut jadis un bel adolescent. Las! nous n'allons plus au bois. Nous sommes pauvres et nous ne voulons même plus nous rendre compte que la nature est riche et peut suffire à peupler la vie des hommes, que la vie est belle et que tout ce qui peut être aimé est secourable et doux.

Le Jeu de Russon et les Niebelungen

Jusqu'à la semaine dernière, j'ignorais l'existence de Russon. Russon (en flamand, *Rulten*) est un petit village agricole, à trois kilomètres de Tongres, sur la frontière linguistique. Et cependant je suis allé fêter le 1^{er} mai à Russon. Je n'étais pas le seul. Dans le tramway qui, gravies les pentes de Sainte-Walburge, m'emporte de la banlieue liégeoise, à travers les vergers en fleurs, du côté de la *civitas Tungrorum*, tout le monde a pris son billet pour Russon : le photographe ambulante, le nègre qui vend du nougat, la commère forte en gueule, et ce couple d'ouvriers endimanchés qui préfèrent les joies du pèlerinage à celles d'un cortège « pour le Plan du Travail ». C'est un matin de printemps, avec des effiloches, la rosée en pluie, des merles dans toutes les haies, le soleil derrière le brouillard.

Une allée seigneuriale conduit au village, par les prés luisants. L'innocent qui garde les vaches tend le bras, pour m'orienter vers le nord. Des cochons et des pommiers roses. Puis, ces chemins creux, sans talus, taillés verticalement dans une terre jaunâtre. Un drapeau tricolore fait un signe d'accueil. Je suis bien à Russon : voici la « crèmerie Saint-Evermar ». Mais je n'ai pas encore dit qui était saint Evermar.

Le patron du village, tout simplement. Et dont les Russoniens célèbrent aujourd'hui, 1^{er} mai, la fête solennelle. Il y aura, en l'honneur de saint Evermar, la grand'messe, la procession et, vers 1 heure, le jeu rituel. Voilà pourquoi des milliers de pèlerins ou de touristes — il y a pas mal de cars venus de Hollande — ont envahi le paisible village aux fermes bâties de briques et dont le portail s'orne volontiers d'une niche pour Saint-Evermar. Entre nous, je soupçonne ce saint hautement vénéré d'avoir pris, en effigie, la place de saint Roch : c'est le même manteau de pèlerin, le même bourdon, le même chien, le même geste de la bure relevée sur la cuisse. Dieu reconnaîtra bien les siens.

Lorsque j'arrive sur la place de l'église, un curieux cortège débouche d'une ruelle latérale. Ils sont huit pèlerins, tout semblables à ceux des images, ou comme les figurants du second acte de *Tannhäuser*. Pareils au Saint-Evermar des « potales », ils portent le bâton; leur manteau noir est bruisant de coquillages; un feutre rond protège leur tête; ils ont des bas blancs. Et ils chantent. Sous la conduite d'Evermar en personne, huitième et leur chef, et qu'un manteau de bure brune distingue de ses compagnons. Sérieux comme des papes, lents et chantants, ils gravissent le perron qui monte au cimetière; puis ils pénètrent dans l'église qui déborde d'une foule pieuse.

Pendant ce temps, l'unique rue qui descend vers la chapelle Saint-Evermar (on m'indique les hêtres rouille qui lui font un ombrage) s'est transformée en une véritable Cour des Miracles. Aux culs-de-jatte, aveugles, épileptiques et bancroches se sont joints les charlatans, les montreurs de tours, les confiseurs en plein vent et cette armée des gagne-petit dont le calendrier des foires est le journal de route. Le bon peuple des Flandres, le bon peuple liégeois très fidèle à saint Evermar promène entre les échoppes une curiosité vaguement attendrie. L'atmosphère du pèlerinage incite le plus ladre à dénouer les cordons de sa bourse. Mais les cloches ont sonné la fin de la messe.

Une procession au village par un printemps de mai : l'illusion poétique est déjà bien près d'être créée. Il faut avouer que la procession de Russon est charmante, naïve à souhait et, les angelots mis à part, d'un goût parfait. Les enfants agitent des drapelets de pèlerinage qui rappellent ceux de Montaignu. Voici des bannières somptueuses; la Vierge en manteau royal et dont la robe est de fils d'or; la châsse où reposent les reliques du saint patron. Le Roi des archers, le collier d'argent brillant au soleil clair, mène sa troupe derrière l'étendard de Saint-Sébastien. Des bannières encore, lourdes et chamarrées. Et le Saint-Sacrement, sous le dais empanaché. La foule est à genoux. Une vague de ferveur en impose aux plus sceptiques. Mais on n'est pas peu surpris d'apercevoir, de part et d'autre du dais, tels deux gardes champêtres, ceux qu'il faut bien appeler les « hommes sauvages ». Ils ont le costume le plus étrange : fait de feuilles de lierre piquées sur un maillot gris; la tête elle-même est casquée de feuillage; ils portent sur l'épaule une énorme massue, verte également. Hercules débonnaires, moins farouches qu'insolites, ils écartent les rangs pressés de la foule agenouillée. Derrière le dais, viennent Evermar et ses pèlerins. Puis, le cortège à peine formé, voici qu'une cavalcade s'organise.

Cela tient de la chasse à courre et de la figuration d'opérette. Mais les figurants sont terriblement sérieux. Montés sur des chevaux sans selle, chevaux de trait ou de labour, perchons râblés ou trotteurs plus fringants, les hommes du village — j'en ai compté une cinquantaine — prennent la suite de la procession. On les appelle ici les *Haccoeren*, ou les compagnons de Hacco. Hacco, c'est leur chef. Il porte un justaucorps de velours grenat et, à son chapeau, une cordelière dorée. Quelqu'un me fait observer, fort irrévérencieusement, qu'il ressemble, ainsi accoutré, à ces singes savants qui font, sur l'orgue de barbarie, mille grimaces. Mais notre Hacco

est bien au-dessus de ces comparaisons désobligeantes. Et comme ils sont glorieux, les cavaliers du 1^{er} mai! Tous ont la culotte blanche comme neige, le dolman d'écarlate et, piquée au chapeau melon, une plume. Plumes — ou plumets : c'est la seule fantaisie permise. Il en est d'ocellées, des plumes de coq, de faisan. Mais je préfère celle-là, bleu de roi, qui dut faire le plus bel ornement du chapeau de la fermière, quand la fermière mettait une plume à son chapeau.

La procession, qui a fait le tour du village, se dirige maintenant vers la chapelle, sous les hêtres rouille. La foule s'est amassée, dense et fervente. A la mode flamande, des pèlerins processionnent les bras étendus. Cependant le dais s'arrête à l'entrée du porche. Les « hommes sauvages » contiennent le peuple. C'est la minute de la bénédiction.

Evermar et ses compagnons se sont mis au frais, près de la chapelle. J'en profite pour les « interviewer ». M. Henri Grégoire, professeur à l'Université de Bruxelles, — dont je dirai tout à l'heure les savantes déductions sur le Jeu de Russon, — se rappelle au souvenir de tous ces braves gens. Car l'érudition s'en est mêlée. Ce qui vaut mieux, à tout prendre, que le cinéma parlant. Grâce aux recherches de M. Grégoire, Russon est aujourd'hui le centre d'excursion des membres de la Société d'archéologie de Bruxelles. Des journalistes ont flairé l'occasion : l'occasion d'un « papier » inédit, haut en couleur. Et certes, le cadre seul est prestigieux.

Le ciel est à présent d'un bleu tendre. Les pommiers font autant de bouquets. Les hêtres rouille ont mille chatolements d'or bruni. Un déjeuner sur l'herbe s'improvise. Car les fêtes de Russon se déroulent en deux épisodes. Evermar et ses pèlerins, Hacco et ses cavaliers se restaurent en attendant le Grand Jeu.

* * *

Le Jeu de Saint-Evermar doit commencer à 1 heure. Dans une sorte d'enclos, de « ring » en plein air, derrière la chapelle. Des fils de fer délimitent l'enceinte. Le public, fort nombreux, se range sur la prairie.

A l'heure fixée, voici Evermar et les siens. Ils chantent leur complainte, sur un rythme lent. Huit anges (le détail est d'invention récente et de mauvais goût) les accompagnent; ils brandissent par avance les palmes du martyr. Car nous allons assister au massacre de saint Evermar. Avant de pénétrer dans l'enclos, les pèlerins vont boire à la fontaine proche. Ils sont maintenant « à pied d'œuvre ». Et comme huit tilleuls forment un cercle parfait, comme il fait chaud, et parce que c'est le rite, les compagnons de saint Evermar se couchent en rond, à l'ombre des tilleuls. Ils se couchent en toute conscience, le front dans l'herbe; et ils dorment... Ils sont bien heureux de dormir : cela les dispense d'entendre la chanson des anges, composée, me dit-on, par un curé poète. Je le répète, c'est, dans les fêtes de Russon, la seule faute de goût. Il faudrait interdire l'accès des paroisses « folkloriques » aux curés poètes.

Une fanfare aigre : ce sont les cavaliers de Hacco. Les chevaux, gorgés d'avoine hennissent, piaffent, caracolent. Par trois fois, — au pas, au trot, puis dans une sorte de galop sauvage, — les *Haccoeren* écarlates font le tour du pré. Evermar et les siens dorment d'un profond sommeil. Le public est tout yeux. L'heure du massacre approche.

La scène qui se passe alors est d'une naïveté désarmante. Il faut avoir vu cela. Hacco, suivi de son valet (*Knecht*), — un petit vieux tremblant, la poitrine barrée d'une écharpe bleue, — a mis pied à terre. Sept hommes pénètrent avec eux dans l'enclos. Brutalement, on réveille les dormeurs. Chacun est soumis à une sorte d'interrogatoire sans aménité. Comme le plus jeune fait mine de résister, Hacco le pirate lui allonge un maître soufflet.

Et sous chaque tilleul, à la garde de chaque captif, le chef a bien soin de laisser un de ses hommes, sabre au clair. L'illusion dramatique réclame ici tous ses droits. Les *Haccoeren* désignés pour garder les prisonniers sont les plus vieux, les plus respectables d'ailleurs de la confrérie; les pèlerins, quelques-uns tout au moins, paraissent plus costauds; mais la règle du jeu veut que le gendarme triomphe, à cause du sabre. Le public est fort satisfait. Il attend le réveil d'Evermar.

La pantomime tourne au dialogue. En des vers sans prétention, mais que souligne le geste menaçant de son épée nue, Hacco menace le saint des pires représailles. « Parce que tu as traversé mes états sans acquitter le tonlieu, parce que tu as trompé mon peuple et déçu ma femme, tu mourras de mort! » Evermar essaie bien de protester. Peine perdue! Les jeux sont faits. Il ne reste aux pèlerins qu'à recommander à Dieu leur pauvre âme. C'est ce qu'ils font, dans un cantique désolé; tandis que le vieux *Knecht* s'efforce d'encocher la flèche du meurtre. Evermar doit mourir sous la flèche. Ses compagnons seront massacrés à coups de sabre.

Tous sauf un... Et c'est ici que rebondit l'intérêt du jeu. Je dirais plus: ici que le jeu commence. Le plus jeune des huit pèlerins échappe à ses bourreaux. En quelques bonds, il franchit le cercle, traverse la prairie, court sur le chemin, là-bas, vers la *Zwaarte Heede* dont le talus abrupt monte vers le ciel. Il s'agit maintenant, pour Hacco et les siens, de rattraper le fugitif. Tous les cavaliers rouges sont en selle. Un moment d'hésitation. Et guidés par le peuple, qui connaît le jeu, ils piquent droit vers le lieu de la poursuite. Il s'agit d'abord de débusquer le pèlerin. C'est bientôt fait. Dès que la foule l'a reconnu à son manteau de coquillages, elle pousse un long cri: on va bien s'amuser!

Lui, cependant, fuit aux pentes de la prairie. Les plus hardis, les plus jeunes des cavaliers le serrent déjà de près. Or pendant sept quarts d'heure, sous le soleil, casques rouges contre bas blancs, les chevaux contre le piéton, la poursuite inégale va dérouler ses péripéties un peu longuettes. Cela ne va pas sans échange de horions. Et il faut reconnaître, à cet égard, que les acteurs sont tout à fait dans la peau du personnage. Aux coups de baguette des hommes de Hacco, l'homme d'Evermar réplique — et vertement. Plus robuste qu'agile, il s'attache surtout, en bon tacticien, à longer les haies; ainsi risque-t-il moins d'être pris à revers. Le peuple a envahi, à son tour, la *Zwaarte Heede*. Il juge les coups, trépigne aux « échanges » les plus rudes. Mais une détonation interrompt la poursuite. Le pèlerin s'affaisse, blessé à mort. Hacco le justicier et les siens ont fait cercle. On va hisser le cadavre sur un cheval, le cheval du *Knecht*... Quand, à la grande joie des Russoniens, le mort se remet sur ses pieds. Il court, il court, plus que jamais ingambe. Il faudra pour le réduire, — et pour terminer le jeu, — une triple mise à mort. Alors enfin la foule est satisfaite, les rites sont obéis; et la fanfare du village peut déclencher ses cuivres, pour le « pas redoublé » à la gloire de Hacco.

* * *

C'est ainsi que j'ai vu, ce 1^{er} mai 1934, avec tous les curieux friands des révélations de M. Henri Grégoire, le Jeu de saint Evermar à Russon. L'intérêt de cette manifestation folklorique, unique en son genre dans toute l'Europe (malgré les rapprochements évidents avec les cérémonies de la fête de mai), réside surtout, en effet, dans l'interprétation que vient d'en donner notre savant compatriote. Il y a, le 1^{er} mai, à Russon, de la couleur, de la ferveur, de la joie. S'il y avait aussi la survivance folklorique de l'épopée des *Niebelungen*? Car M. Henri Grégoire croit pouvoir fonder, sur des arguments convergents et tirés à la fois de la philologie, de l'histoire, de la toponymie et du folklore, l'origine belge des *Niebelungen*. Passionnante question et qui va provoquer de

passionnantes polémiques! Si Hacco, le bourreau de Russon, constituait d'aventure le souvenir vivant de Hagen, le héros principal de l'épopée allemande?...

Pour saisir l'originalité — et aussi la pertinence — de pareil rapprochement, il est nécessaire de reprendre, point par point, l'argumentation de M. Grégoire. Le savant byzantiniste part du texte d'Olympiodore, chroniqueur byzantin; car il ne s'agit pas de construire *ins Blaue*, de reprendre à certains philologues d'outre-Rhin leurs procédés de *Kombination*, leur critique conjecturale. Le texte d'Olympiodore ne souffre pas d'équivoque: au début du V^e siècle, les Burgondes du roi Gundahar (Gunther) se trouvaient en Germanie « seconde », c'est-à-dire entre le Rhin et la Meuse, dans cette région intermédiaire entre le monde romain et le monde germanique et dont la ville principale, la maîtresse *civitas* est Tongres. Mettre les Burgondes sur le Rhin, dans les environs de Worms, comme l'a fait la science allemande, c'est solliciter un texte, un texte d'ailleurs fort clair.

M. Grégoire entreprend alors de démontrer qu'étymologiquement, les *Niebelungen* sont les gens de Nivelles. Non seulement, cette étymologie est parfaitement plausible: elle est la seule acceptable; on n'a pas trouvé mieux. D'autre part, si les gens de Nivelles souffrent aujourd'hui d'un certain discrédit, dont ils s'accommodent avec ce sourire wallon qui est un signe de race, il n'en a pas toujours été de même. Nivelles fut, au moyen âge, le berceau de cette famille des Pippinides qui devait donner naissance à la race royale des Carolingiens. Un Pépin I^{er} est un ancêtre, hautement vénérable. Et, du côté des femmes, il y aura Itte, puis Gertrude, *Niebelungen* est un nom ethnique. Il ne faut pas songer à des étymologies faussement poétiques (les *Nebulones*, ou fils du brouillard). Il serait parfaitement naturel que les Francs de Hesbaye se fussent d'abord appelés, en mémoire d'un ancêtre commun, *Niebelungen*. Si le nom a disparu, c'est qu'il s'est effacé devant les noms plus glorieux de Carolingiens, de Lotharingiens: l'appellation dynastique a chassé l'appellation ethnique.

Venons-en maintenant à la légende même. Il est assez surprenant, pour ne pas dire inouï, que personne n'ait songé à mettre en parallèle la rivalité historique entre Brunehaut et Frédégonde et la rivalité légendaire qui sépare Brunhild de Krimhild. M. Grégoire n'hésite pas à affirmer que Brunehaut, c'est Brunhild; tout comme Sigebert, c'est Siegfried. Le personnage sympathique de la bonne vierge guerrière, de Krimhild opposée à Brunhild, aura été inventé tout simplement par les Francs *Niebelungen*, ennemis acharnés de la reine d'Austrasie et qui avaient tout intérêt à propager la légende. Laquelle légende serait née au VII^e siècle, au moment où interviennent les personnages historiques dont il vient d'être fait mention.

Mais nous n'avons pas encore abordé le point capital de la thèse. Quel est, dans les *Niebelungen*, le héros principal? Hagen von Trogene. Or les Allemands, malgré des efforts passionnés ne sont jamais parvenus à identifier ce Trogene. *Trogene: Tongere*. Il suffit d'une métathèse: toutes les voyelles, toutes les consonnes coïncident. N'est-il pas logique de supposer que, si la légende est vraiment née dans notre pays, le héros principal aura trouvé son habitat dans la ville principale? Dans cette cité des *Tungri*, capitale de la *Thoringia* dont Grégoire de Tours nous disait déjà qu'elle avait été peuplée par les Francs cis-rhé-nans.

Et le Jeu de Russon? Ce Jeu nous conserverait précisément le souvenir de Hagen dans la région de Tongres. Plusieurs détails — les pèlerins à la fontaine, les tilleuls, la triple mise à mort, le cadavre sur un bouclier (*Vita*) — semblent marquer, entre le meurtre de Siegfried par Hagen et le massacre d'Evermar par Hacco, des points de contact. J'en arrive à saint Evermar.

Saint de fantaisie, d'ailleurs, et que les Bollandistes n'admettent

pas à leur calendrier, Nous possédons cependant sa *Vita*. Dans un double texte : la version dite tripartite (du XI^e siècle) et un noyau plus ancien, qui est du X^e. Le pieux hagiographe raconte qu'un curé de Russon, sous l'évêque Éracle, vit en songe le corps d'un martyr. Le curé, Ruselin, fit creuser à l'endroit indiqué par la vision : dans un tumulus; des ossements furent exhumés et portés à l'église du village, une église dédiée à saint Martin. Mais le martyr Evermar — il avait dit son nom — refuse de faire des miracles dans l'église de Russon; il exige une chapelle à l'endroit même de l'invention des reliques. Et le curé de céder à cette fantaisie de thaumaturge.

Cependant, à l'évêché, on refusait de reconnaître l'authenticité d'Evermar. L'évêque Théoduin proteste : *nomen fictum, homo ignotus*; pour lui, ce ne sont que fables du *vulgi mentientis*. En désespoir de cause, le curé de Russon le prie à une sorte de dîner-débat. Les choses tournèrent à l'aigre : au dessert, Evermarphiles et Evermarphobes se prenaient aux cheveux. Théoduin dut se rendre. Il restait à autoriser, à canoniser en quelque sorte le Jeu de Russon, cette fête du printemps qui doit remonter, à Russon comme ailleurs, aux âges primitifs, aux rites païens.

C'est alors qu'intervient le miracle des cerfs. Un *plaustrorum conductor*, un entrepreneur de transports en commun avant la lettre, désireux de garder au village une cérémonie qui favorisait son commerce de « louageur », comme disent les Liégeois, affirme crânement que, traversant de nuit la forêt de Russon, il a été témoin d'un prodige : deux troupes de cerfs se livraient un combat simulé. Le villageois a interrogé les cerfs; et l'un d'eux lui a répondu (tous ces détails nous sont racontés dans la *Vita*) : « Nous ne sommes pas des créatures diaboliques, mais rien que des bêtes timides désireuses de rappeler aux gens de Russon qu'ils doivent honorer saint Evermar, le 1^{er} mai, par un simulacre de combat ». L'allusion est transparente à ce *colludium*, à cette fête de mai qui existait donc à Russon avant le X^e siècle, mais qui va s'enrichir — ou se contaminer — d'un élément chrétien.

Le *Meifeest* existe en Thuringe, en Bohême, en Saxe, en Haute-Bavière, dans le Tyrol. Mannhardt lui a consacré une abondante littérature. Et l'on peut trouver l'essentiel sur la question dans le célèbre travail de sir James Frazer : *Le Rameau d'or*. Il s'agit essentiellement d'un débusquement, suivi d'une mise à mort. Parfois, cette mise à mort est double, voire triple. L'essentiel est que la victime s'enfuit, poursuivie par ses meurtriers. La victime elle-même est souvent désignée à la malignité des bourreaux par quelque tare : ce sera le berger le plus paresseux, le garçon le plus lent — et, souvent aussi, le plus jeune. On lui prête toute espèce de noms : *Pfingstkönig* (roi de la Pentecôte), *Pfingsllümmel* (le vaurien de la Pentecôte). A Russon, le poursuivi est le plus jeune de la confrérie des pèlerins. Ce qui se comprend, d'ailleurs, vu que la victime n'évite les coups de baguette qu'à force de jambes!

Sur la signification même de ce rite de mai, les avis sont très partagés. Est-ce une trace de sacrifices humains aux dieux de la fécondité, à l'occasion du retour du printemps? Il est assez curieux de constater que la mise à mort est le rite essentiel. Nulle part, il n'est question de fêter la résurrection. A Russon même, le troisième et suprême coup de pistolet déclenche la jubilation générale; c'est à ce moment, pour reprendre l'expression d'un brave chroniqueur local, que « l'excellente » fanfare (*de uitstekende fanfare*) du village entonne son plus joyeux pas redoublé!

Quoi qu'il en soit, le drame chrétien de Russon n'est qu'une sorte de « plaquage ». Le caractère agonistique du Jeu a permis de multiplier les personnages : huit pèlerins, la cinquantaine de cavaliers. Evermar est, d'ailleurs, tout de suite oublié. A peine la flèche de Hacco l'a-t-elle couché sur l'herbe de l'enclos, que l'attention de la foule se détourne tout entière du côté de la *Zwaarte Heede* où fuit le plus jeune pèlerin.

Et les Niebelungen? Hacco, le Hacco de la *Vita* (960), c'est Hagen, ancien *tyrannus* du pays, sorte de *Raubritter* au service de Pépin de Herstal. De son repaire de Haccourt (*Hacconis curtis*), ce seigneur de la forêt de Russon surveillait les passages de la Meuse. Je n'ai rien dit encore des nombreuses confirmations toponymiques qu'apporte à l'appui de sa thèse M. Grégoire. Sans rappeler ici qu'il est parfaitement possible d'expliquer la migration des *Niebelungen*, de Nivelles à Worms, par l'intermédiaire de Borg-Worm (Waremmes), sans souligner le fait que le texte d'Olympiodore situe à *Moundiacum* (*Montenaecken?*) l'habitat des Burgondes en Germanie « seconde » (*hétéra Germania*), qu'il me suffise de signaler les nombreux points de contact entre Hacco (ou Hagen) et la région de Tongres. Le père de Hagen, dans l'épopée germanique, s'appelle *Aldrian*. Or trois localités voisines de Tongres portent le nom de *Elderen*. D'autre part, le compagnon préféré de Hagen est dit Volker von *Alzei* : et le village d'Othée s'appelait autrefois *Altei*. Ajoutons enfin que Russon fit partie des biens de l'abbaye de Seligenstadt, l'abbaye d'Eginhard, le grand collectionneur d'histoires sous Charlemagne.

Une démonstration aussi brillante que celle de M. Grégoire appelle d'abord l'admiration. Elle appelle aussi la controverse. Les Allemands ne manqueront pas de se défendre sur le Rhin. Il reste à notre savant compatriote d'avoir démontré — victorieusement déjà — que le byzantinisme mène à tout... à condition d'en sortir. Les *Niebelungen* belges, cela ne signifie pas une conquête, une annexion brutale du nationalisme étroit. Mais il est bon de rappeler à ceux qui seraient tentés de l'oublier que notre situation de peuple-frontière ne nous crée pas seulement des devoirs. A la limite de deux mondes, nous aurons eu du moins ce privilège d'offrir à l'épopée une terre d'élection. C'est ce qu'avait déjà pressenti notre grand historien Godefroid Kurth, le maître de Henri Grégoire. Les visionnaires — qui sont aussi les découvreurs — se rejoignent toujours par quelque endroit.

Il y aura foule, l'an prochain, à Russon, pour assister à l'exécution rituelle du plus jeune compagnon de saint Evermar. Puissent les pèlerins garder leurs coquilles, et les cavaliers rouges leur plumet!

FERNAND DESONAY.
Professeur à l'Université de Liège.

Les mémoires d'un ex-archiduc

Fils aîné de Ferdinand IV, ex-grand-duc de Toscane, par le second mariage de ce dernier avec la princesse Alice de Parme, celui qui devait devenir un jour « Léopold Wölfling » tout court, vit le jour le 2 décembre 1868 au château de Salzbourg, donné au grand-duc, son père, par l'impérial cousin de ce dernier, l'empereur François-Joseph.

L'ex-archiduc Léopold nous narre l'histoire de sa vie dans un beau volume de 285 pages (1), écrit en excellent anglais, dans un style des plus pittoresques saturé d'humour. Tragique par certains côtés, la biographie de « M. Wölfling » abonde d'autre part en détails amusants et qui dérident et, tout compte fait, est d'une lecture fort attrayante — à peu d'exceptions près.

En voici le début :

« Je prends la plume avec le pénible soupçon qu'aux yeux du monde je suis regardé comme un des mauvais sujets d'Europe.

(1) *My Life Story: from Archduke to grocer*. Hutchinson and Co, Londres.

Interrogez à cet égard presque n'importe lequel des membres de ma parenté royale et probablement vous sera-t-il répondu que, à l'exception peut-être de ma sœur, Louise de Toscane, je suis le pire enfant terrible existant aujourd'hui. »

Sans vouloir nous montrer indûment sévère pour un homme qui a beaucoup lutté, beaucoup souffert et fait montre, dans ce *struggle for life* d'un grand courage, il nous faut reconnaître qu'un tel jugement ne manque peut-être pas d'un certain bien-fondé!

Si dans la biographie du ci-devant archiduc le tragique a tendance à prédominer, c'est surtout à cause de la vive animosité que lui portait François-Joseph, cousin-germain de son père, animosité que le futur « M. Wölfling » lui rendait du reste pleinement.

Comme il convient, au début de cette hostilité il y a une silhouette de femme — de jeune fille plutôt. Quatre ans durant le jeune Léopold aime secrètement sa cousine Elvira, fille de Don Carlos, prétendant au trône d'Espagne, et — ce qui est mieux — il sait qu'il en est aimé. Mais, hélas! le vieil archiduc Albert est violemment anticarliste, à ce point qu'il emploie une bonne partie de sa très grande fortune à aider la reine-régente d'Espagne, mère d'Alphonse XIII, à écraser l'insurrection. Elvira flaire le danger (qu'on me pardonne ce verbe prosaïque!) avec « son instinct de femme » et en prévient celui qu'elle aime. Léopold se décide à brusquer les choses, se présente à l'Empereur et lui demande l'autorisation d'épouser Elvira.

— Non, répond François-Joseph sèchement, je ne permettrai pas cette union.

— S'il en est ainsi, je suppose que Votre Majesté me donnera au moins ses raisons.

— Elles sont d'ordre privé et vous n'avez pas le droit de me les demander.

— Mais sûrement, Majesté, vous ne voudrez pas briser le bonheur de toute ma vie sans me dire pourquoi.

Le père et la mère de Léopold sont présents à l'audience, à la demande expresse de l'Empereur. Léopold fait appel du regard au grand-duc Ferdinand; celui-ci se lève pour plaider la cause de son fils, mais l'Empereur lui crie :

— Asseyez-vous, Nando. Vous connaissez les raisons qui me poussent à interdire ce mariage. Vous pourrez les faire connaître à votre fils ultérieurement, mais pour le moment je désire qu'il se retire.

Peu de temps après l'archiduc disait adieu à son Elvira à tout jamais. Mais, bien qu'il l'eût perdue, elle restera toujours pour lui, nous dit-il, le seul, l'unique amour de sa vie. « Bien que je ne l'aie pas vue depuis les jours de ma jeunesse, je l'aime toujours et ne cesserai de l'aimer durant toute l'éternité. »

Voilà des lignes — et des sentiments — qui sont de nature, espérons-nous, à faire oublier à des juges même sévères maintes frasques de l'ex-archiduc. Celui qui parle sur ce ton, en s'adressant *urbi et orbi*, de celle qui fit battre son cœur pour la première fois aura toujours droit à un peu de notre sympathie.

Cette sympathie grandira encore en lisant les pages où l'auteur nous parle de « Claire », une jeune ouvrière berlinoise qui devient sa providence et veille sur lui comme un ange gardien dans les jours sombres qu'il traverse après que l'effondrement financier de l'Autriche eut pulvérisé toute sa fortune. Léopold a quarante-huit ans à l'époque, Claire est toute jeune. A aucun moment leurs relations ne cessent d'être purement platoniques. « Agir autrement eût été profané tout ce que je regarde comme sacré. » Grâce à Claire, Léopold « vidé » comme un émigré russe (la comparaison est de moi!) affronte et surmonte les pires épreuves; le courage et la gaieté de Claire le soutiennent et le stimulent. Simple serveuse, elle le nourrit quand il n'a rien à se mettre sous la dent; d'autres fois elle le met en garde. « Un tel est un escroc, lui crie-t-elle avec

véhémence, évitez-le, ne vous salissez pas. » Avec Claire à ses côtés et quelque noirs que fussent les nuages, « je sentais Dieu dans son ciel, nous dit Léopold, et je sentais qu'il fait bon de vivre. »

Je ne puis dire des pages que l'auteur consacre à cette amitié chaste et admirable que ceci : je plains sincèrement le lecteur qui n'en comprendrait pas la beauté.

* * *

Mais n'anticipons pas sur les événements. Au cours des années les relations avec François-Joseph ne cessent d'empirer; son attitude aux audiences qu'il accorde de temps en temps à l'archiduc Léopold devient de plus en plus cassante et déplaisante.

Celui-ci commence par entrer dans la marine impériale et royale et entreprend de grands et beaux voyages, dont un au Japon. Ces années, nous apprend-il, furent les plus heureuses de sa vie. Mais toute médaille a son revers : à l'occasion de ces pérégrinations au delà des mers il se fait un ennemi, nous dit-il, de l'archiduc François-Ferdinand, et celui-ci le poursuivra désormais d'une haine implacable. Cependant Léopold, bien qu'il se croie dans le droit « de flageller cet ennemi mort ou vif », estime qu'il est de son devoir de lui rendre justice : il lui reconnaît une qualité au moins : le courage. Ce courage s'est manifesté dans la ténacité avec laquelle « F.-F. » ne cessa de se cramponner à une femme : la sienne. L'Empereur ne voulait pas de son mariage avec la comtesse Sophie Chotek : François-Ferdinand passa outre. Obligé, eu égard à la législation hongroise — non autrichienne — qui ne reconnaissait pas les mariages morganatiques, à élever « Sophie » (comme l'appelle notre auteur) au rang de duchesse, l'Empereur se vengea en lui faisant subir à la Cour toutes sortes d'affronts et de mesquines humiliations. « Sophie » prenait sa revanche en arborant les toilettes les plus « flamboyantes ». Hélas! bien qu'elle fût attifée dans toutes les couleurs de l'arc-en-ciel, bien que ses doigts fussent « à la slave » (?) couverts de pierres précieuses de toutes couleurs, on ne s'apercevait presque pas à la Cour de son existence. Emboitant le pas à leur souverain, c'est à peine si les courtisans osaient lui adresser la parole. Un jour, une des vieilles archiduchesses condescendit à lui parler — et ce fut sur un ton à ce point arrogant et protecteur que M. « Wölfling » fut quelque peu surpris de ne pas voir « Sophie » s'enfuir du palais en larmes. Mais jamais elle ne se trahit, jamais elle ne sembla faire attention à ces insolences. Ne pouvant avoir raison de son âme si fière, François-Joseph et ses satellites attribuèrent son indifférence à l'arrogance : de là l'opinion populaire qui voyait en elle une femme au cœur dur et froid, qui n'aimerait François-Ferdinand que parce qu'elle y trouverait son intérêt. L'auteur qui avait de l'archiduc héritier, comme nous le savons, la plus détestable des opinions inclina d'abord à la croyance populaire. Il changea d'avis après l'attentat de Sérájévo (Sarajevo) : des témoins oculaires n'affirmèrent-ils pas que le dernier acte de « Sophie » avait été d'empêcher la bombe jetée par les conspirateurs d'atteindre son époux? Une femme pourrait-elle faire preuve de plus d'amour? Aussi « Léopold » regarde-t-il aujourd'hui « Sophie » comme une femme très courageuse et ayant sincèrement aimé son mari.

Quoi qu'il en soit de ce détail, voilà « Léopold » obligé soudain de quitter la marine qu'il aime parce qu'il a plu à François-Joseph de le nommer capitaine d'infanterie. Il va se présenter à l'archiduc Albrecht, commandant en chef, et celui-ci l'« insulte », lui dit qu'à proprement parler on n'a pas besoin de lui dans l'armée et lui reproche véhémentement d'avoir voulu — naguère — épouser Elvira. Comment! lui, Albrecht, envoyait de l'argent à la reine-régente d'Espagne pour l'aider à mater l'insurrection carliste! et Léopold songeait pendant ce temps à épouser la fille du prétendant!

C'est en vain que Léopold représente au commandant en chef que cette insurrection le laissait absolument froid, qu'il n'était question pour lui que d'Elvira : Albrecht poursuit sur le même ton et Léopold a toutes les peines du monde à se contenir. Il se retire tout bouillonnant de rage.

Nommé, nous venons de le dire, capitaine d'infanterie, il va tenir garnison à Przemysl, en Galicie : nom, à jamais immortalisé par la guerre mondiale, d'une forteresse presque aussi difficile à prendre que son nom est difficile à prononcer pour parler comme je ne sais plus quel homme politique français (Clémenceau?). De Przemysl il est transféré comme chef de bataillon à Iglau (Bohême). Mais comme il ne cesse de traiter ses soldats de façon humaine au lieu de se comporter envers eux en « tyran » grossier et brutal « comme la plupart des jeunes officiers de l'armée autrichienne », sa réputation de démocrate à tous crins, sinon de révolutionnaire, indispose contre lui en haut lieu, de plus en plus. Le docteur Ortner, un médecin viennois des plus connus, se présente soudain chez lui, alors qu'il est en congé à Salzbourg, lui demande dans quel état sont ses nerfs, s'il est cocaïnoman — et l'informe en fin de compte que dans son infinie bonté Sa Majesté a décidé que Son Altesse Impériale serait internée pour quelque temps dans une maison de santé (baptisée pour la circonstance « établissement hydrothérapique ») quelque part sur les bords du Rhin.

Léopold proteste qu'il est en parfaite santé : n'importe. Une voiture est là qui attend dehors. Un compartiment a été retenu dans l'express quittant Salzbourg, à 10 h. 50 du soir. Le lendemain matin on « débarque » à la petite station de Bendorf, d'où un landau transporte l'archiduc et le docteur Ortner à l'établissement hydrothérapique de Rheinau.

Celui-ci se trouve être effectivement un asile pour aliénés. Mais Léopold réussit à en sortir au bout de quelques semaines à l'aide d'un ingénieux stratagème. Il fait venir le directeur de l'établissement et lui déclare qu'il existe une « loi » internationale en vertu de laquelle tout membre d'une famille régnante qui se considérerait comme gravement lésé dans ses intérêts par un châtement que lui aurait infligé son souverain peut faire appel au monarque d'un autre pays, lui demandant d'intervenir en qualité d'arbitre. M. « Wölfling » ajouta qu'il s'adresserait à cet effet à Edouard VII d'Angleterre.

Cette menace ne tarda pas à aboutir au résultat espéré. « Je ne saurai jamais, dit notre auteur, si François-Joseph fut effectivement mis dedans par le stratagème auquel j'eus recours quant à l'existence de la susdite et mystérieuse loi internationale. » Mais l'ex-détenu de Rheinau est persuadé que la seule pensée d'un scandale tel qu'un appel au roi d'Angleterre — surtout au roi d'Angleterre — dut plonger l'Empereur dans une de ses crises périodiques de terreur. Quoi qu'il en soit, le régime auquel l'archiduc était soumis fut graduellement adouci — et en fin de compte, déclaré parfaitement sain par le directeur docteur Erlenmayer, il put quitter la maison d'aliénés près de trois mois après y être entré.

Après quoi il va se présenter à François-Joseph qui le reçoit « blême d'effroi ». A quelque temps de là l'Empereur le met en disponibilité. Aussitôt Léopold de profiter de sa liberté relative d'abord pour aider sa sœur Louise, femme du prince-héritier de Saxe, à se soustraire par la fuite « aux rigueurs de la vie de Cour à Dresde » (affaire Giron), puis pour épouser une certaine « Johanna » (prénom de fantaisie) : union malheureuse suivie d'un divorce à quelques années de là. Du fait de cette mésalliance il cesse d'être un Habsbourg pour devenir prosaïquement Léopold Wölfling. Pire que cela : s'il remet le pied en Autriche il risquera d'être fusillé... Quelques années plus tard la Grande Guerre éclate.

« M. Wölfling » éprouve le désir fort louable de reprendre du

service dans l'armée impériale et royale. Sa mère (qu'il avoue n'aimer guère; son père est déjà mort à l'époque) plaide sa cause auprès de l'Empereur. En pure perte du reste : François-Joseph répond par un refus catégorique. Pour une raison ou pour une autre l'ex-archiduc ne songe pas apparemment à l'armée allemande et repart bientôt pour la Suisse après avoir passé quelque temps à Munich. Les observations qu'il y fait sont intéressantes :

« L'hostilité des Bavaois à l'égard des troupes prussiennes à côté desquelles il leur fallait se battre dépassait presque l'animosité qu'ils portaient à l'ennemi contre lequel ils se battaient. A mesure que la guerre se prolongeait cette désaffection faisait tâche d'huile de façon très marquée. Nombre d'Allemands si on leur demande d'expliquer pourquoi l'Allemagne a perdu la guerre, diront que là est en partie la réponse à cette énigme tragique si souvent soulevée.

» Les Bavaois croyaient dur comme fer que souvent au front les Prussiens se servaient d'eux pour sauver leur propre peau. Chaque vrai Bavaois portait un couteau à double tranchant attaché au bas de la jambe droite; et chaque fois qu'un contingent bavaois était lancé à la conquête de quelque position dans les Vosges, ces fils des Alpes jetaient bas leurs fusils et sautaient dans les tranchées françaises ce couteau étincelant à la main, répandant la terreur par cette façon d'attaquer, intrépide et inusitée. Mais, dans l'opinion des Bavaois tout au moins, les positions stratégiques, aussitôt conquises, étaient confiées aux troupes prussiennes après quoi celles-ci étaient rapidement chassées par un retour offensif des Français. Et puis les Bavaois étaient de nouveau envoyés reconquérir le terrain perdu. »

Il est douteux, pense l'auteur, qu'ils aient jamais haï n'importe quel général étranger ou même le roi George d'Angleterre autant qu'ils exébraient leur propre souverain Guillaume II.

* * *

Après l'effondrement de l'Autriche « Léopold » — qui, nous dit-il s'était habitué comme adulte à toucher une trentaine de mille marks par an — se trouve être sans le sou. Il lui faut gagner sa vie, et il fait montre dans ce nouveau rôle d'une rare énergie et de beaucoup d'ingéniosité. Inutile de dire combien les sympathies d'un émigré russe qui *mutatis mutandis* a connu dans cet ordre d'idées les mêmes tribulations — et parfois, ce qui est pire, les mêmes humiliations — lui sont acquises. Les épisodes pittoresques et parfois amusants abondent tout particulièrement dans cette partie des Mémoires de « M. Wölfling » et l'humour propre à l'auteur s'y donne libre cours.

Voici deux ou trois spécimens :

« Léopold » entre au service d'un personnage étrange qui a l'habitude, quand il a besoin de quelque chose, de tirer des coups de revolver (chargé à balles!) au lieu d'appuyer sur un bouton de sonnette. En fin de compte il se décide à brûler la politesse à cet original (ce terme paraît trop doux) en compagnie d'un certain Gilles, ancien officier de marine qui, lui aussi, a son compte d'un tel régime. Il fait nuit et très froid. Chancelant sous le poids des sacs où ils ont fourré leur avoir, Léopold et Gilles font le tour des pensions berlinoises à bon marché. Tout est trop cher! En fin de compte ils trouvent une chambre des plus misérables dans une maison qui a tout l'air de vouloir s'effondrer. Une fois qu'ils s'y sont installés, « gaffe » de Gilles :

« Ce Monsieur est en réalité l'ex-archiduc Léopold, déclare-t-il carrément à la propriétaire. Ce sera pour vous un grand honneur que de l'avoir chez vous. »

Immédiatement celle-ci d'approcher une bougie allumée tout

près du visage de « Léopold » (pas de gaz dans la maison); elle l'examine longuement, puis :

« Dans ce cas, s'écrie-t-elle, je demande à être payée d'avance. J'ai été au service de l'empereur Guillaume, comme bonne en chef de ses enfants pendant plus de dix ans, et je sais que ces sortes de personnages, quand il leur arrive de traverser des temps difficiles, ne paient rien à moins d'y être obligés. Non, mon Archiduc, vous ne tirerez rien de moi. Vous me paierez d'avance — ou vous vous en irez. »

Cette ci-devant bonne d'enfants impériale était de toute évidence une démocrate, non une monarchiste, nous dit non sans ironie l'auteur, parce qu'elle ne cessait jamais de témoigner de son respect et de son affection pour l'ex-impératrice. Il lui arriva même un jour d'y aller à son adresse de cet éloge hors pair :

« Vous me direz ce que vous voudrez : notre impératrice était une brave, une honnête femme. Comme impératrice elle ne valait rien. Elle aurait dû être la femme d'un honnête ouvrier. »

* * *

Le conférencier d'un « cabaret » berlinois invite « Léopold » à y figurer dans un *sketch*, d'ailleurs stupide, dans le rôle d'un prince autrichien. « M. Wölfling » s'exécute. Mais un beau soir un général anglais demande à l'ex-archiduc de venir s'asseoir à la table à laquelle il soupe.

— Certes, ceci n'est pas mon affaire, lui dit-il, mais cependant je ne puis m'empêcher de poser une question à Votre Altesse impériale.

Son attitude est arrogante, son regard plein de mépris :

— Pourquoi dérogez-vous en jouant dans une production aussi incommensurablement médiocre?

— *Sir*, lui répond l'Altesse, si je le fais c'est parce que les temps sont durs en Europe centrale et parce que, en ce qui me concerne, j'ai bien besoin de manger ».

Aussitôt le général de se lever, de tendre la main à Léopold en lui demandant pardon et de l'inviter non sans quelque brusquerie à boire un verre. « Je suppose, ajoute spirituellement l'auteur, que c'est ainsi que se comportent la plupart des Anglais lorsqu'ils veulent s'excuser. »

* * *

Le trente-cinquième et dernier chapitre du livre de « M. Wölfling » débute ainsi :

« Je suis, à ma connaissance, le seul individu d'origine royale dans toutes les parties du monde qui ai gagné sa vie comme petit épicier. Au cours des trente dernières années plus d'un digne épicier a été anobli, mais je crois que mon cas est le seul où une distinction analogue ait été conférée en sens inverse. »

Pourquoi en est-il ainsi? C'est que, nous dit « M. Wölfling », la plupart des personnalités royales se rendent compte de leurs propres « limitations ». « Pour exercer avec succès le métier d'épicier il faut avoir de la cervelle. Or, bien que je haïsse toutes généralisations excessives, c'est là — à en juger par mes propres observations — un objet qu'un petit nombre seulement de personnages de sang royal possèdent... »

Voici une observation de caractère plus sérieux et vraisemblablement fort juste : « Une expérience amère m'a appris qu'il n'y a pas d'autocratie comparable à celle qui règne dans un bureau ou une boutique gérée par un petit patron. Très souvent cet individu minuscule traite ses employés en esclaves — et pas moyen pour ceux-ci de s'échapper parce qu'il y va de leur pain quotidien. »

Aussi « M. Wölfling » s'est-il senti relativement heureux lorsqu'il a pu gérer lui-même son épicerie, « vaillamment » aidé, du reste,

par le jeune mari de sa fille adoptive. Ce mari est aujourd'hui chauffeur de taxi.

Cette épicerie était installée dans un des édifices municipaux construits à Vienne peu après la guerre, et la plupart des clients de M. Wölfling — des ouvriers — connaissaient son ancienne situation. Chacun d'eux l'appelait par son titre, mais à sa manière et l'auteur entend encore, nous dit-il, retentir à ses oreilles des phrases telles que celles-ci :

« Altesse impériale, donnez-moi deux pintes de lait. »

« Archiduc, n'oubliez pas de garder du beurre frais pour moi. »

« Votre Altesse Sérénissime ne pourrait-elle me gratifier d'un bon saucisson? »

Les petits trucs du métier, tels que : mettre de l'eau dans le beurre, mêler du sable au sucre, etc., l'ex-archiduc les ignorait au début et ne les connut que « trop tard! » Mais, nous apprend-il, il a quitté la profession d'épicier avec le plus profond respect pour tous ceux qui y réussissent.

Parfois « M. Wölfling » fait des tournées de conférences en Europe centrale et aux Etats-Unis; il lui arrive alors de rencontrer d'anciens amis haut placés, et on se revoit sur le pied de l'intimité la plus cordiale — mais il est toujours heureux, nous affirme-t-il, de se retrouver dans son petit home ouvrier de Mauer, à une douzaine de kilomètres au sud de Vienne. Certains jours de la semaine sa fille adoptive y lave elle-même le linge, et ces jours-là, pour l'aider, « M. Wölfling » fait lui-même la cuisine.

Tout compte fait, il se regarde plus heureux maintenant, alors qu'il mène une existence des plus modestes, qu'à l'époque où il était prince du sang.

* * *

Ici nous prendrons congé de l'auteur d'un livre excellemment écrit, fort curieux, profondément vécu et parfois attachant. Nous ne sommes pas en mesure de contrôler ses dires et nous le regrettons vivement, car s'il est un adage de la vérité duquel nous soyons convaincu, c'est bien *Audiat et altera pars*. Nous sommes donc loin d'accueillir comme parole d'évangile tout ce que l'ancien archiduc Léopold de Habsbourg nous narre. Par-ci par-là, nous croyons relever quelque affectation dans l'insistance avec laquelle il s'étend sur les désavantages qui seraient l'apanage des personnalités de sang impérial ou royal si on compare leur situation à celle du commun des mortels. Mais comment ne pas être de son avis lorsque, par exemple, il qualifie de profondément immoraux certains mariages princiers sans l'ombre d'affection de part et d'autre? Comment ne pas trouver pleine de bon sens une observation telle que la suivante (il s'agit de l'amitié de Louise de Toscane, devenue Louise de Saxe, sœur de l'auteur, pour la grande artiste Eléonore Duse) : « La famille royale de Saxe permettrait aux princes de prendre des actrices pour maîtresses, mais une princesse ne pouvait avoir pour amie une actrice. »

Finissons sur une remarque plus drôle :

« M. Wölfling » a toujours traité les femmes avec douceur, nous révèle-t-il. « Mais que serait-il arrivé si au lieu de suivre la règle d'or posée par Goethe j'avais adopté la méthode de Nietzsche : le fouet? Aurais-je été plus heureux? *Parfois je suis porté à croire que oui!* »

Concluons : tout en ne nous portant à aucun titre garant de l'inerrance de notre auteur ni de sa complète objectivité, nous dirons que son livre est un document des plus « humains » et des plus pittoresques, alors que l'humour qui déborde de partout en rend la lecture particulièrement agréable — pour ceux du moins qui savent goûter l'humour. Car ils sont nombreux, hélas! les infortunés organiquement privés de cette jouissance...

Que je les plains!

Comte PÉROVSKY.

Deux savants catholiques

Pierre Duhem
et
Pierre Termier

Chacun sait qu'une bonne définition ne peut impliquer dans ses termes aucune contradiction. Le mathématicien, plus que tout autre, lui qui appelle à la vie des êtres de raison. Ainsi s'il définit le polygone régulier comme un polygone à la fois équiangle et équilatéral, il aura soin de montrer qu'il peut exister de semblables polygones et, pour cela, il fera suivre sa définition de ce qu'il appelle un théorème d'existence.

Il n'y a pas bien longtemps, les deux épithètes de savant et de catholique paraissaient à beaucoup contradictoires. Le positivisme triomphant, le *scientisme*, l'affirmait avec force : toute attitude scientifique était incompatible avec un quelconque dogmatisme. Une démonstration par l'existence s'imposait. Elle était d'ailleurs aisée à faire. En 1875, la *Société scientifique de Bruxelles* était fondée. Elle groupait des savants catholiques, principalement de langue française, sous une devise nette : *Nulla unquam inter fidem et rationem vera dissensio esse potest.*

Les temps ont changé. Sans doute, l'esprit contemporain n'est plus celui du dernier tiers du siècle écoulé. Et pourtant ! Comme le soulignait récemment M. Pierre Humbert, l'attitude scientiste est devenue l'attitude rationaliste. Ce rationalisme a ses pontifes, mieux, ses dogmes. Lorsque, à propos de M. Paul Langevin, certain écrivain scientifique, au reste doué d'un réel talent, le qualifie d'« esprit dénué de tout préjugé », impossible de s'y méprendre. Le préjugé, c'est la croyance au donné révélé ou plutôt, ne craignons pas d'être simpliste, c'est un peu l'idée d'autrui, celle que soi-même on n'accepte pas. Ce qui nous met fort à l'aise pour juger à notre tour l'adversaire.

Si le savant catholique n'est plus de nos jours sujet contradictoire, il est plutôt devenu, pour le rationalisme, sujet double : d'un côté, il développe sur le plan de la raison ce qui seul peut être objet de connaissance, ce qu'atteint l'expérience et là il fait œuvre savante; et d'autre part, dans un domaine étanche, sur le plan sentimental et sur ce dernier seulement, il cultive des idées religieuses, consolantes sans doute, mais sans valeur rationnelle. Religion et science ne s'opposent plus avec la même force; on admet maintenant qu'elles peuvent coexister. Mais ne nous y trompons point et n'allons pas croire que les premières positions de l'adversaire sont enfoncées, que l'étape prochaine contraindra le rationalisme à la capitulation. Erreur profonde. Le positivisme n'a pas reculé, il a seulement changé d'attitude.

Tout récemment, la *Vie intellectuelle* a ouvert une enquête sur les raisons profondes de l'incroyance dans notre temps. Les témoignages n'ont pas manqué et certains même sont très suggestifs. Si le positivisme est le grand responsable des ravages spirituels que nous constatons, il importe d'ajouter que certains catholiques l'ont puissamment aidé dans sa tâche. Ils ont eu peur de la Science et, avec des intentions louables, ils ont défendu leur Foi de manière exécrationnable. Comme si la bonne volonté, ici surtout, pouvait suppléer à l'ignorance ! Niera-t-on que certains catholiques ont cru à la légère que certaines affirmations scientifiques contredisaient la Foi, alors qu'il n'en était rien ? Qu'on se rappelle, par exemple,

les méfiances dont furent entourées, à leur apparition, les théories de l'évolution !

Le remède, comme le disait Pierre Humbert dans sa réponse à l'enquête déjà citée, consiste à mieux connaître et sa religion et la science. Il y a eu, il y aura sans doute encore désaccord entre savants et théologiens; pour nous, il ne peut y en avoir entre la science et la théologie. Un autre remède, toujours selon le même auteur : diffuser les vies de savants catholiques. Non point des vies ternes, des vies conventionnelles où l'on paraît d'autant plus ennuyeux qu'on est saint. Un saint triste est un triste saint. Mais bien des vies écrites par de vrais savants, où l'homme de foi et l'homme de science sont nettement trempés, où la démonstration par l'exemple sera faite de la possibilité de coexistence du savant et du catholique. Non point de la dévotion confite, des faits plutôt. Un intellectuel probe ne discute pas avec les faits.

Fort heureusement, pareilles biographies ne manquent pas. Deux modèles du genre ont vu le jour l'an dernier (1). Tous deux écrits par de jeunes savants français, l'un, M. Pierre Humbert, professeur à l'Université de Montpellier, l'autre, M. André George, qu'il est superflu de présenter encore aux lecteurs de la *Revue catholique*. Tous deux écrits avec cette ferveur dictée par une admiration sans réserves et un respect sincère que leurs auteurs communiquent naturellement. Tous deux encore consacrés à deux très grands savants catholiques contemporains, à deux maîtres dont la pensée a rayonné bien au delà de leur pays commun.

* * *

Pierre Duhem naquit à Paris en 1861. Enfant précoce dès son jeune âge, exceptionnellement doué aussi bien en philosophie qu'en lettres et en sciences. A vingt et un ans, il enlève la première place au redoutable concours d'entrée à l'École normale supérieure. Docteur ès sciences, il devient maître de conférences à la Faculté des Sciences de Lille, puis de Rennes; ensuite, chargé de cours et enfin professeur de physique théorique à Bordeaux. Bref, une carrière provinciale, loin de ce Paris centralisateur et tentaculaire, espoir de tous les professeurs de France qui ont quelque talent. Du talent, il n'en manqua pas à Duhem. Mais il avait au moins autant d'indépendance et ceci ne fut pas compensé par cela. Des années de bonheur très brèves. Une vie familiale réduite à la compagnie d'une fille unique dont il devait d'ailleurs être séparé. Une santé faible, une âme exceptionnelle et du génie. Esprit vaste dont les premiers travaux ne sacrifient pas au goût de l'époque, au courant scientifique alors en faveur, mais dont la trace profonde marque un sillon très personnel.

Esprit épris de vastes synthèses, capable de réalisations grandioses, son œuvre de physicien est à la fois une et multiple. Duhem fut le grand théoricien de l'*Energétique* et il a eu, pour affirmer son enthousiasme à l'égard de ses recherches, des professions de foi qui sonnent à la manière poincaréenne. Adversaire de l'atomisme, ses théories subirent un sort peu fortuné. Duhem estimait que la science ne se crée pas à partir d'hypothèses mais sur des principes certains et, en cela, l'atomisme ne pouvait le satisfaire. On a quelque peine à rencontrer chez un aussi grand penseur une obstination que les découvertes accumulées condamnaient toujours davantage. Ce faisant, il aura eu le mérite immense de « mathématiser » la physique, passant sa vie, ainsi que l'écrit P. Humbert, à établir avec un soin extrême la grammaire d'une langue qu'on ne parle plus.

Philosophe, Duhem est avec Poincaré l'un des fossoyeurs du

(1) PIERRE HUMBERT, *Pierre Duhem*, collection Les Maîtres d'une Génération. Librairie Bloud et Gay, 3, rue Garancière, Paris, VI^e, 12 francs.
ANDRÉ GEORGE, *Pierre Termier*, collection Chefs de File, Librairie Flammarion, rue Racine, 26, Paris, 12 francs.

scientisme. Leurs vues très divergentes d'ailleurs sur la valeur de la science concordent sur un point capital : la science n'a qu'une valeur relative. La science est grande dame. Elle n'a que faire d'admirateurs béats. Si sa place n'est pas la première, elle est néanmoins très haute. Aussi, ne disons pas le peu de valeur de la science, disons sa valeur mais entendons-nous bien sur les mots. Selon Duhem, une théorie scientifique « codifie les résultats expérimentaux et en dégage des lois aussi générales que possible (1). » Elle doit « vivre en confrontation perpétuelle avec l'expérience » qui seule décidera de sa vitalité. Elle est donc essentiellement « provisoire et changeante » et n'a pas à « s'embarrasser d'hypothèse ». Construire une théorie physique requiert, selon Duhem, quatre tâches distinctes qui sont, dans l'ordre, tâches de philosophe, d'historien, de mathématicien et de physicien expérimentateur. Duhem fut tout cela, sauf peut-être homme de laboratoire. Il avait commencé ses travaux en réaction contre l'esprit expérimental qui régnait alors en physique sans contre-partie.

Quant à son œuvre de philosophe, elle est et restera discutée. Qui ne sait que les philosophes s'entendent mal entre eux ? Son œuvre mathématique est brillante. Celle d'historien est éblouissante. Pierre Duhem fut le premier historien scientifique de son temps. Il cherchait dans l'histoire une justification des principes qu'il voulait à la base de toute théorie physique. Il croyait de plus que l'étude de l'évolution historique de la notion de théorie physique lui permettrait de se faire une idée nette de la valeur de la science. Tout en restant dans la droite ligne de ses travaux de physique — et cette ligne est une — Duhem a bouleversé la face de l'histoire. Sans parti pris, sans intention apologétique expresse, armé de sa prodigieuse érudition et de ses dons littéraires remarquables, Duhem a réhabilité le Moyen âge. Mais les légendes ont la vie dure, certaines légendes surtout. Et, il n'y a pas bien longtemps, tel membre éminent de l'Institut parlait encore « de la nuit épaisse du Moyen âge qui vint couvrir tout de son ombre néfaste » et versait un pleur sur « la pauvre science qui dut se réfugier chez les Arabes (2) ». Eh bien ! non. Après les travaux de Duhem, aucun savant n'a désormais le droit de méconnaître l'œuvre scientifique d'un Jordanus de Nemore, d'un Nicole Oresme, d'un Buridan... et de ne pas estimer à sa juste valeur l'œuvre d'un Galilée et celle des savants de la Renaissance. Hélas ! Duhem est mort sans terminer son œuvre maîtresse qui a pour titre : *Le système du monde, histoire des doctrines cosmologiques de Platon à Copernic*. Monument grandiose dont sept volumes sont parus des douze que devait comporter l'ouvrage complet. « Si Dieu juge que cette œuvre est utile, disait Duhem, il me donnera le temps de l'achever : sinon, qu'importe ? » La tâche n'était point terminée lorsque le Maître a rappelé son fidèle serviteur.

* * *

Quant au Lyonnais Pierre Termier, il fut, lui aussi, un enfant d'une précocité exceptionnelle. Admis à Polytechnique, cette autre grande école de France, il en sort premier et passe alors à l'École des Mines où la géologie le séduit. Ce sera la grande passion de son existence, celle à laquelle il consacra toute une vie glorieuse faite de désintéressement, de renoncement et de grandeur. D'abord ingénieur à Nice, bientôt professeur à l'École des Mines de Saint-Étienne, il devient enfin professeur à l'École des Mines de Paris qu'il va illustrer par son enseignement.

(1) Les passages entre guillemets sont de P. Humbert et non de Duhem.

(2) Ajoutons néanmoins que l'influence de Duhem se fait fortement sentir. Ainsi, dans un excellent ouvrage récemment paru chez Alcan, *La Structure des nouvelles théories physiques*, le savant suisse G. Juvet parle de « l'illustre physicien et théoricien de Bordeaux, à l'érudition précise duquel il faut toujours avoir recours ». De même, dans une conférence prononcée l'an dernier à Bruxelles, le mathématicien roumain P. Sergescu rendait hommage aux mathématiciens du Moyen âge.

Dès Saint-Étienne, sa vocation de savant se dessine. Deux énigmes géologiques vont occuper sa vie de chercheur ; l'une, l'étude des roches cristallophyliennes ou du métamorphisme, l'autre, l'explication géologique de la structure des Alpes. Deux énigmes auxquelles Termier donnera une réponse dont l'une restera son titre impérissable de gloire.

A Saint-Étienne, il rencontre le premier des quatre grands hommes qui le marqueront de leur empreinte intellectuelle ou spirituelle : Le Verrier, lui aussi professeur à l'École des Mines et avec lequel il étudie le Massif central. Bientôt après, ce sera Marcel Bertrand, fils de l'illustre mathématicien Joseph Bertrand, comme Le Verrier était le fils du grand astronome qui avait découvert Neptune. Bertrand, géologue de génie, vient alors de s'attaquer à la solution du problème alpin. Il se lie à Termier en qui il a deviné un brillant collaborateur. Ce que l'avenir confirmera d'ailleurs — et avec quel éclat ! Patiemment, Pierre Termier va étudier le Massif de la Vanoise, celui des Grandes-Rousses, celui du Pelvoux, le Briançonnais. Plus tard, il poussera ses investigations jusqu'aux Alpes franco-italiennes et aux Alpes d'Autriche. Il dévoilera l'unité de structure de toute la chaîne, forçant les Alpes à lui livrer leur secret. C'est avec un art consommé que M. A. George nous présente Termier aux prises avec la montagne. Dans un style d'un rare bonheur comme aussi d'une rare précision, il nous montre le savant au travail, alpiniste de valeur, travailleur infatigable, poète bouillonnant d'enthousiasme, enflammé de la passion de connaître. Critiqué, injurié presque, ses idées finissent par triompher. Termier est désormais pour tous le moderne vainqueur des Alpes.

Une autre rencontre encore, celle du brillant géologue autrichien Eduard Suess. Une dernière enfin, celle de Léon Bloy. A ce dernier va le lier une amitié ardente. Le doux tertiaire de Saint-François et le « pèlerin du Saint-Tombeau », le croisé éructant. Tous deux épris de sainteté, fils d'une même Église où, comme l'écrivit à peu près M. A. George, on peut choisir des patrons aussi dissemblables que saint Georges et saint François d'Assise. Bloy connaîtra Termier au moment où l'existence de ce dernier ne sera plus qu'un long calvaire, où, selon l'expression de Maritain, Dieu va faire entrer Pierre Termier dans l'épaisseur de la croix. Mère de huit enfants, M^{me} Termier sera atteinte d'un mal atroce et sa vie ne sera plus qu'une lente agonie. Pierre Termier perdra ses deux fils, un gendre, père de huit enfants, un autre gendre très aimé, Jean Boussac, jeune géologue de haute valeur, mort à Verdun... Et ces deuils multiples n'abattront pas son courage, ne briseront pas son ardeur au travail. « Tout ce qui arrive est adorable. »

* * *

Que d'aspects négligés dans ces notes trop brèves que pourra seule compenser la lecture des ouvrages que nous analysons !

Sans doute ai-je davantage insisté sur l'œuvre scientifique de Duhem que sur celle de Termier ! La division choisie par M. Humbert pour le plan de son ouvrage n'y est pas étrangère. Son livre, admirable de clarté, résume parfaitement l'œuvre de Pierre Duhem.

Quant à M. A. George, il a romancé davantage la vie de son héros. Il a écrit un modèle de biographie scientifique avec des alternatives de récits épisodiques et d'analyses de travaux, une biographie de savant où la vie quotidienne se mêle intimement, sans secousses, sans étanchéité conventionnelle, avec celle de l'homme de science.

M. Humbert a préféré analyser par tranches l'œuvre de Duhem. Ce point de vue se soutient d'autant plus aisément que cette œuvre s'y prête parfaitement. Mais son livre ressemble plus à une étude qu'à une vraie biographie.

Il est impossible, vu la place qui nous est réservée, d'insister

comme il conviendrait sur la haute spiritualité de la vie d'un Duhem comme d'un Termier. Profondément chrétiens, professant ardemment leur Foi, découvrant dans la science des raisons de croire, ils furent tous deux des hommes pour qui le plan divin se manifestait par l'harmonie du monde, pour qui travail et prière étaient complémentaires. Deux hommes d'une rare élévation morale, deux professeurs incomparables. Certaines pages de Duhem sur l'arrivisme sont à méditer. Non moins splendides celles que Termier consacre « à la gloire de la Terre » ou à l'éloge d'amis très chers. Avec quelle amitié compréhensive n'en a-t-il pas parlé? Et avec quelle lumineuse clarté et dans quel style flamboyant de poésie n'a-t-il pas célébré sa chère géologie?

Toutes les grandes vertus du savant, tous deux les ont pratiquées : ténacité, amour passionné du travail, respect scrupuleux de la vérité. Et leur vie de grands chrétiens n'est pas moins admirable. Voilà pourquoi Duhem et Termier resteront d'éternels exemples à proposer aux jeunes intellectuels.

Il est des livres dont la lecture élève. Ceux dont je viens de rendre compte sont de ceux-là.

EDGARD HEUCHAMPS,
Docteur en sciences physiques et mathématiques.

Pour l'organisation d'une chrétienté

Quelques catholiques français, et non des moindres, viennent de lancer un manifeste sur la crise qui secoue actuellement leur pays (1). Ce document, qui fera date, croyons-nous, dans l'histoire de la politique chrétienne, n'intéresse pas seulement la France : il est appelé, en vertu même des principes universels qu'il invoque et met en œuvre, à retentir au delà des frontières d'un pays dont la tragique situation présente ne peut laisser indifférent notre cœur. La formidable déchristianisation de la France est un phénomène historique qui paraît sans doute de peu d'importance aux historiens qui, attirés malgré eux par l'idéal quantitatif et expérimental de la science moderne, délaissent la *pure matière qualitative du fait humain* qui constitue cependant leur objet, pour la considération statistique des évidences *tangibles* inscrites dans les documents : pactes, traités, conventions, lois, décrets, et toutes relations analogues qui sembleront à nos enfants d'un byzantinisme juridique exacerbé. Pour le philosophe qui sait que le *politique* est, essentiellement, parce qu'il est *humain*, engagé dans le *moral*, un tel abaissement du niveau qualitatif d'une nation (du monde entier sans doute, mais la chose est surtout visible en France), revêt une importance capitale. Pour le chrétien enfin, habitué à juger de l'histoire du monde sous l'aspect providentiel d'une Rédemption, en soi parfaite, mais continuée à travers le Corps mystique du Christ, l'effritement des valeurs morales et religieuses représente le phénomène *historique* essentiel dont l'invisible vibration *doit*, en fin de compte, retentir sur la totalité des actes humains qui en procèdent, comme le fleuve procède de la source. Ainsi que le rappelle le manifeste que nous allons, imparfaitement, analyser et commenter, il faut lutter contre cette « vieille erreur mortelle, qui prétend installer une cloison étanche entre le politique et le spirituel, comme entre l'humain et le divin ». Il est clair qu'une saine moralité, une droiture du cœur sans défaillance, ou

même, pour se placer immédiatement à la limite, la sainteté, ne constituent pas la condition *suffisante* d'un gouvernement *honnête* visant, avant tout, au bien commun de la multitude des gouvernés. Mais il est clair également que les vertus politiques, c'est-à-dire l'ensemble des dispositions et des actes de l'homme ou des hommes qui dirigent la Cité terrestre vers le bien commun des membres qui la composent, ne sont vertus, et vertus politiques, que parce qu'elles sont des vertus *morales*. Il ne peut y avoir antinomie entre le politique et le moral, parce que le moral dirige intérieurement le politique. Joinville nous raconte que saint Louis céda au roi d'Angleterre Henri III, à titre de fiefs, la Guyenne, le Limousin, le Quercy et le Périgord : « Je donne cette terre à Henri pour mettre amour entre mes enfants et les siens. » Le bien commun de la Cité étant d'abord moral, et ensuite matériel, ou n'étant matériel que parce qu'il est moral, tous les actes de l'homme politique doivent être enveloppés et baignés de moralité.

Comment pourra-t-il suivre cette pure ligne inflexible, s'il ne porte la loi divine, ou du moins le reflet de cette loi divine, gravée en son cœur? Voilà pour les corrompus qui dirigent la Cité. Mais comment l'ordre moral et matériel convenable sera-t-il atteint, si, personnellement droit et noble, l'homme politique pactise avec le désordre et l'immoralité en usant de moyens dont le moins qu'on puisse dire est qu'ils répugnent à l'honnêteté? Voilà pour les autres. Il n'y a pas de moyens politiques qui soient séparables de l'ordre moral. Tous les problèmes politiques, sociaux ou économiques doivent être considérés selon l'angle de la moralité la plus stricte qui est en même temps la plus souple. Ce n'est pas le bien de ma nation ou le bien de ma classe que je poursuis, c'est le bien de l'homme. Terrible réalité des abstractions! Pour les avoir délaissées, le monde gémit dans la souffrance.

Le trait caractéristique de la journée du 6 février à Paris aura été la fulgurante découverte de ce principe abstrait : le moral dirige et enveloppe le politique. Quelle qu'ait pu être l'exploitation de cette intuition brusque par les partis de droite pour atteindre les partis de gauche au pouvoir, ou l'exploitation de cette exploitation par les partis de gauche pour maintenir leur position compromise, quelle qu'ait pu être enfin la technique du machiavélisme politique qui a présidé à l'« utilisation » de ce sursaut d'honnêteté à des fins ambitieuses de partis, il reste que le 6 février, pour autant que l'ébauche du moment futur que porte le moment présent se réalise (et cette imprévisible ébauche est entre les mains de Dieu qui ne vise pas à l'immédiat) marque le terme de cette dissociation entre la fin politique moralement bonne et les moyens politiques moralement mauvais, qui, en vérité, a été le principe directeur de la politique française, comme de la politique des autres nations d'ailleurs, et à des degrés divers, depuis un laps de temps qui reste à déterminer par l'impartiale étude historique des faits. Si les désirs de notre espérance temporelle coïncident avec la vision des événements futurs de ce monde par la Providence qui les considère hors du temps, il se pourrait même que le 6 février fût une des grandes dates de l'histoire. Mais peu importe d'ailleurs, car le chrétien, lui non plus, ne travaille pas pour l'immédiat : son activité ne s'essore pas non plus à longue échéance. Etant dans le monde, sans être du monde, il est dans le temps sans être du temps. Il est dans l'ombre de Dieu. Il agit dans le monde et travaille pour l'homme, parce que chacune de ses actions a une valeur et un poids surnaturels, et qu'il travaille pour Dieu. Le 6 février l'a contraint à un examen sévère de conscience et à la détermination de ses responsabilités *politiques*. C'est pourquoi le 6 février pourrait être (comme il pourrait ne pas être, cela nous dépasse) la fin de ce mouvement de déchristianisation de la France et de l'Europe en général. Si le sort de la chrétienté future est entre les mains de Dieu, nous ne devons pas oublier que nous sommes les ouvriers et les manœuvres qui *coopérons* à son édification.

(1) Pour le Bien commun, les Responsabilités du Chrétien et le Moment présent, Paris, Desclée, De Brouwer et C^{ie}, 1934, prix fr. 2 50.

Distinguons en effet entre les partis qui, le 6 février, manifestaient leur *désir d'honnêteté et de propriété nationale* et ceux qui, le 12 février, manifestaient leur *attachement aux libertés démocratiques*. L'un de ces camps est surtout sensible « à la décomposition politique actuelle », l'autre « à l'injustice sociale actuelle ». Délaissons toute considération de personne et cette passion, cette hostilité *contre* quelqu'un, qui sépare beaucoup plus qu'elle ne définit : si nous ne nous attachons qu'aux pures idées, aux pures vellétés abstraites qui se font jour vers le concret à travers la giration désordonnée des actes, nous dirons que les uns aspirent à une dictature de forme totalitaire, tandis que les autres réclament « un régime de type collectiviste ». Notons bien que ces aspirations, prises en leur source, là où elles n'ont pas encore été canalisées par l'idéologie des partis, peuvent être très nobles et très pures : « Les maux constatés à droite et à gauche sont trop certains. » Mais à la solution et aux moyens proposés, le catholique conscient de sa dignité de chrétien a le devoir de répondre par un double *non*. Les forces historiques les plus brutales et les plus sanglantes doivent le trouver impavide. La haine ne construit pas. Or, il est trop avéré que la haine qui se manifeste à droite comme à gauche, à travers « les réactions biologiques par lesquelles un monde antichrétien cherche à se défendre contre ses propres contradictions internes », a transformé les aspirations les plus sacrées de l'homme qui adhère à l'un ou l'autre parti, en passions d'autant plus redoutablement équivoques qu'elles se présentent sous l'aspect de moyens sociologiques de défense de biens spirituels ou temporels proprement humains : ici l'idée d'ordre et d'autorité, là l'idée de la dignité du travail et de la personne libre.

Il ne s'agit pas pour le catholique d'opérer une synthèse ecclésiastique entre deux erreurs opposées, mais de proclamer « son message de paix et d'amour » en l'intégrant à une *politique* authentiquement chrétienne. Disons-le sans crainte de nous tromper : si la déchristianisation de la France est aujourd'hui si avancée, c'est d'abord parce que les catholiques français n'ont pas compris la nécessité de s'organiser politiquement (ce qui ne veut pas dire : en parti politique), c'est-à-dire de faire rayonner sur la Cité les énergies spirituelles qui embrasent leur cœur, en les dirigeant vers le bien temporel commun de leurs frères. Une telle communion dans l'apostolat politique est un lien spirituel infiniment plus sûr que toute idéologie de parti. A ce point de vue, il est malheureusement certain que si « au XIX^e siècle, l'Eglise a en fait perdu la classe ouvrière », la faute en incombe, et peut-être en sa totalité, car le chrétien doit « témoigner pratiquement pour les vérités qu'il a reçues », aux catholiques qui, par esprit de lucre, de dédain, d'orgueil, ont négligé d'aimer leur prochain *comme eux-mêmes* et ont collaboré à la diffusion du matérialisme actuel dont l'opprimante réalité, après le factice épanouissement d'une prospérité qui a inoculé sa fièvre de jouissance inhumaine à la classe ouvrière, pèse plus que jamais sur les travailleurs privés de la véritable espérance. Qu'on lise, dans le document en question, l'examen de conscience du catholique contemporain, et on jugera son exposé empreint d'une excessive modération.

La considération objective de nos déficiences personnelles de chrétiens relâchés, et renaissant sous l'aiguillon de l'Evangile, est la condition *sine qua non* du renouveau dont l'aube se fait si longtemps attendre. En vérité, tout est là. L'étiage moral est ailleurs tombé si bas (sauf chez de rares élites) que le seul espoir de salut réside peut-être dans les mauvais catholiques que nous sommes, parce que nous tenons du moins en dépôt cette justice et cet amour véritables sans lesquels aucune société ne peut vivre. Le monde nouveau qui surgira de l'histoire, si nous le voulons — et si Dieu le veut —, par le déséquilibre des forces antagonistes en présence dont la rupture sera provoquée sous la pression de nos principes chrétiens vitalement exercés, comportera sans doute

des modalités que détermineront les circonstances et les inévitables résidus de l'ancien monde. Ses traits principaux sont indiqués dans le manifeste. Il reste qu'il ne sera point fondé sur un mythe, prolétarien, capitaliste, raciste ou fasciste, mais sur les suprêmes régulations morales que suppose le concept de l'homme mis en présence des forces historiques de l'âge moderne. C'est donc sur les chrétiens, et sur les hommes de bonne volonté en général qui ne sont pas aveuglés par la fulguration temporaire des mythes, que repose la possibilité d'une rénovation. Si celle-ci se réalise, le germe de l'organisation d'une chrétienté de type *analogue* à celle du Moyen âge, mais radicalement *différente* quant à son idéal historique concret, pourra fructifier.

Ces espérances ne sont pas interdites. Bien que « le processus de corruption du corps social et des consciences soit si avancé que dans l'ordre des moyens politiques immédiats il faille déjà une extrême tension des forces humaines pour éviter le pire », la puissance d'expansion du bien que diffusent les âmes généreuses est telle, que, groupées dans une même tâche de restitution de la « juste idée du bien commun », elles peuvent enrayer, sinon réduire complètement, la dissolution d'un monde en déliquescence. Notre espérance surnaturelle doit galvaniser ici notre espérance temporelle. Nous disons *nous*, car la situation angoissante de la France est celle du monde entier. Au surplus, « les choses extérieures, politiques et temporelles peuvent être réellement modifiées dans leur cours *par notre prière* ». *C'est par là qu'il faut commencer*. Une jalouse vigilance à garder intacte « dans notre vie privée et dans notre action individuelle » la vérité que l'Evangile exige de tout chrétien créera des centres de dynamisme qui, dans une sorte de diaspora spirituelle, propageront la féconde poussière de feu de ces *moyens pauvres*.

MARCEL DE CORTE.

Assistant à l'Université de Liège,
Agrégré de l'Enseignement supérieur.

Correspondance de Liszt et de la comtesse d'Agoult⁽¹⁾

M^{me} D'AGOULT A LISZT

Décembre 1840.

Ce matin l'entrée des Cendres (2). Je suis allée aux Champs-Élysées par un froid mortel au beau milieu du populaire. C'était un spectacle navrant : d'abord, un cortège stupide, des troupes défilant sans dignité ni tenue, toute la Garde nationale de Paris et de la banlieue (qui n'avait trop que faire là), un char doré et bariolé dans le goût de Franconi, pas l'ombre de recueillement dans la foule, à peine si l'on crie « Vive l'empereur, vive le prince de Joinville », des propos ridicules, pas une vellété d'enthousiasme ni de colère malgré tout ce qu'ont pu faire les journaux de l'opposition depuis quinze jours. C'était à croire que Guizot et compagnie seraient massacrés. Le corps diplomatique en masse a refusé d'assister à la cérémonie. On parlait d'attaque à l'ambassade anglaise; il n'en a rien été. Peuple abâtardi, stupide et lâche! J'ai un accès de sainte colère; j'en pleure de rage. Oh! oh! il valait bien mieux le laisser à Sainte-Hélène.

(1) Voir la *Revue* du 27 avril 1934.

(2) Retour des cendres de Napoléon.

Victor Hugo a fait de beaux vers. Je vous les enverrai avec le troisième volume de Lamennais.

Balsac est venu me voir hier; il m'a semblé fou. Il se dit atteint d'une maladie mortelle. Sainte-Beuve était encore venu la veille. Il me paraît difficile que cette recrudescence n'aboutisse pas à une déclaration. J'en serai très embarrassée; il se fait déjà dans la conversation de petits silences assez significatifs; d'ailleurs il parle à peine de vous.

Victor Hugo à propos du *Requiem* (1) a dit que la musique était le dernier des arts parce qu'elle vieillissait. La musique prend des rides, a-t-il dit.

* * *

Le *Requiem* n'a fait aucun effet. Moi je trouve cela froid, abus de fugue, orchestre impuissant. L'abbé de Lamennais qui sort d'ici n'en est pas satisfait non plus. Il trouve que le caractère religieux manque absolument. Il parle maintenant très nettement de sa séparation des idées chrétiennes. Il dit: J'ai été aux Italiens tel jour, à Musard, tel autre. Il croit à une prochaine fusion des arts d'inspiration grecque et chrétienne en un art plus grand participant des deux. Il croit que ce que Meyerbeer a tenté en mettant la musique religieuse au théâtre s'opérera complètement par l'union de la musique mélodique-italienne, harmonique-allemande et religieuse (Palestrina, etc.) en une seule musique. On lui a parlé du livre de M^{me} Sand comme d'un livre pitoyable. Il aurait voulu, lui, écrire le journal d'un ouvrier. Il n'aime pas les attaques contre la propriété. Il m'a beaucoup intéressée. Figurez-vous que M. de Girardin était chez moi, mais l'Abbé, selon toute apparence, ne l'a pas reconnu et a causé musique pour le peuple avec tout plein de grâce.

M. de Girardin voudrait que je fasse un article sur le roman de M^{me} Sand qu'il signerait: un inconnu, mais je tiens à finir ma nouvelle et je n'ai pas encore pu trouver le temps de m'y mettre.

Berlioz a dû être content de l'insuccès de *Requiem*. Adieu, adieu, je n'en finis pas de bavarder!

1^{er} janvier 1841.

Que vous dirai-je de ma vie? Est-ce une vie? Je suis fermement décidée à travailler. Je commence la semaine prochaine comme quelqu'un dont ce sera la principale affaire. Je viens de finir un article sur le roman de George. Il sera publié dans la *Presse* sous la signature d'un inconnu. M. de Girardin me promet un secret absolu. C'est une critique très respectueuse. Peut-être me blâmez-vous? Je ne comptais pas le faire et il s'est trouvé fait sans que je sache comment.

Une fois fait, je l'ai lu à M. de Girardin qui alors a extrêmement insisté pour que je le publie. J'ai cédé au désir de faire un essai. Je pourrais parler de cet article et savoir ce qu'on en pense, tout à mon aise. Ce sera une épreuve.

Sainte-Beuve continue à venir tous les jours et à m'écrire des lettres amoureuses d'un ridicule incroyable. Dans la dernière il y avait: « des fleurs qui savent naître sous mes pas, etc. ».

Je lui ai répondu que j'étais une vieille femme et qu'il y avait déjà bien longtemps que les fleurs avaient perdu l'habitude de naître sous mes pas, etc., etc... Je lui offre délicatement mon amitié; s'en souciera-t-il, c'est fort douteux.

M. Molé a été reçu avant-hier à l'Académie. Il a fait un discours médiocre qui a eu un succès de salon fabuleux. A ce propos, et à propos des œuvres de même valeur, Sainte-Beuve disait: « Il y a bien des petits poissons dans l'eau mais ils sont de la même couleur que l'eau et à peine si on les aperçoit. »

Marliani est revenu d'Espagne, nageant en pleine ambition. Il est ami intime d'Espartero et parle d'être nommé ministre des

(1) De Mozart qui avait été exécuté à la cérémonie du retour des cendres de Napoléon.

Affaires étrangères. En attendant, Guizot va lui refuser l'*exequatur*, à quoi on ripostera en Espagne par un refus semblable à quatre ou cinq consuls français, ce qui peut encore amener des embarras dont la France n'a vraiment que faire.

2 janvier 1841.

... L'Abbé (de Lamennais) est venu me voir; il s'est trouvé avec Mignet (que je ne trouve plus ni beau, ni agréable, ni quoi que ce soit) et Sainte-Beuve. J'ai cru que Sainte-Beuve en l'entendant annoncer allait s'esquiver, mais point. Il est resté, il a fait mille grâces indirectes à l'Abbé dans la conversation. Celui-là est resté très froid, l'appelant Monsieur avec beaucoup de solennité. Il viendra dîner vendredi, la veille de son entrée en prison. Il est vraiment très aimable pour moi et j'en suis heureuse. Ces vilaines gens l'avaient éloigné de moi l'hiver dernier, mais j'ai attendu et j'ai ma revanche.

Batta dit à tout le monde qu'il ne peut prendre aucun engagement de concerts parce qu'il doit jouer à tous les vôtres. En même temps il raconte que votre entrepreneur perd beaucoup. Si je ne craignais d'avoir l'air de diriger, je vous demanderais s'il ne serait pas possible, en continuant à lui laisser vos cigares à fumer, votre café à boire et vos bons mots à colporter, de lui poser quelques conditions de silence! Il me semble que vous êtes maintenant placé de façon à pratiquer aussi le système d'intimidation.

Il y a là une lettre de Wolff, il vous engage à ne pas attendre... pour venir. Il faut que vous ayez le temps d'exploiter Pétersbourg et Moscou (plus productif encore que Pétersbourg avant avril). Toute la cour a parlé de vous avec enthousiasme...

(manque) ... car ma matinée va être prise par la famille et l'heure de la poste. La sus-dite famille annonce des intentions fort pacifiques. Il paraîtrait qu'on renonce au système d'intimidation. Ma mère qui est encore en Touraine m'a fait demander ce que je voulais pour mes étrennes? (c'est la première fois depuis cinq ans!) et on m'annonce le projet de m'inviter à dîner en famille. Vous qui me connaissez vous savez si Guzzy avale des lézards! Mais Guzzy heureusement les digère à ravir.

Chapitre Lamennais: Le lendemain de la condamnation il y a eu dans la *Presse* un article pour dire que certainement les verrous de la prison ne s'ouvriraient pas devant ce vieillard, que M. Guizot ne pouvait pas envoyer M. de Lamennais en prison, etc... Là-dessus grand émoi des députés qui croient que c'est un article dicté par le ministère. Ils croient la partie perdue si on laisse M. de Lamennais en liberté. Ils courent chez les ministres qui se justifient et protestent de leur parfaite joie à emprisonner.

Martin du Nord fait venir M. de Girardin dans son cabinet pour lui dire: « Vous nous faites beaucoup de mal! Comment voulez-vous que nous désavouions ainsi le jury? D'ailleurs quel intérêt mérite un prêtre qui vit avec G. Sand (1) ? »

LISZT A M^{me} D'AGOULT

Janvier 1841.

Je suis charmé que vous ayez fait l'article sur George. Il me paraît impossible d'écrire sur elle sans être au moins respectueusement critique pour peu qu'on tienne à son bon sens. Depuis les *Lettres d'un Voyageur*, elle n'a vraiment rien écrit qui puisse être accepté avec enthousiasme et sans réserve.

Ne manquez pas de m'envoyer votre article. Que devient la nouvelle? Pourquoi ne pas l'achever? Cela me ferait un sincère plaisir. Bien souvent je suis triste de l'idée de barbouiller du papier tout seul.

J'ai écrit à l'Abbé une lettre dithyrambique. Le fait est que

(1) C'était une calomnie.

je me prends parfois d'un violent enthousiasme pour lui. Je n'aime point son discours au tribunal; c'est tout à fait à côté. Nonobstant, l'Abbé reste une grande figure, peut-être la plus grande de ce temps-ci.

Fetis vient de m'écrire pour me dire qu'il sera entièrement à mes ordres à Bruxelles (probablement j'y donnerai deux grands concerts avant de retourner à Paris).

Dites à Belloni de se tenir prêt au premier mot. Je le ferai probablement partir le 3 février pour Bruxelles, où mon premier concert aura lieu le 7. J'attends une réponse définitive de Fetis. Aussitôt arrivé à Londres, je vous écrirai relativement à Belloni qui devra se tenir prêt. Idem pour la voiture.

Bornstedt demeure rue Tronchet, 25. Merci de la *Gazette d'Etat* de Prusse. J'ai retenu son adresse.

Je n'ai aucune opinion sur mon séjour de Paris, mais je vois que je vous y trouverai. Une vague inquiétude d'argent me décide à faire le détour de Bruxelles. Toutefois j'attends une réponse définitive de Fetis. J'y resterai le moins possible. Vers le 20 février je serai sûrement à Paris.

Le 3 je joue à un énorme concert (le programme a 25 morceaux) à Londres, afin de bien faire savoir que je reviendrai en mai. Il est probable que j'y ferai de bonnes affaires. (Oh! princesse Metternich.)

La fin du tour de Lavenu a été assez bonne, mais il est impossible qu'avec plus de 120,000 francs de frais, il n'y perde pas. Les arrangements d'ailleurs n'ont pas été bien pris, de beaucoup s'en faut. Pour ma part, j'en sors avec tous les honneurs de la guerre. Reste seulement à empocher mon argent. Je le tiens pour honnête.

Puzzi m'écrit que le bruit court que la princesse va fonder un hôpital. M^{me} Vial m'a écrit une lettre absurde pour me demander mon patronage pour ces enfants. Je lui ai répondu.

L'abbé Deguerry est un paillasse, mais vous ferez bien de le voir. Un petit grain de poésie catholique ne fera pas mal dans votre toile d'araignée.

Liège, 15 février 1841.

Toute la ville de Liège est en émoi pour le concert de ce soir. Les dames ont fait acheter plus de 300 bouquets à mon intention. La salle de spectacle sera illuminée et ornée de glaces; un banquier a mis sa serre à la disposition de la commission du concert Liszt...

Lichnowsky a fait une cour enragée à Camilla, ce qui ne paraissait nullement convenir à Parish. Il lui a pourtant fallu avaler la pilule. Je ne sais comment cela se fait, je joue beaucoup moins qu'en Angleterre et je me sens dix fois plus fatigué. Je ne puis ni lire, ni écrire, ni même dormir. Les dîners et soupers continuels me font mal aussi; j'ai assez maigri.

Bruxelles, 27 février 1841.

Vous me demandez une longue lettre, hélas! ma vie est pleine de vide. Je prends position. Je vais devenir un petit personnage, que sais-je? On va m'envoyer la croix de Léopold, je crois! Tenez, voici un paquet de journaux, lisez si vous en avez le temps et le courage.

Je suis profondément ennuyé, mes lettres en font foi. A Liège pourtant, j'ai passé quelques bonnes heures avec le colonel Proszinsky, qui demeurait porte à porte avec moi. La manière dont j'ai été accueilli dans ce pays est d'ailleurs tout à fait extraordinaire. Vous verrez le récit matériel dans les journaux, mais vous pourrez difficilement vous faire idée de l'enthousiasme de toutes les classes de la population.

J'ai donné mon second concert hier ici. J'avais choisi une petite salle et j'ai joué seul. Effet complet. On me pousse beaucoup

à donner concert au théâtre. Le Roi aussi, qui vient d'arriver d'Angleterre, doit me faire demander. Ne comptez donc pas sur moi avant le 12 mars.

A propos de la croix, comme j'ai su positivement que Fetis l'avait demandée en ces termes pour moi : « Quand Rossini et Meyerbeer ont passé par Bruxelles, S. M. leur a envoyé la croix, il serait convenable de la donner à Liszt (petit Fichtre!!!) », je n'ai pas cru devoir faire la moindre démarche, ni pour l'obtenir, ni pour ne pas l'obtenir. Cependant un des ministres ayant observé qu'il valait mieux attendre une occasion (comme les fêtes pour le couronnement de Grétry, auxquelles on m'a invité) afin d'avoir un motif suffisant et national, j'ai immédiatement fait répondre que puisque la bonne intention de me donner la croix avait été ébruitée, il m'était impossible de l'accepter plus tard que tout de suite, en tant que F. Liszt, ce qui était un motif suffisant en Europe, et, si l'on ajournait après mon départ de Belgique, je ferais demander une audience au ministre pour lui donner quelque mauvaise raison (tirée de ma nationalité hongroise par exemple) qui m'empêche d'accepter une croix.

Je crois avoir bien fait en ceci. Avez-vous vu Parish?

Le changement de direction du Conservatoire me convient. Berlioz sera bien à l'Opéra s'il peut s'y maintenir. Qui donc va entrer aux *Débats*? Pourquoi pas vous du moins de temps à autre?...

J'ai vu Rachel dans les *Horace*, hier, même impression : talent factice, sans tendresse, sans grâce ni amour, mais grand, et magnifique par le dédain, le mépris, l'ironie. En un mot vraiment et sublimement juive. C'est la voix retentissante et âcre d'un peuple traqué et avili. Elle ne peut pas, elle ne doit pas aimer. Sa vocation est la malédiction, l'imprécation, l'ironie amère et haineuse. Je ne sais si on a dit cela d'elle mais cela m'a frappé.

* * *

Weymar, 29 septembre 1848.

Je suis très touché de votre souvenir à travers ce triste événement (1). Nous nous connaissons, l'un l'autre, autant que nous différons l'un de l'autre. Pauvre, brillant et valeureux jeune homme! Mûri avant la moisson pour être fauché dans ta précocité! Nul cœur plus que le mien ne te fera deuil, et, puisque pendant ta vie tu trouvais que j'étais ton meilleur public, je ne te ferai pas non plus défaut après. Quelques jours après voilà Skawe qu'on fusille! Quels temps, et quels signes des temps! Pour moi je reviens plus que jamais, et sans lâcheté et sans puérité, ce me semble, à mon point de départ, c'est-à-dire au Christianisme. L'avenir du monde est dans ce passé et la sagesse dernière dans la folie de la Croix.

Vous souvient-il de ma sottise lettre à George où je lui disais pourtant : « Le Christ seul peut vous libérer. »

Eh bien! ce sentiment jaillit du plus profond de mon cœur, non pas en phrases, mais en espoirs résignés, en musique solitaire, pareille aux bruissements des forêts en automne, musique qui ne s'écrit pas, ne se chante point, mais à laquelle dans nos brisements nous sentons que Dieu prête l'oreille!

La mort vous frappe, me dites-vous? A qui donc recourir si ce n'est à celui qui a dit : « Je suis la Vie » et qui est mort sur la croix, et qui a vaincu la mort par sa vie et par sa mort. Les hommes sans doute n'en ont su faire qu'un Dieu, soit à leur image, soit à l'image des dieux qu'on avait faits avant, mais Lui s'était fait Chair, fils de charpentier, doux et humble de cœur, pauvre et n'ayant pas une pierre où reposer sa tête!

Ces jours derniers, en parcourant un album rempli de noms célèbres, j'y trouve ces deux lignes signées de Strauss :

(1) Mort de Félix Lichnowsky.

« Die Geschichte Jesu ist eine heilig schöne Dichtung des Menschengeschlechts (1). »

Vous voyez souvent M. de Lamennais? Parlez-m'en souvent, car vous savez que j'ai pour lui tout le respect, toute l'admiration que son génie et ses vertus commandent. Il s'est fait montagnard, me dites-vous? Oui, comme l'Aigle.

Belloni m'a envoyé vos *Lettres républicaines* (2). Vous en parlerais-je avec sincérité? Pourquoi non? Il y a du Beau, du Bien, du Vrai, du Juste, dit avec cœur, talent, style... et un peu de manière parfois, ce qui est le ver dans le fruit mûr. Manière mondaine quand vous comparez Lamartine à l'iris (Lamartine ayant fait beaucoup mieux souvent, ne serait-ce que dans son discours aux égoûtiers de Paris, méritait mieux; car quoiqu'on en puisse dire, Lamartine restera très grand); manière philosophique, gauchement adaptée à ce genre de prédication indirecte quand vous parlez « de la formation des êtres » à propos de la constitution de M. de Lamennais. Mais, sans manière de dire, je vous dirai que j'aime ce que vous faites, car je vous ai aimée... et qui aime comprend, comme dit saint Augustin.

Sainte-Beuve, qui est un des nobles cœurs et des plus charmants et profonds esprits que je connaisse, a toujours eu de l'effarouchement pour le Midi des idées et des choses. Il a donc été tout naturellement chercher son ombre à Liège et ce n'est pas moi qui l'en blâmerai. Où trouverons-nous notre soir? Que deviendront nos feuilles sèches d'espairs, d'ambition, et d'affection laissées à la terre?

Écrivez-moi bientôt, tout le mois d'octobre je le passerai encore à Weymar.

Je suis allé voir Gutzkow dernièrement à Leipzig. Il m'a parlé de vous et bien, ce qui m'a fait plaisir.

Rome, 15 novembre 1864.

Tout en gardant mon impatience de connaître la suite de votre dialogue sur *Dante et Goethe* (3), je ne puis que vous remercier de la gracieuse intention qui vous en fait ajourner l'envoi. Je me résigne donc à attendre mais en vous priant de remplir votre bonne promesse aussitôt que « le petit tirage à part » sera prêt. Vous savez que les mêmes données poétiques m'ont fort captivé, et que je m'en suis occupé aussi en tant qu'elles me paraissaient du ressort de la musique et du mien. S'il advient que ma symphonie de la *Divina Comedia* ou celle que le *Faust* de Goethe m'a fait écrire soient exécutées à Paris, je vous demanderai de les entendre et de prendre votre plaisir en patience.

En attendant je souscris entièrement et sans réserve aucune à la règle que vous voulez bien me rappeler, que les *Œuvres musicales* « en suivant d'une manière générale un programme doivent avoir prise sur l'imagination et le sentiment indépendamment de tout programme ». En d'autres termes : toute belle musique doit premièrement et toujours satisfaire aux conditions absolues, inviolables et imprescriptibles de la musique. Proportion, ordonnance, harmonie et eurythmie y sont aussi indispensables qu'invention, fantaisie, mélodie, sentiment ou passion. A ce sujet, il ne saurait jamais « s'entamer de discussion » entre nous et il s'en rencontrerait beaucoup moins ailleurs, si bon nombre des critiques d'office ou de circonstance des œuvres musicales prenaient plus de souci de les bien connaître que d'en parler au gré de leur humeur. A plusieurs d'entre eux pourrait s'appliquer justement le conseil peu galant que je me permettais de donner à Croissy à une de nos plus aimables amies : « Marquise, parlez peu. » Mais cela ne

ferait guère leur affaire, car que deviendrait l'importance de leur personnage...! Quand on en arrivera à examiner les choses et à définir les termes, on verra, pour ne citer qu'un seul exemple, que le reproche souvent fait à M. Wagner (et qui vous paraît encore assez plausible), de sacrifier à un programme poétique les exigences de l'art musical, est non seulement très injuste mais nul de fait. Pour vous en convaincre, voici la preuve. M. Wagner n'a pas, à proprement parler, composé de la musique à programme, toute son activité (à l'exception d'une ouverture de *Faust* qui n'entre pas ici en ligne de compte) s'étant exclusivement concentrée sur le drame musical. En fait d'œuvres instrumentales, on ne connaît de lui que les ouvertures et introductions de ses opéras. Or, ses ouvertures du *Tannhäuser* et du *Vaisseau fantôme*, aussi bien que ses introductions (Vorspiele) du *Lohengrin* et de *Tristan*, sauf les différences de style et d'inspiration, fort remarquables sans doute, mais sous d'autres rapports que ceux dont il s'agit, sont évidemment congénères par l'emploi des motifs identiques à ceux des situations principales de l'opéra, aux ouvertures de *Freischütz*, *Obéron*, voire même de la *Muette de Portici*, et aux introductions, et ouvertures d'*Iphigénie en Aulide* de Gluck, de *Don Juan* de Mozart, de *Semiramis* de Rossini, etc., etc... Dans celles-ci c'est l'apparition du *Commandeur*, l'imploration d'*Agamemnon*, la *Marche triomphale*, le *Cor enchanté*, etc., qui en fournissent le contexte, et dans les autres c'est le chant des *Pèlerins*, l'*Hymne à Vénus*, la ballade du *Vaisseau fantôme*, etc., etc. Comment se prévaloir de cette similitude d'organisme incontestable contre la musique à programme?

Quant aux œuvres symphoniques de M. Berlioz, que vous croyez passibles d'un reproche analogue à celui qu'encourt si innocemment M. Wagner, elles touchent à d'autres questions qui pour être sérieusement examinées exigent plus de développement. J'ai essayé autrefois de les préciser et d'y répondre clairement dans un long commentaire, fort admiratif pour Berlioz de sa symphonie intitulée *Harold*. A défaut de vergogne, quelque morgue s'étant mêlée au parti pris de mauvais vouloir d'une revue fort en crédit où devait paraître ce commentaire, il n'a été publié que traduit en allemand. Je n'aurai garde de me venger sur vous de cette déconvenue très supportable, et ne vous fatiguerai pas davantage de mes arguments d'esthétique musicale. Mieux vaut en revenir au charmant et paisible jardin des *Fioratti*. En voici un petit bouquet fraîchement cueilli et tout imprégné de la poésie du grand « Poverello di Dio » que m'envoie un de ses fils les plus fervents. Veuillez pardonner à la charitable affection du P. Marcellino de me supposer un mérite, « impareggiabile » (1). Et prions pour nos chers morts!

(1) Incomparables.

CATHOLIQUES BELGES

abonnez-vous à

La revue catholique
des idées et des faits

(1) L'histoire de Jésus est un beau et saint poème de la race humaine

(2) Qui venaient de paraître dans le *Courrier Français*.

(3) Il avait d'abord paru dans la *Revue Germanique et Française* sous le titre : « le Cap Plouha », dialogues, en 1864.

CAISSE GÉNÉRALE de REPORTS et de DÉPÔTS

SOCIÉTÉ ANONYME

Siège social : BRUXELLES, rue des Colonies, 11

Capital : 320,000,000 francs

**TOUTES OPERATIONS DE BANQUE - - Dépôts de Titres et de Valeurs - -
Comptes de Chèques et de Quinzaine Lettres de Crédit - - Prêts sur Titres
(taux variable) Coffres-Forts**

Bureaux de Quartier :

Rue du Midi, 8, Bruxelles
Rue de l'Autonomie, 2, Anderlecht;
Parvis St-Gilles, St-Gilles;
Square Saintelette, 17, Bruxelles;

Rue des Tongres, 60-62, Etterbeek;
Place Liedts, 18, Schaerbeek;
Rue du Bailly, 79, Izelles

Société Générale de Belgique

Société Anonyme établie à Bruxelles par arrêté royal du 28 août 1822,

Montagne du Parc, 3

Rue Royale, 38

Rue Ravenstein

Adr. télégr. : Générale • Bruxelles.

BRUXELLES

Compte chèques postaux n° 261.

| | |
|-----------------------------------|-------------------------|
| CAPITAL fr. | 1.000.000.000.00 |
| RÉSERVE fr. | 1.116.933.000.00 |
| FONDS SOCIAL fr. | 2.116.933.000.00 |

CONSEIL DE DIRECTION :

MM. Emile Francqui, Gouverneur;
Alexandre Galopin, Vice-Gouverneur;
Jules Bagage, Directeur-Trésorier;
Gaston Blaise, Directeur;
Auguste Callens Directeur;
le baron Carton de Wiart, Directeur;
Félicien Cattier, Directeur;
Willy de Munck, Directeur;
Charles Fabri, Directeur;
Henry Le Bœuf, Directeur;
Edgar Sengier, Directeur;
Adolphe Stoclet, Directeur;
Firmin Van Brée, Directeur;
Edouard de Brabander, Directeur honoraire.

COLLEGE DES COMMISSAIRES :

MM. Edmond Solvay;
Léon Eliat;
le baron Adrien de Montpellier de Vedrin;
le baron A. d'Huart;
le baron de Trannoy;
G. Mullie;
Paul Hamoir;
H. Vermeulen.
le comte Patoul.

*Le Secrétaire,
M. Camille Lepêche.*

TOUTES LES OPERATIONS DE BANQUE
Le service d'agence de la « SOCIÉTÉ GÉNÉRALE DE BELGIQUE »
est assuré en provinces par ses Banques patronnées et leurs agences
dans plus de 275 villes et localités importantes du pays.

CORRESPONDANTS DANS TOUTES LES VILLES IMPORTANTES DU MONDE